



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

7d
2a



BIBLIOTHEEK RU GRONINGEN



2670 4227

7d
2^a

LES HOLLANDAIS AU BRÉSIL.



Digitized by Google



Jean Maurice Comte de Turenne-Siegen,
Gouverneur-Général des Provinces-Unies.
1636 - 1644.

Maurice Comte de
Turenne

LES HOLLANDAIS AU BRÉSIL.

RÉCIT SUCCINCT

D E S

PRINCIPAUX EXPLOITS DE NOS ANCÊTRES DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE;

LEURS CONQUÊTES AU BRÉSIL ET LEUR PUISSANCE
COLOSSALE DANS CETTE COLONIE

sous le Comte **JOAN MAURICE de Nassau**,

AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE,

P A R

M. P. M. N E T S C H E R,

LIEUTENANT DE GRENADIERS.

AVEC CARTE ET PLANCHE.



LA HAYE,
BELINFANTE FRÈRES.

1849.

LES HOLLANDAIS AU BRÉSIL. RÉCIT SUCCINCT DES PRINCIPAUX EXPLOITS DE NOS ANCÈTRES DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE; LEURS CONQUÈTES AU BRÉSIL ET LEUR PUISSANCE COLOSSALE DANS CETTE COLONIE SOUS LE COMTE JOAN MAURICE DE NASSAU, AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE, PAR M. P. M. NETSCHER, LIEUTENANT DE GRENADIERS.

La situation politique de l'Europe, la disposition générale des esprits aspirant de toutes parts à une liberté plus ou moins large, les luttes qui se livrent ou qui se préparent peut-être, les souvenirs glorieux que l'anniversaire de la paix de Westphalie rappelle à tous les coeurs néerlandais, reportent naturellement nos méditations aux temps où le peuple de la Néerlande disputait si vaillamment sa liberté à l'Espagne.

Certes, ce fut un grand et bel exemple que cette lutte de 80 ans contre la monarchie espagnole, alors la plus puissante de l'Europe: animés du plus noble patriotisme et guidés par le sage Guillaume prince d'Orange et ses valeureux descendants, que d'efforts inouïs ont déployés nos pères pour parvenir à secouer le joug étranger!

En parcourant les annales de l'histoire ancienne et moderne, nous voyons souvent des peuples combattre courageusement pour leur indépendance; mais nulle part on ne trouve d'exemple de cette régénération subite et glorieuse, de ce rapide développement de forces et de ressources dans un état aussi récemment constitué que l'était la Hollande au 17^e siècle. Opprimée d'abord, elle se fit bientôt craindre de ses anciens dominateurs.

C'est la mise en pratique de notre ancienne devise: *Concordia res parvae crescunt*, qui opéra ces merveilles, et grâces en soient rendues au sort heureux qui mit à la tête de la jeune république des princes tels que Guillaume et ses deux fils. Unissant la sagesse au courage, ils savaient entretenir chez la nation l'amour sacré de la patrie et l'aversion de toute influence étrangère. Ils encourageaient autant que possible le commerce et la navigation maritime, comme les véritables sources de notre puissance et de nos richesses.

Plus tard, ce pouvoir consolidé et ces richesses accumulées valurent à la nouvelle république, déjà redoutée et respectée partout, de ne pas être écrasée par les guerres que les diverses puissances de l'Europe lui déclarèrent tour à tour. Non seulement nous sortions toujours couverts de gloire de ces combats successifs, mais encore nous recueillions de nouvelles forces de chaque victoire.

Tout Hollandais peut à juste titre être fier de descendre de ces héros intrépides, d'appartenir à une nation qui, depuis, même dans les temps les plus difficiles, a su maintenir sa juste réputation de prudence et de bravoure. Convaincus que les exemples héroïques ne sont jamais perdus pour les peuples, et que nous marcherions encore sur les traces de nos ancêtres si les événements nous y appelaient, oui, soyons fiers de voir briller dans les fastes de notre histoire des XVI^e et XVII^e siècles les noms des Iloutman, Heemskerk, Van Noord, le Maire, Bontekoe, Van Diemen, Tasman, Spilbergen, Koen, Hein, De Ruyter, Tromp, Wassenaar, Van Galen et autres, qui portèrent notre pavillon sur toutes les parties du globe et firent respecter partout le nom hollandais. Helmers, le grand poète national, rappelle en termes sublimes ces temps glorieux, lorsqu'il s'écrie dans sa *Nation hollundaise*:¹

Aux jours de ta grandeur, jamais, ô Grèce antique,
Tu ne vis tant d'éclat sur ton sol héroïque!

Traduction d'Aug. Clavareau.

¹ Dans l'original de Helmers nous lisons:

*Wat Godlijk heldenvolk! — neen, 't vrije Griekenland
Zag nooit een eedler drom verzameld aan zijn strand.*

Plusieurs historiens érudits ont décrit ces temps de grandeur, et nous donnent tantôt les détails des événements dans notre patrie d'Europe, tantôt dans les colonies, surtout dans les Indes-Orientales ; cependant, nous n'avons trouvé nulle part un récit suivi de cette grande partie de l'histoire qui embrasse la conquête du Brésil.

Il est vrai que la possession de ces pays n'a été que de courte durée, et qu'elle est loin d'avoir porté les mêmes fruits que celle de nos colonies aux Indes-Orientales ; mais les grands hommes qui y ont brillé, soit comme amiraux et généraux, soit comme législateurs, n'en méritent pas moins le tribut de notre hommage et de notre admiration.

C'est pour payer cette dette de reconnaissance nationale que nous avons entrepris l'agréable tâche de rappeler à la mémoire de nos compatriotes ces hauts faits d'armes, recueillis dans les meilleurs ouvrages sur cette époque, et dont nous avons formé un récit succinct.

Afin d'en faciliter la lecture, nous donnerons d'abord un tableau chronologique des principaux événements traités dans ce récit, qui sera divisé en trois parties : La 1^{re} contiendra les premiers voyages des Hollandais à l'Amérique méridionale avant la fondation de la Comp^e. des Indes-Occidentales ; la 2^e partie traitera des expéditions de cette compagnie au Brésil et de son établissement dans ce pays. Dans la 3^e partie nous essayerons de décrire la prospérité et la richesse de la nouvelle colonie sous son gouverneur le brave comte Joan Maurice de Nassau ; les causes de la décadence, et enfin la perte totale de ce pays.

Nous nous félicitons de cette occasion de pouvoir rendre justice au souvenir de ce prince, digne rejeton d'une des branches de l'illustre famille de Nassau¹. Soldat intrépide, conseiller prudent et législateur éclairé, Joan Maurice de Nassau était bien à la hauteur de tâche difficile qui lui avait été confiée par la nation hollandaise.

TABLEAU *chronologique des principaux événements relatifs à l'établissement des Hollandais dans l'Amérique méridionale.*

1433.	Découverte des îles Açores ou Flamandes.
1492.	Découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb.
1500.	Découverte du Brésil par l'amiral portugais Perez Alvarez de Cabral. Ce beau pays devient une colonie de déportation du Portugal.
1549.	Thomas de Souza, premier gouverneur du Brésil. — Les efforts des Jésuites pour civiliser et instruire les indigènes sont couronnés du plus grand succès. — Prospérité de la colonie.
1598.	Voyage autour du monde de Olivier Van Noord. — Il visite Rio-de-Janeiro, où il est reçu d'une manière hostile. — Descente au Chili.
1599.	Première tentative d'expédition au Brésil, sous les ordres de Pierre Van der Does.
1609.	Délibérations sérieuses des États-généraux au sujet de l'établissement d'une compagnie des Indes-Occidentales.
1614.	Voyage autour du monde de Joris Van Spilbergen ; — descente à Santos, au Brésil ; ses glorieux exploits sur les côtes du Pérou ; bataille navale près de Callao.
1615.	Voyage de Le Maire et Schouten. — Ils doublent pour la première fois le cap Hoorn, 29 janvier 1616.
1621.	Fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales
1623.	Voyage autour du monde par l'Hermite et Schapenham (de la Compagnie des Indes-Orientales).
1624.	Grande expédition au Brésil sous les ordres des amiraux Jacob Willekens et Pieter Pietersz. Hein, — Prise de St. Salvador. — Les deux amiraux retournent en Hollande et laissent le commandement de la ville au colonel Schouten.

¹ Joan Maurice était petit-fils du comte Jean de Nassau (frère de Guillaume-le-Taciturne) et de Madeleine comtesse de Waldeck. Voy. Wagenaar, tom. II, et M. Veenens, qui a donné une excellente biographie du comte Maurice dans son ouvrage *Levens van beroemde Nederlanders*. Haarlem, 1840.

1625. Les Espagnols reprennent St. Salvador. — Vaine tentative des amiraux Boudewijn Hendrikz. et Lam pour se rendre de nouveau maîtres de la ville. — Hendrikz. s'empare de la ville de Porto Rico, et de l'île de St. Marguerite, située sur la côte n.-e. de l'Amérique méridionale.
1627. Piet Hein fait deux attaques infructueuses pour rentrer en possession de la belle ville de St. Salvador; glorieux combats contre la flottille espagnole dans cette baie. — Prise d'un grand nombre de vaisseaux espagnols et portugais richement chargés, ce qui fait respirer la Compagnie des Indes-Occidentales.
1628. Vif combat entre l'amiral hollandais Pieter Adriaansz Ita et la flotte espagnole près Cavannes (Cuba). — La petite colonie hollandaise fondée l'année précédente à l'embouchure du Maranon, détruite par les aborigènes. — Capture de la flotte dite *d'argent* par Piet Hein. — Richesse et prospérité de la Compagnie des Indes-Occidentales.
1629. Mort de Piet Hein. — Expédition sous l'amiral Adriaan Jansz. Pater à la Guyane espagnole; il monte l'Orénoque jusqu'à St. Thomé. — Préparatifs de la grande expédition de Pernambuco sous l'amiral Loneq.
1630. Prise d'Olinda et du Récif de Pernambuco par l'amiral hollandais Loneq — Seconde expédition sous les ordres de Ad. Jansz. Pater; il se rend maître de la ville de Santa Martha (située entre Carthagène et Rio-Hacha). — Dispositions belliqueuses de la compagnie des Indes-Occidentales.
1631. Bataille navale près de Bahia entre Pater et D'Oquendo, amiral espagnol. — Évacuation d'Olinda, retraite sur le Récif de Pernambuco.
1632. Prise de Garassu (ville au nord d'Olinda, nommée aujourd'hui Sobral).
1633. Accord conclu avec les Portugais du Brésil pour se faire désormais la guerre avec plus de loyauté. — Prise de Tamarica par le colonel Mathieu van Ceulen. — Le commandeur Jan Jansz. van Hoorn se rend maître des villes de Truxillo et de Campêche sur la côte de Honduras.
1634. L'amiral Lichthart fait des efforts inutiles pour s'emparer de Paraïba. — Prise du cap St. Augustin; conquête de Paraïba ou Philippea, par Lichthart, le colonel Sigismund Schuppen et le capitaine Artichofsky; Paraïba est baptisé du nom de Frederikstad. — Les Hollandais prennent possession de Curaçao.
1635. Grands succès du colonel Artichofsky au Brésil. Quatre capitaineries (Pernambuco, Tamarica, Paraïba et Rio-Grande) reconnaissent la suprématie hollandaise. — Proclamation conciliante et libérale du gouvernement hollandais aux habitants du Brésil. — Tandis que ces hauts faits s'accomplissent, la caisse de la Compagnie des Indes-Occidentales s'épuise et l'on commence à sentir le besoin d'un homme supérieur pour organiser et gouverner la colonie nouvellement acquise.
1636. et 1637. Arrivée du nouveau gouverneur le comte Joan Maurice de Nassau, au Brésil. — Prise de Porto Calvo; poursuite des troupes espagnoles sous le comte Bagnola. — Améliorations dans l'administration de la colonie; la condition des habitants de diverses nations, fixée par des règlements; organisation du gouvernement; traités avec les indigènes. — Prise de St. George d'Elmine (Afrique) par Nicolas Van Yperen, envoyé par Maurice. — Conquête des provinces brésiliennes de Sergipe del Rey et Siara par le colonel Schuppen. — Combat de l'amiral Schaap contre trois vaisseaux espagnols. — Départ d'Artichofsky pour la Hollande.
1638. Entreprise échouée contre Bahia ou St. Salvador, sous les ordres du comte Maurice. — Artichofsky retourne au Brésil avec 1600 hommes et quelques vaisseaux, avec le titre de généralissime. Tentative infructueuse sur la flotte *d'argent* espagnole par l'amiral Jol (surnommé Houtebeen).
1639. Discorde entre le comte Maurice et le général Artichofsky. — Ce dernier est renvoyé de la colonie. — Prospérité du Brésil-hollandais. — Conspiration déjouée à Pernambuco et à Paraïba. — Fondation de la ville de Mauritsstad sur le Récif de Pernambuco. — Boa-Vista, maison de plaisance du comte Maurice.
1640. Bataille navale près de Tamarica entre le comte De la Torre et l'amiral Willem Cornelisz. Loos. — Nouveaux succès des forces de terre sous le colonel Kin. — Alliances avec les indigènes — Petite guerre avec les Portugais,

1641	Révolution en Portugal; Philippe IV, déclaré déchu du trône, et le duc de Bragance proclamé roi sous le nom de Jean IV. — Dispositions pacifiques du nouveau royaume envers la Hollande. Maurice reçoit des États-généraux l'ordre de continuer les hostilités contre les Portugais et de leur nuire autant que possible. — Reprise de Sergipe del Rey. — Expédition d'Afrique; l'amiral Jol s'y rend maître de St. Paul de Loanda et de St. Thomas, où il mourut. — Conquête de la province de Maranhão par Lichthart et Kin. — Armistice de dix ans entre la Hollande et le Portugal (23 juin 1641). — Voyage dans l'intérieur du Brésil par Heerckmans.
1642	Perte des colonies de Maranhão et de St. Thomas (Afrique).
1643	Projet contre Buénos-Ayros. — Expédition infructueuse du Chili sous les ordres de l'amiral Henri Brouwer, qui mourut en voyage; le reste de sa flotte sous Heerckmans retourne en Hollande.
1644	Le comte Maurice de Nassau, las du gouvernement, demande à être relevé de son poste. — Il rend encore plusieurs ordonnances et établit d'utiles règlements de police et d'économie-intérieure; il quitte la colonie en mai 1644, accompagné d'une flotte richement chargée de produits, et d'argent.
1645 et années suivantes.	Déclin du pouvoir des Hollandais dans la colonie, suite de la mauvaise administration; dissensions dans le conseil du gouvernement; mesures arbitraires et oppressives. — Conspiration déjouée Pernambuco. — Bientôt après, Juan Fernandez de Viera, patriote portugais, lève l'étendard de la révolte dans les provinces. — Succès des insurgés sous les ordres de Viera, Baretto, Vidal et autres.
	Le reste des Hollandais évacue le Brésil en suite de la capitulation du 28 janvier 1654.

I. P A R T I E.

Premiers voyages des Hollandais à l'Amérique du Sud, avant la fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales. 1621.

Avant de commencer le récit des expéditions armées des Hollandais aux côtes du Brésil, nous croyons à propos de rappeler au lecteur les principaux voyages accomplis antérieurement dans cette partie du monde, et qui amenèrent plus tard la fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales, institution qui a tant contribué à étendre notre puissance maritime et coloniale.

Les premiers navigateurs qui découvrirent des terres à l'ouest du méridien de Ténériffe, furent les habitants de Brugge, qui s'établirent aux îles Flamaandes ou Azores vers la fin du XIV^e siècle.

Tuckey, célèbre géographe anglais, nous dit que l'on trouve déjà ces îles marquées sur une carte portugaise de l'an 1380. Selon Van Wyk, géographe hollandais, ces îles furent découvertes par le Hollandais Josua Van den Berg, vers le milieu du XV^e siècle, et nous lisons dans l'ouvrage de James Bell (*A system of geography*) que les Portugais en prirent possession en l'an 1453.

Quoi qu'il en soit, cette découverte avait ouvert le chemin vers de nouveaux pays, et, en 1492, Christophe Colomb, Génois de naissance, au service des rois catholiques (Ferdinand et Isabelle), mit, pour la première fois, pied à terre à St. Salvador, une des îles Lucayes. C'est lui, et plusieurs autres navigateurs espagnols, qui découvrirent plus tard toutes les îles Antilles et Caraïbes et le continent du Nouveau-Monde qui reçut le nom d'Amérique d'après un des chefs espagnols, Amérique Vespuce.

La terre ferme du Brésil fut découverte l'an 1500, presque simultanément par Vincent Yanjez Pinzon et Diego de Lepe, lieutenants de Colomb¹.

Ils firent une descente près de l'embouchure du Maranón ou Amazone², mais ils ne s'y établirent

¹ Voir: *Descriptio Indiae Occidentalis per Antonium de Herrera. Regium Indiarum et Castellae Historiographum*. Valladolid, 1601.

² Ce dernier nom lui fut donné en 1538 par Orellana, lieutenant de Pizarre. Il descendit ce fleuve depuis les sources situées du Pérou jusqu'à l'embouchure. Ayant vu sur sa route quelques tribus de sauvages imberbes, il les prit pour un peuple de femmes guerrières, dont il rapporte les contes les plus absurdes.

point. Six mois plus tard, même année, l'amiral portugais, Perez Alvarez de Cabral, pendant son voyage aux Indes-Orientales, voulant éviter par un détour les côtes d'Afrique à cause des calmes qui y règnent ordinairement, aborda malgré lui presqu'au même endroit; il y descendit et prit possession du pays au nom de S. M. le roi du Portugal. On baptisa la nouvelle colonie du nom de Santa-Cruz, d'après le jour que l'on y était arrivé¹; plus tard ce nom fut changé en celui de Brésil, à cause de la grande quantité de bois de Brésil provenant de cette contrée.

Nous passerons sous silence les établissements successifs des Espagnols dans les îles et sur le continent, comme aussi les conquêtes du Mexique en 1519, et de la Californie en 1526 par Cortez, et celle du Pérou, en 1530, par Pizarre.

Nous les mentionnons seulement en passant, parce que le gouvernement portugais, alléché par les trésors que les Espagnols tiraient de ces possessions magnifiques, résolut, de son côté, d'envoyer des émissaires au Brésil, afin d'explorer ce pays, et, s'il était possible, d'y découvrir des mines. Après quelques recherches infructueuses la nouvelle colonie fut considérée comme d'aucune utilité, et ne servit pendant plusieurs années que comme lieu d'exil pour les juifs, alors persécutés avec cruauté en Portugal, et comme colonie de déportation pour les condamnés de l'inquisition et les malfaiteurs.

Cette population s'appliqua pourtant avec succès à l'agriculture et au commerce avec les indigènes; à tel point, qu'à la fin le gouvernement portugais, persuadé qu'une colonie pouvait être profitable à la métropole, autrement encore que par ses mines d'or et d'argent, commença à s'intéresser au sort des colons, jusqu'alors abandonnés à eux-mêmes².

En 1549, Thomas de Souza, homme d'un esprit supérieur, y fut envoyé comme gouverneur. Il y organisa toute une législation et un gouvernement; il encouragea la culture de la canne à sucre et du coton, et fonda les villes de St. Salvador et de St. Vincent. Peu à peu les bords de la mer et des rivières furent colonisés et cultivés par des esclaves d'Afrique, que l'on y avait transportés dès l'année 1530; et l'on entretint les relations les plus amicales avec la plupart des tribus indigènes auxquelles on acheta les bois précieux et autres produits de l'intérieur.

Les jésuites contribuèrent puissamment à entretenir ces rapports d'alliance; ils se firent aimer et respecter par leurs efforts à instruire et civiliser les peuples sauvages, et, contre leur habitude, ils s'y montrèrent toujours bons et tolérants.

Cet état florissant ne tarda pas à éveiller l'avidité des autres puissances; les Français firent des expéditions à Rio-de-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraiba et à l'île de Maranhão; mais, comme dit Raynal « leur légèreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif de nouvelles entreprises », et ils quittèrent bientôt leurs nouvelles acquisitions³.

Le même auteur peint les habitants primitifs du Brésil comme un peuple social, hospitalier, bon et sobre, mais vindicatif et sensuel. Ils vivaient dans une anarchie complète, sans qu'il en résultât, cependant, des suites fâcheuses: chaque tribu avait pour directeurs ou chefs un certain nombre de vieillards qui jugeaient des querelles et décidaient de la guerre. Ces guerres étaient d'ordinaire la suite d'une vengeance quelconque à satisfaire.

Leur plus grande ambition était alors de faire des prisonniers, de les égorguer et de les manger en grande cérémonie. Ils étaient en général de la taille des Européens, mais moins robustes; leurs principales armes étaient la massue de bois d'ébène, l'arc et la flèche.

Dès l'an 1581, lorsque cette magnifique province passa, avec le Portugal, au pouvoir des Espagnols, elle fut exposée aux entreprises hardies des Hollandais, alors en pleine guerre avec les nouveaux possesseurs; cependant, ce n'est que plusieurs années plus tard que nous y voyons commencer cette série non interrompue de combats sanglants tant sur mer que sur terre.

Olivier Van Noord fut le premier Hollandais qui visita le Brésil. Parti en 1598 pour son voyage autour du monde, il fit cette même année une descente à Rio-de-Janeiro et à Rio-Dolce pour y faire des vivres

¹ Voir: Herrera.

² Voir: Raynal, *Hist. philos. et polit. des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Liv. IX.

³ Van Kampen, dans les *Nederlanders buiten Europa* fait aussi mention d'une de ces entreprises.

Il y fut reçu d'une manière hostile par les habitants, passa le détroit de Magellan et continua son voyage aux îles Philippines, après avoir vainement tenté de s'établir au Chili.

Déjà en 1597, Gerard Bicker, négociant d'Amsterdam, et Jean Cornelisz van Leyen d'Enkhuizen avaient équipé quelques vaisseaux pour l'Amérique, mais nulle part nous ne trouvons notés les résultats de cette entreprise¹.

La première expédition destinée à nuire aux Espagnols en Amérique eut lieu en 1599 sous les ordres de Pierre Van der Does². Il fut envoyé avec 70 vaisseaux pour s'emparer d'une possession quelconque des Espagnols dans les Indes-Occidentales. Chemin faisant, il se rendit maître de la Grand-Canarie (une des îles Canaries), et renvoya en Hollande une partie de sa flotte avec le butin fait sur les ennemis. Alors, au lieu de se diriger directement vers l'Amérique, but de son voyage, il fit route pour la côte de Guinée où il prit la petite ville de Pavoasa de l'île de St. Thomas. C'est là que l'influence du climat causa une grande mortalité parmi les hommes de la flotte: en moins de deux semaines, 1000 hommes succombèrent à la fièvre jaune, et le reste fut tellement exténué de fatigue et anéanti par les maladies, qu'au lieu d'aller au Brésil, ils s'en retournèrent en Hollande, où ils arrivèrent au moins de février 1600.

Bientôt après, l'Espagne, fatiguée de cette guerre continue avec les Provinces-Unies, dont elle désespérait de jamais recouvrer la possession, entama des négociations de paix. Ces propositions trouvèrent beaucoup de sympathie chez une grande partie des membres des États-généraux, attendu que si la condition principale du traité tendait à exclure désormais les Hollandais de tout commerce avec les Indes, on leur accordait en compensation le libre commerce avec l'Espagne et le Portugal.

L'autre partie, au contraire, se déclara formellement contre la paix à de pareilles conditions, et voulut qu'au lieu d'abandonner le commerce des Indes-Orientales, on établit une compagnie des Indes-Occidentales pour étendre de plus en plus notre commerce et notre navigation, et pour continuer la guerre avec les Espagnols avec plus de force et d'énergie, en leur dérobant une partie de leurs trésors du Nouveau-Monde.

Willem Ysselius, négociant d'Amsterdam, un des chefs du parti de la guerre, fixa surtout l'attention sur le Brésil, d'où l'on exportait déjà à cette époque annuellement du sucre pour une valeur de fl. 4,800,000 outre la grande quantité de bois de teinture, de coton etc³.

Son avis fut que même dans le cas qu'une paix fut signée, on devait néanmoins s'établir dans les parties de l'Amérique qui n'étaient pas occupées par les Espagnols ou les Portugais. Le parti pacifique s'opposa avec force à ces projets comme devant amener de nouveaux obstacles à la conclusion de la paix ou d'un traité. Les membres de cette opinion ne croyaient pas que les maux que pourrait causer la reprise de la guerre, fussent balancés par les profits que l'on obtiendrait dans le Nouveau-Monde, attendu que les possessions espagnoles y étaient trop bien gardées pour s'en emparer, et qu'ainsi nous serions probablement obligés de nous tenir à la course.

Nonobstant toutes ces idées divergentes les États-généraux conclurent avec l'Espagne en l'an 1609 une trêve, pour le terme de douze ans. Le droit de la Hollande à la navigation aux Indes ne fut pas reconnu par le roi Philippe; toutefois, il promit de ne pas mettre obstacle à notre commerce avec les Indes dans les endroits qui n'étaient pas occupés par les Espagnols.

Il ne fut pas même question des Indes-Occidentales, et nous verrons bientôt que ni dans ces parages ni dans les Indes-Orientales la trêve dite de douze ans ne fut respectée par les deux partis; en effet, jamais les hostilités n'ont cessé dans les colonies.

Après le fameux voyageur Van Noord, qui visita en 1598, pour la première fois, l'Amérique du Sud, nous ne voyons pas aborder aux côtes du Brésil avant 1615 d'autres Hollandais que l'intrépide amiral Joris van Spilbergen. Il fut envoyé en août 1614 par la Compagnie des Indes-Orientales

¹ Voir les *Nederlandsche reizen, tot berording van den Koophandel na de meest afgelegene gewesten des aardkloots*, tom. XIV.

² Fils du défenseur de Leyde en 1574 et premier curateur de l'université de cette ville; voir les *Nederl. buiten Europa*.

³ Voir les *Nederl. buiten Europa*, 1 vol.

pour chercher par le détroit de Magellan un passage plus court aux Moluques, et eut sous ses ordres six vaisseaux : le *Groote Zon*, le *Groote Maan*, le *Jager* et le *Meeuw*, pour la chambre d'Amsterdam ; le *Eolus*, pour la Zélande, et le *Morgenster*, pour Rotterdam.

Arrivé près du Brésil il jeta l'ancre près des Islas Grandes et puis près de Santos ou St. Vincent, afin de rafraîchir son équipage, affaibli par les maladies à bord. Les Portugais le reçurent d'une manière hostile, et, toutes les tentatives pour nouer des relations de commerce échouant, les Hollandais mirent de nouveau à la voile pour quitter ces côtes inhospitalières ; mais avant leur départ ils prirent une caravelle portugaise chargée d'argent, de *reliques*, de *croix* et de *bulles d'indulgence* ! L'amiral Van Spilbergen proposa aux Portugais d'échanger les prisonniers et la cargaison de ce navire contre quelques Hollandais que l'on retenait à Rio-de-Janeiro ; ce fut en vain ; ils refusèrent, et donnèrent par là un exemple frappant de leur haine envers les Hollandais, haine si profonde qu'elle leur imposa ce sacrifice de leur propre intérêt¹.

Après plusieurs obstacles et beaucoup de dangers, à travers les tempêtes et les vents contraires, on parvint à passer le détroit de Magellan et l'on mit le cap sur Chili. Spilbergen fit avec beaucoup de succès deux descentes à l'île de Santa-Maria et à la petite ville d'Auroca ; il en chassa la garnison espagnole et mit le feu aux habitations.

Le 2 juin 1615 on jeta l'ancre devant Valparaiso, où l'on trouva toutes les maisons incendiées par les Espagnols. 200 matelots et soldats hollandais obtinrent une victoire signalée sur les troupes de l'ennemi.

On y apprit des prisonniers que, d'après des ordres reçus de la métropole, l'amiral espagnol Rodriguez de Mendoza se trouvait dans ces parages avec une flotte formidable, attendant l'escadre hollandaise. Le roi d'Espagne avait donc été instruit du but de l'expédition de Spilbergen, probablement par des espions envoyés en Hollande.

Avançant toujours vers le nord, et après avoir encore mouillé à Quintero et à Arica, notre amiral s'empara le 17 juillet d'un grand bâtiment marchand espagnol, chargé d'argent. Quelques heures après on découvrit de loin la flotte espagnole, forte de 8 grands gallions, montée par 1600 matelots et soldats sous les ordres de l'amiral Don Rodriguez de Mendoza, neveu du marquis de Montes-Claros, vice-roi du Pérou.

Le grand-conseil du Pérou avait été d'avis qu'il ne convenait pas à une armadille royale d'aller donner la chasse à quelques vaisseaux marchands hollandais, mais qu'il valait mieux les attendre tranquillement à Callao, port de Lima ; arrivés jusques-là, le feu formidable des batteries érigées à l'entrée de la baie les forcerait bientôt à se rendre.

Le jeune amiral, dont le sang castillan se révoltait à l'idée de se tenir caché pour ces Hollandais tant méprisés, et qui brûlait du désir de les battre et de les châtier, ne voulut entendre à rien. Usant de toute son influence auprès du vice-roi, son oncle, auquel il donna en considération l'état probablement affaibli et exténué des Hollandais après un si long voyage, il obtint enfin la permission de partir. Il fit le serment de ne point retourner sans avoir capturé un ou plusieurs vaisseaux, et, afin de donner plus de solennité à cette promesse, *il prit la Sainte-Hostie au moment du départ*.

Donc, le 17, les deux flottes étaient en présence, et à dix heures du soir le fougueux Mendoza, contre l'avis du vice-amiral Alvarez de Pigro, guerrier expérimenté, entama le combat avec l'amiral van Spilbergen, sur le vaisseau le *Groote Zon*.

Il reçut un si rude accueil qu'il fut bientôt obligé de se retirer, complètement désemparé. La lutte fut très inégale, attendu que deux vaisseaux hollandais, le *Eolus* et le *Morgenster* se trouvaient retenus trop éloignés par les calmes pour prendre part au combat ; ils ne purent joindre l'escadre que le lendemain à la pointe du jour. De part et d'autre on combattit avec acharnement pendant toute la nuit, se lâchant des bordées à bout portant, le calme ne permettant pas que l'on se séparât pour attendre le jour.

¹ Voir les *Nederl. reizen*, tom. VII.

La profondeur des ténèbres ajoutait encore à l'horreur de la scène ; l'effroyable vacarme des cris de guerre mêlés aux plaintes et aux imprécations des mourants, et le bruit du canon formaient la plus terrible confusion. Une chaloupe armée envoyée par Spilbergen pour porter secours au *Meeuw*, qui était engagé avec le vaisseau-amiral espagnol, ne fut pas même reconnue ; dans l'obscurité elle fut atteinte de plusieurs boulets de canon, et coula à fond avec tout son monde, malgré les cris d'*Orange*, *Orange* ! Le gallion le *St. Francisco* coula à fond avec tout son équipage sous le feu meurtrier de l'amiral van Spilbergen.

Le lendemain, à la pointe du jour, cinq gallions se trouvaient dans un tel état de destruction qu'ils ne purent plus prendre part au combat. Les deux amiraux espagnols furent poursuivis par trois navires hollandais (ceux de l'amiral, du vice amiral et l'*Eolus*), qui, les ayant atteints, leur livrèrent un combat dont la violence en fit bientôt un épouvantable carnage.

Des 460 hommes de l'équipage du vaisseau-amiral espagnol, le *Jesus-Maria*, il n'en resta que 50 ; on raconte qu'à plusieurs reprises, l'équipage arbora un pavillon blanc en signe de soumission, mais que chaque fois il fut aussitôt amené par quelques nobles chevaliers espagnols, qui, s'étant embarqués avec Mendoza pour satisfaire leur ardeur belliqueuse, préférèrent mourir plutôt que de se rendre aux Hollandais. A la fin le brave Mendoza fut forcé de se retirer ; son navire sombra dans le cours de la journée, et disparut sous les flots avec tout son équipage¹.

Le gallion la *Maria-Rosaria* eut le même sort ; le vice-amiral hollandais et le *Eolus* donnèrent la chasse à de Pigro ; atteint, celui-ci finit par se rendre à condition d'avoir la vie sauve. Quoique son vaisseau fût sur le point de couler bas, il refusait de quitter son bord à moins que le vice-amiral hollandais ne vint le chercher en personne ; dans le cas contraire, disait-il, il préférerait mourir au service de son roi et de sa patrie. Cependant, le navire délabré continuait de s'enfoncer de plus en plus, et vers le soir il fut englouti par les flots, avec l'amiral, tout son équipage et quelques-uns des nôtres qui s'y étaient rendus pour le piller. Le lendemain on voyait encore bon nombre de ces infortunés flottant par-ci par-là sur des débris de mâts et de planches. On en recueillit plusieurs, mais le reste fut abandonné à leur sort, malgré leurs cris de *miséricorde* ; insigne cruauté de quelques subalternes, que l'amiral réprouva sévèrement, mais que l'on peut expliquer comme représailles de la manière barbare dont les Espagnols nous faisaient la guerre. Si nous sommes entrés dans les détails de ce combat, c'est que ce fut la première fois que les Hollandais remportèrent une victoire si complète sur les Espagnols dans cette partie du monde, victoire d'autant plus mémorable qu'elle fut disputée avec des forces infiniment inférieures à celles de nos redoutables ennemis.

Cette défaite coûta aux Espagnols 4 grands gallions² ; parmi les morts, dont le nombre se monta à environ mille, se trouvèrent l'amiral et le vice-amiral : parmi la flotte hollandaise la perte fut comparativement très minime. Après ce succès éclatant, l'escadre hollandaise mit le cap sur Callao ; on n'y put rien entreprendre : le vice-roi du Pérou défendait la ville avec 4000 hommes à pied et 8 compagnies de cavalerie, outre les batteries formidables érigées le long des côtes. Voguant toujours vers le nord, Van Spilbergen s'empara de la petite ville de Païta qu'il mit en cendres, et après avoir essuyé de fortes tempêtes sous l'équateur il vint mouiller et octobre à Acapulco, port excellent de la Nouvelle-Espagne.

Les Espagnols l'y reçurent de la manière la plus bienveillante ; il noua avec eux des relations d'autant plus amicales, qu'il s'y trouvait plusieurs chefs et officiers castillans qui avaient servi autrefois dans les Pays-Bas et qui, connaissant la langue hollandaise, pouvaient communiquer facilement avec eux.

Le vice-roi même rendit une visite à Spilbergen sur le vaisseau-amiral, curieux qu'il était de voir de près cette escadre qui avait détruit une grande armadille-royale espagnole.

Van Spilbergen échangea tous les prisonniers qu'il retenait encore, contre 50 bœufs, 50 moutons et quelques autres provisions, et, après avoir fait de l'eau, il quitta le port le 18 octobre 1615.

¹ Voir les *Nederl. reizen*, tom. VII. et le *Leeren en Daaden der doorluchtigste Zeehelden*. Amsterdam, 1683.

² Van Kampen dans les *Nederl. buiten Europa* ne parle que de 3 gallions, mais dans les *Nederlandsche reizen*, le *Leeren en Daaden et Neérl. heldendaden ter zee*, par M. Engelberts Gerrits, le nombre en est porté à quatre.

Après avoir croisé encore jusque sous le 20^e degré de lat. septent., et avoir essuyé des hostilités des habitants de la côte partout où on voulait descendre, il continua son voyage vers les îles Ladrones.

Le récit des aventures de Spilbergen nous a entraîné jusqu'à la fin de 1615; rétrogradons maintenant d'un an, pour raconter les événements qui ont amené le voyage du célèbre *Le Maire* et de *Schouten*, qui eut lieu presque en même temps que celui de Spilbergen.

Quelques négociants et autres citoyens de Hoorn¹, en 1614, s'étaient constitués en société sous le nom de compagnie d'Australie. Ils avaient obtenu un octroi des États-généraux pour la navigation exclusive durant les six premiers voyages aux îles et pays qu'ils viendraient à découvrir².

Bientôt la nouvelle compagnie eut équipé deux navires, l'*Eendracht* et le *Hoorn* avec 65 hommes d'équipage; Jacques le Maire en fut nommé président et commandant (*president ende overste*) et Guillaume Cornelisz. Schouten lui fut adjoint comme second ou lieutenant. On partit du Texel le 14 juin 1615 et ce ne fut que sous l'équateur que l'équipage fut instruit du but de l'expédition, qui était de chercher un passage plus sud que le détroit de Magellan, et de découvrir les terres que l'on supposait devoir exister dans les régions australes. C'est à *Le Maire* qu'appartient l'honneur d'avoir doublé le premier la pointe sud de l'Amérique, le 29 janvier 1616; ce promontoire fut nommé cap *Hoorn*, d'après la ville d'où l'expédition était partie. Un groupe de petites îles, dans la proximité du cap nouvellement découvert, fut nommé *Barneveld*, d'après le célèbre avocat Oldenbarneveld; le passage entre le Statenland et la Terre-de-feu fut nommé *Détroit de le Maire*³.

Une fois dans l'Océan-Pacifique le Maire continua son voyage vers les Indes-Orientales et arriva à Batavia le 28 octobre 1616. Le fameux navigateur s'attendait peu au mauvais accueil qu'il y reçut si injustement de ses compatriotes. Le directeur Koen prétexta qu'il avait violé les droits et le monopole de la compagnie des Indes-Orientales⁴.

Après ces expéditions si glorieuses, et si importantes pour les sciences, la pensée de l'établissement d'une compagnie des Indes-Occidentales se raviva de nouveau dans la Hollande, surtout depuis que l'on avait obtenu par l'expérience la conviction que le trajet du Nouveau-Monde n'était pas si périlleux qu'on l'avait cru jusqu'alors, et que les trésors qu'on pourrait y conquérir sur les Espagnols compenseraient amplement les frais de l'établissement de la compagnie.

D'ailleurs, la trêve avec l'Espagne (qui, comme nous l'avons vu, ne fut guère observée dans les colonies) allait bientôt expirer, et le parti pacifique avait perdu avec Oldenbarneveld son soutien le plus solide. De ce côté on n'avait donc rien à craindre, et nous verrons, dans le chapitre suivant, que la compagnie tant désirée obtint enfin l'octroi des États-généraux, aussitôt après la reprise des hostilités avec l'Espagne en 1621.

¹ Ville de la *Hollande-septentrionale*, alors importante par l'étendue de son commerce.

² Voir les pièces originales dans le *Spieghel des Australische navigatie*, door den wijdt vermaerden ende cloeckmoedighen Zeeheldt Jacob le Maire, Amsterdam 1622.

³ Voir le *Spieghel der Australische navigatie*.

⁴ Voir, pour les détails, le *Moniteur des Indes*, vol. 1^{er}, pag. 266.

2^e PARTIE.

Fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales ; expéditions au Brésil ; établissement de notre puissance dans cette contrée jusqu'à l'arrivée du comte Joan Maurice de Nassau en 1637.

Ainsi que nous l'avons déjà dit dans la première partie, c'est en 1621 qu'eut enfin lieu l'établissement si longtemps désiré de la Compagnie des Indes-Occidentales.

Le 3 janvier elle reçut des Etats-Généraux ses lettres patentes rédigées en 45 articles¹ dont les principales dispositions étaient: le droit exclusif pendant 24 ans de trafiquer avec les côtes et pays de l'Afrique situés entre le tropique du Cancer et le Cap de Bonne-Espérance, avec les pays et les îles de l'Amérique ou Indes-Occidentales, à commencer de la pointe méridionale de la Terre-Neuve par le détroit de Magellan jusqu'au détroit d'Anjan, et en outre avec les terres australes situées entre l'Equateur, le Cap de Bonne-Espérance et la côte orientale de la Nouvelle-Guinée. Les autres habitants de l'Etat qui, en dépit de cette concession, seraient surpris à faire le commerce dans ces parages, seraient exposés à la saisie et confiscation de leurs bâtiments et leur cargaison. La Compagnie eut la permission de construire des forts et retranchements dans ces contrées, de conclure des traités d'alliance et de commerce avec les princes et les indigènes de ces pays et de nommer des gouverneurs et des employés qui, outre le serment qu'ils prêteraient à la Compagnie, devraient aussi faire serment de fidélité et d'obéissance aux Etats². Les troupes nécessaires pour la conquête des contrées nouvellement découvertes ou la défense de celles dont on avait pris possession, seraient fournies par les Etats, mais elles seraient toutefois à la solde de la compagnie. Outre leur serment aux Etats et à la Compagnie, elles étaient encore tenues de prêter serment au Stadhouder ou capitaine-général.

Les Etats s'engagèrent à payer annuellement à la Compagnie pendant cinq ans une somme de 200,000 florins, pour la moitié de laquelle somme ils participeraient dans les bénéfices de la compagnie. Dans le cas où celle-ci serait entraînée dans quelque guerre importante, le pays mettrait à sa disposition 16 grands vaisseaux de guerre et 4 yachts, à condition que la compagnie équiperait une force navale de la même puissance.

La Compagnie commença avec un capital de fl. 7,108,161³ qui monta bientôt à fl. 18,000,000⁴ et fut divisé en actions de 6000 florins. Elle était composée de cinq chambres ou sections qui entrerent dans la Compagnie dans la proportion suivante: la chambre d'Amsterdam pour 4/9, celle de

¹ Voyez l'original de ces lettres patentes dans l'ouvrage intitulé: *Historie ooste Jaerlyck Verhael van de verrichtinghen der Geoc-troyerde West-Indische Compagnie zedert haer begin tot het eynde van 't jaer seschien-hondert ses-en-dertich, beschreven door Johannes de Laet, Bewint-hebber derselver Compagnie. Leyden. Anno 1644.* Plus d'une fois nous aurons l'occasion de citer cet ouvrage, digne de foi à tous égards, et qu'on peut considérer comme authentique à cause de la position de l'auteur comme directeur; nous le ferons aussi avec d'autant plus de confiance que Wagenaar, Van Kampen et Aitzema, lorsque dans leurs histoires ils ont parlé de la guerre du Brésil, ont suivi son récit littéralement et mot à mot.

² Voir *Hollands rijkdom*, par M. Elias Luzac. Leyde 1780, 1^{er} vol. pages 316 et 317.

³ Voir id. id., 1^{er} vol. pag. 318.

⁴ Voir *Nederlandsche reizen*, XIV^e vol. Introduction p. 12.

Zélande pour 2/9, celle de la Meuse (Rotterdam), le district du Nord (Hoorn et la Frise), et la ville et le pays de Groningue, chacun pour 1/9. Chaque chambre avait ses directeurs, mais l'administration générale de la Compagnie était confiée à dix-neuf directeurs députés par les diverses sections dans l'ordre suivant: huit par la chambre d'Amsterdam, quatre par celle de Zélande et deux par chacune des autres; le dix-neuvième directeur, et même autant qu'on pouvait le juger nécessaire, était nommé par les Etats. Cette assemblée devait siéger alternativement à Amsterdam et à Middelbourg (six ans dans la première ville et deux ans dans la seconde).

On devait tous les six ans établir un compte public des profits et pertes de la société, et on ne pouvait faire aucune répartition annuelle des bénéfices que lorsqu'ils se montaient à 10 pour cent. L'ex-cédent, après déduction des frais et des pertes, de la part due au stadhouder à titre d'amiral-général et d'un dixième pour la solde des troupes, était laissé entièrement à la disposition de la société.

Dans les années 1622 et 1623 les Etats-généraux donnèrent quelques extension à ces lettres patentes, les provinces où il n'existaient pas de chambre ou section de la compagnie, furent également autorisées à nommer des directeurs en proportion de la somme pour laquelle elles étaient intéressées dans la compagnie. Les années 1621 et 1622 furent en outre employées en délibérations au sujet du règlement de l'administration intérieure de la compagnie et à déterminer les droits et les obligations des directeurs et des participants. Au commencement de l'année 1623 la société arrêta diverses ordonnances relatives au commerce sur la côte occidentale de l'Afrique située dans sa ligne de démarcation et en septembre elle y envoya une petite flotte composée de deux navires et de deux yachts avec 75 bouches à feu et 222 hommes d'équipage, sous les ordres du commandant Philippe Van Suylen et du vaillant Thomas Sickes, commandant en second.

Au sud du Cap Vert, cette flotte livra un combat aux Portugais sur la rivière de Cachieu et s'empara de quelques petits bâtiments près de Sierra-Léona, où l'année suivante nous la trouverons de nouveau.

Cependant la Compagnie à peine formée s'était déjà occupée de divers plans pour combattre avec vigueur l'Espagne, son plus grand adversaire, et celui qui lui parut le plus efficace, d'aller attaquer ses colonies sur le continent américain comme la source principale de ses richesses. Quelque temps auparavant une flotte équipée concurremment par les Etats et la Compagnie des Indes-Orientales était partie, sous la conduite de l'Hermite et de Schapenham, à ce que l'on présumait alors, pour l'Amérique¹; en vain on avait engagé la Compagnie des Indes-Occidentales à prendre part à cette expédition, et quoique plusieurs de ses directeurs insistassent pour qu'on envoyât leurs forces disponibles sur les traces de cette flotte, l'opinion générale était qu'on ne devait pas exposer toutes les forces navales de la Société dans une entreprise aussi incertaine que périlleuse. Enfin le conseil des XIX décida de tenter une attaque sur le Brésil et nommément dans la Baie de tous les Saints (*Bahia de todos los Santos*), ou de St. Salvador, afin de parvenir à avoir pied en Amérique et de ce point pouvoir faire d'autres entreprises. On choisit surtout le Brésil, parce qu'on pensa, comme en effet ce fut véritablement le cas, que ce pays, ayant été originairement une possession des Portugais, ne serait pas aussi bien gardé par les Espagnols que leurs propres colonies.

Ce projet fut approuvé par les Etats et le Stadhouder, et sans délai on équipa une grande force navale dont on confia le commandement à Jacob Willekens d'Amsterdam, comme amiral, et à Pieter Pieterz. Hein, comme vice-amiral. *Jonkhr.* Johan Van Dorth, seigneur de Van der Horst et Pesh, fut nommé commandant des troupes de la flotte et gouverneur des pays dont on devait faire la conquête.

¹ Cette flotte, nommée la *Nassau*, forte de onze vaisseaux, partit en avril 1623 de la Goerée. Ses lettres de charge qui ne devaient être ouvertes qu'en mer, ordonnaient d'aller autant que possible à la recherche de la flotte d'argent espagnole et de s'en emparer, ou autrement d'essayer une entreprise sur le Chili ou de capturer les gallions espagnols qui, richement chargés, se dirigeaient tous les ans de Manille à Panama. D'abord on délivra quelques esclaves chrétiens des mains des pirates algériens que l'on rencontra en route, et, après une navigation peu favorable de neuf mois, pendant laquelle on eut à lutter à bord contre le scorbut et autres maladies, on atteignit le détroit de Le Maire, qui, depuis sa découverte, n'avait été passé par aucun navigateur hollandais. On fit contre le Chili et le Pérou diverses attaques qui restèrent sans succès, parce que les lieux de quelque importance sur la côte étaient bien gardés et qu'on s'attendait à l'arrivée de notre flotte. On parvint seulement à s'emparer de Guyaquil, que l'on réduisit en cendres. Quelque temps après mourut l'amiral l'Hermite; le vaillant et célèbre Witte Cornelisz. de With lui succéda; en janvier 1625 il arriva avec la flotte aux Ladrones. En juin 1626 la flotte rentra au Texel.

Cette flotte était ainsi composée¹:

		<i>Noms des vaisseaux</i>	<i>Capacité des vaisseaux.</i>	<i>Nombre des bouches à feu.</i>	<i>Nombre des</i>
					<i>Matelots. Soldats.</i>
Appartenant à la Compagnie.	<i>Hollandia</i>	300 lasts.		6 de métal et 22 en fer.	118 et 100
	<i>Zeelandia</i>	300 »	12 »	24 »	113 » 100
	<i>Geldria</i> ²	300 »	— »	— »	— » —
	<i>Provincie van Utrecht</i>	250 »	2 »	18 »	89 » 100
	<i>Eendracht</i>	250 »	20	<i>gotelingen</i> ³	40 » 50
	<i>St. Christoffel</i>	250 »	18 »		40 » 50
	<i>De Hope</i>	200 »	18 »		40 » 50
En louage.	<i>Nassau</i>	190 »	16	»	40 » 50
	<i>De 4 haymskinderen</i>	240 »	17	»	40 » 50
	...	180 »	16	»	40 » 50
	<i>Overijssel</i>	200 »	16	»	40 » 50
	<i>De Haen</i>	250 »	18	»	40 » 50
	<i>POUR LA CHAMBRE DE ZÉLANDE.</i>				
	<i>De Tijger</i>	550 »	6 de métal et 20 en fer.		100 » 150
Appartenant à la Compagnie.	<i>'t Gulde Zeepaert</i>	300 »	18	<i>gotelingen</i>	50 » 125
	<i>Post-paert</i>	60 »	8	»	40 » 25
	<i>POUR LA CHAMBRE DE LA MEUSE.</i>				
Appartenant à la Compagnie.	<i>De Neptunus</i>	230 »	6 de métal et 22 en fer.		87 » 100
	<i>De Oragnien-boom</i>	200 »	2 »	16 »	43 » 50
	<i>'t Jacht de Zee-Jaeger</i>	70 »	10	<i>gotelingen</i>	52 » »
	» <i>Haese-Windt</i>	65 »	10	»	51 » »
<i>POUR LA CHAMBRE DU DISTRICT DU NORD.</i>					
Appartenant à la Compagnie.	<i>De Samson</i>	300 »	4 de métal et 30 en fer.		100 » 100
	<i>De oude roode Leeuw</i>	300 »	18	<i>gotelingen</i>	42 » 50
En louage.	<i>De Oragnien-boom</i>	250 »	14	»	42 » 50
	<i>POUR LA CHAMBRE DE GRONINGUE.</i>				
Appartenant à la Compagnie.	<i>Groeningen</i>	300 »	8 de métal et 16 en fer.		98 » 150
	<i>De Sterre</i>	300 »	20	<i>gotelingen</i>	40 » 50
En louage.	<i>St. Marten</i>	—	—	—	—
	<i>'t Jacht de Vos</i>	120 »	12	<i>gotelingen</i>	35 » 50

Ce qui formait ainsi une force navale de 23 vaisseaux et 3 yachts, armés d'environ 500 bouches à feu et ayant à bord 1600 matelots et 1700 hommes de troupes de débarquement. L'année 1623 fut à peu près entièrement employée à l'équipement de cette flotte formidable.

Avant de mettre en mer, les généraux hollandais obtinrent sur la situation politique du Brésil les informations les plus utiles par l'intermédiaire des juifs qui s'y étaient établis, et qui, presque tous désiraient avec ardeur passer sous le gouvernement des Provinces-Unies, à cause de sa grande tolérance en matière de religion. Mais quelques espions cachés à Amsterdam vendirent le secret de l'expédition à leurs correspondants de Bruxelles et de Lisbonne, et la gouvernante des Pays-Bas méridionaux fut

¹ Nous donnons avec intention la liste détaillée de ces navires, que nous empruntons à *de Laet*, ainsi que nous le ferons encore plus tard, afin d'appeler l'attention de nos lecteurs sur l'importance de cette expédition et sur le développement extraordinaire des forces de cette compagnie dès son origine. Nous avons conservé les dénominations originales des vaisseaux.

² Ce bâtiment ne se trouve pas sur la liste donnée par *de Laet* à la page 7; mais il paraît qu'il est compris dans le chiffre total, et dans le récit de l'attaque contre *St. Salvador* il en est fait mention à la page 13.

³ Ancienne dénomination hollandaise de pièces de fer fondu qui lançaient des boulets de 8, 6, 4, 3 et $2\frac{1}{2}$ livres; les grandes bouches à feu étaient de 12 à 8 livres et celles de métal de 24 à 18 livres. (*Geschiedenis van het Nederl. Zee-wezen* par M^e. J. C. De Jonge, archiviste du royaume, La Haye 1833, 1^{er} vol. page, 398—403.

elle-même avertie que c'était le Brésil qui devait particulièrement éprouver tout l'effort de l'armement formidable qui fixait les regards de toute l'Europe et semblait menacer les grandes Indes. L'infante Isabelle transmit aussitôt cet important avis à la cour de Madrid, où il fit peu d'impression. Rien ne put tirer Olivares¹ de son assoupissement politique, soit qu'il méprisât ces nouvelles, soit qu'il les crût dénuées de vérité, soit enfin que l'affaiblissement du Portugal, qu'il traitait comme une province conquise, entrât déjà dans ses vues, sans qu'il songeât, sans doute, aux terribles conséquences qu'aurait pour les possessions espagnoles la chute des colonies portugaises.²

Tandis que le ministère espagnol flottait ainsi dans la nonchalance et l'indécision, l'armement hollandais appareillait des ports du Texel, de la Meuse et de Goerée, vers la fin de décembre 1625 et au commencement de janvier 1624.

L'escadre de l'amiral, qui avait mis à la voile la première, se réunit le 28 janvier près de St. Vincent, une des îles du cap Vert, à l'exception du navire le *Hollandia*, à bord duquel se trouvait M. Van Dorth, qui s'était égaré dans sa route et avait touché la côte de Sierra Léona.

On resta quelque temps dans la rade de St. Vincent pour faire eau, s'approvisionner de vivres et attendre le reste de la flotte, et on s'occupa en même temps de monter les chaloupes des pièces qu'on avait emportées, de préparer tout le matériel de guerre nécessaire et d'exercer les troupes au maniement des armes.

Le 26 mars toute la flotte se trouva réunie, et, ne pouvant attendre plus longtemps l'arrivée du colonel Van Dorth, elle mit à la voile le même jour. Le 21 avril, arrivé par le 6^e degré de latitude méridionale, on ouvrit les ordres remis sous cachet par l'assemblée des XIX; ils contenaient pour instruction de faire tous ses efforts pour s'emparer de la baie de Tous les Saints ou St. Salvador dans le Brésil. Le 4 mai on aperçut la côte du Brésil et le 8 toute la flotte jeta l'ancre devant la baie de St. Salvador, à neuf lieues de la côte.

Cette magnifique baie, découverte en 1516 par les Portugais, est située environ par le 13^e degré de latitude méridionale; elle forme comme un lac intérieur, séparé de la mer par l'île de Taparica et offre un refuge assuré aux navires. Elle a six lieues et demie de longueur et huit lieues de largeur; son ouverture, à l'entrée de laquelle est située ladite île de Taparica, se trouve juste au Sud et de là se dirige en ligne directe vers le Nord. A la droite de l'ouverture de la baie est située, dans un petit golfe, la ville de St. Salvador, bâtie en 1549 par Thomas de Souza; elle est la capitale de la capitainerie de Bahia et la ville la plus florissante de toute la colonie du Brésil. C'est là que résident le gouverneur, la cour royale de justice, l'archevêque du Brésil et le collège principal des Jésuites. St. Salvador comptait déjà alors 1400 maisons, deux églises et trois couvents³. La garnison se composait de 350 hommes de troupes réglementaires auxquels s'étaient réunis 1000 volontaires de la ville et Brésiliens, dès qu'on eut reçu avis de l'approche de la flotte hollandaise⁴. Trois forts: St. Antonio, au sud, Tapagipe et St. Philippo au nord, protégeaient la place et au milieu du port, à quelque distance de la ville, on avait élevé au sein des eaux, avec des quartiers de rocher, une plateforme ou baterie triangulaire.

Dès que le conseil de guerre se fut formé à bord du vaisseau amiral, on arrêta le plan d'attaque. Toutes les troupes devaient se réunir sur quatre bâtiments auxquels seraient jointes sept chaloupes pour opérer le débarquement; la flotte entrerait dans le port et commencerait l'attaque et au signal donné par l'amiral, les troupes seraient débarquées à l'aide des chaloupes près du fort St. Antonio, au Sud de la Ville⁵.

¹ Gaspard de Guzman, comte d'Olivares, favori et premier ministre du jeune roi d'Espagne, Philippe IV.

² Voir *Histoire du Brésil depuis sa découverte en 1500 jusqu'en 1810* par M. Alphonse de Beauchamp. 3 vol. Paris 1815, tome 11 page 159.

³ Voir pour la description et la situation topographique de cette ville de *Laet* pages 11 et 12, *Nederl. buit. Europa*. par Van Kampen 1^{er} vol. page 299; *Descriptio Indiæ Occidentalilis per Antonium de Herrera*, pages 81 et suivantes.

⁴ Nous lisons dans l'*Istoria delle guerre del Regno del Brazile* par Jean Joseph de St. Teresa, de l'ordre des Carmélites, dédiée à Pierre II, roi de Portugal, et imprimée à Rome en 1698, qu'à cette époque il ne se trouvait à St. Salvador que 80 hommes de troupes réglementaires et 2000 mille volontaires, énumération qui a été adoptée par Ferdinand Denis dans son *Résumé de l'Histoire du Brésil*. Les volontaires auraient déjà pris la suite avant même l'arrivée des Hollandais. Ce fait est vraisemblablement faux et il n'en a été fait mention que pour atténuer la gloire des vainqueurs.

⁵ Voir pour les détails de ce fait d'armes *Nederl. buit. Europa* 1^{er} vol. pages 300—303, *Leren en Daden der doorluchigste zee-helden*, pag. 482 et suivantes, de *Laet* p. 12—17, *Neerlands heldendaden ter zee* par *Engelberts Gerrits*, 1^{er} vol. page 264—270,

La lendemain, conformément à cette décision, la flotte entra dans la baie et fut immédiatement assaillie par le feu bien nourri de tous les forts et batteries de l'ennemi. Piet Hein s'avanza avec les vaisseaux *Geldria*, *Groningue* et *Nassau*, jusqu'à une portée de fusil de la plate-forme en question et de quinze bâtiments portugais qui se trouvaient dans le port. Notre vaillant vice-amiral ouvrit avec le canon et à coups de fusil un combat qui dura jusqu'à sept heures du soir; mais, remarquant que cette attaque n'aménait aucun résultat décisif, il envoya trois chaloupes armées contre les vaisseaux ennemis. Etonnés d'une pareille audace, les Portugais abandonnèrent leurs bâtiments dont ils brûlèrent une partie, et huit de leurs vaisseaux tombèrent au pouvoir des nôtres. Profitant de la frayeur que cet acte de bravoure avait répandue parmi les ennemis, l'amiral envoya sur le champ quatorze chaloupes, montée chacune de vingt matelots armés, sous les ordres de Piet Hein, pour se rendre maître de la batterie ou plate-forme située au milieu du port. Cette opération n'était pas d'une facile exécution, car cette batterie, protégée par un mur élevé de sept à huit pieds au dessus de l'eau, était défendue par onze bouches à feu et cinq à six cents soldats; mais, malgré l'opiniâtre défense des assiégés et le feu vigoureusement nourri de toutes les batteries de terre, nos vaillants marins, montant sur l'épaule l'un de l'autre parvinrent à se rendre maître de cette importante position. Piet Hein lui-même et le trompette de son bâtiment¹ montèrent les premiers sur la batterie ennemie, et toute la garnison en fut sur le champ chassée et forcée, soit à gué soit à la nage, de chercher son salut dans la fuite. Le feu de la batterie qui était ouvert du côté de la ville, fut alors dirigé contre St. Salvador d'où l'on répondit par un feu violent de mousqueterie qui fut promptement réduit au silence. Mais, vers la nuit, la poudre vint à manquer, et, comme les troupes étaient très fatiguées du combat, on encloua les canons et on retourna vers la flotte. La perte essuyée par les nôtres fut seulement de quatre morts, parmi lesquels André Nieuwkerk, surnommé le patient (*Geduldhebber*), capitaine du vaisseau *le Groningue*, et le courageux trompette dont nous avons déjà parlé; on compta en outre huit à dix blessés.

Tandis que notre vice-amiral se comportait ainsi avec tant de vaillance, les troupes, sur le signal donné par l'amiral, débarquèrent à terre, près du fort St. Antonia, au nombre de 1200 hommes, auxquels on avait adjoint 240 matelots. En l'absence du colonel Van Dorth on avait confié le commandement au major Allert Schouten, qui, dès la première attaque, se rendit maître du fort St. Antonio que don Antonio de Mendoza, fils du gouverneur, défendait avec deux cents hommes². Sous la conduite de deux marins, qui avaient autrefois visité ces parages et connaissaient bien les localités, on pénétra promptement dans le faubourg de la ville où l'on rencontra peu de résistance. On y attendit la journée du lendemain. Les Portugais, saisis de frayeur, profitèrent de la nuit pour abandonner la ville, ayant à leur tête l'archevêque don Marcos Texeira. Le gouverneur don Diégo de Mendöza resta dans la ville avec sa famille, trouvant indigne de lui de prendre la fuite³.

Raynal, Hist. philos. et polit. des Européens dans les deux Indes, livre IX, *Aitzema, Saken van Staet en Oorlog*, vol. 1^{er}, p. 336—242, *Vaderl. historie*, par *Wagenaar*, tome XI, *Nederlandsche reizen*, tome XIV, page 1—8. — C'est dans ces ouvrages que nous avons principalement puisé les faits de notre narration; nous ne les indiquerons plus que lorsqu'ils offriront une différence remarquable dans l'énoncé d'un fait.

L'*Histoire du Brésil* par M. Alphonse de Beauchamp nous a été aussi d'un grand secours. Cet ouvrage, composé d'après des renseignements dignes de foi et des pièces authentiques portugaises et espagnoles, est un utile pendant de tout ce qui a été écrit par les Hollandais sur ces événements. Il nous a fourni d'intéressantes particularités sur la partie ennemie, quoiqu'il ne soit pas exempt sur divers points de partialité envers les Hollandais.

¹ Sur chaque vaisseau se trouvait un trompette, qui, lors des manœuvres et pendant le combat était toujours placé auprès du capitaine pour donner les signaux. Il paraît qu'à cette époque on attachait beaucoup d'importance à cette fonction, car nous voyons dans le *Geschied. Nederl. Zeezeugen* de M. De Jonge, 1^{er} vol. page 460, que le traitement d'un trompette était de fl. 20 par mois, ce qui dans ce temps-là était un salaire considérable.

² Voir *Histoire du Brésil*, par Alphonse de Beauchamp, tome 2, p. 164.

³ Comme le dit *De Laet*: «par un sentiment d'orgueil irréfléchi, sans procurer par là le moindre avantage à son souverain. — Nous voyons dans les ouvrages indiqués ci-dessus, *Histoire du Brésil* par Beauchamp, tome 2 page 167 et *l'Istoria delle guerre*, etc. p. 60, que ce gouverneur se défendit longtemps dans son palais et se rendit enfin à la condition qu'on lui accorderait une libre retraite. Nous retrouvons le même fait consigné dans le *Résumé de l'Histoire du Brésil* par Ferdinand Denis, Paris 1826, page 93; on y lit en outre:» Aussi ce fut-il contre toutes les loi de l'honneur qu'il fut conduit à bord de l'amiral comme prisonnier. Il n'est pas nécessaire de démontrer la fausseté de cette assertion, qui n'est confirmée par aucun historien hollandais. Maitres de la ville entière, les Hollandais n'auraient certainement pas été dupes de l'aveu de leur vainqueur.

Dès la pointe du jour nos troupes entrèrent sans coup férir dans la ville qui était entièrement abandonnée et firent prisonnier le gouverneur. Les forts, qui le matin avaient tiré contre nos soldats quelques coups de canon, furent abandonnés par la garnison, et lorsque le vice-amiral, ignorant ce fait, voulut essayer du côté de la mer une attaque contre la ville, il trouva qu'elle était déjà en notre possession. Les troupes se livrèrent sur-le-champ au pillage, le major Schouten n'ayant pas su sur ce point faire respecter son pouvoir; mais le vigilant Piet Hein sut promptement mettre ordre à ces excès et sauva ainsi une grande partie du butin qui était considérable, car le gouverneur, croyant par là empêcher la fuite des habitants, avait défendu sous peine corporelle de transporter dans l'intérieur du pays tous les objets de valeur qui étaient en abondance dans la ville. Outre vingt-quatre canons de métal et 26 en fer on trouva une grande quantité de peaux, tabac, huile, vins, étoffes de soie et 3900 caisses de sucre, que l'on emmagasina dans le collège des Jésuites, un des bâtiments les plus en dehors de la ville.

Le jour suivant, 11 mai, arriva le colonel Van Dorth, à bord du vaisseau le *Hollandia* qui, comme nous l'avons déjà dit, s'était écarté de la flotte et après avoir croisé quelque temps près la côte du Brésil, était venu jeter l'ancre devant St. Salvador. Sitôt son arrivée, l'amiral lui rendit compte de ce qui s'était passé et, conformément aux ordres de la Compagnie et des Etats-généraux, lui remit l'administration du pays dont on venait de faire la conquête. Le nouveau gouverneur fit sur-le-champ mettre en ordre les fortifications de la ville, dans laquelle il assurait à ceux qui y retourneraient et se soumettraient au pouvoir des Etats la tranquille possession de leurs biens et le maintien de leurs droits. Quelques habitants répondirent à cet appel, mais les plus riches et les plus considérables d'entre eux, à l'instigation de l'archevêque, restèrent cachés dans l'intérieur du pays, dans la crainte que le pouvoir des Hollandais ne fût pas assez fort pour les défendre contre la vengeance des Espagnols.

Le 12 juin, le colonel Van Dorth entreprit une expédition contre Morro St. Pablo, situé dans les environs de St. Salvador; empêché par le vent contraire, il fut contraint de revenir sans avoir atteint son but et à son tour il trouva la ville cernée par quelques bandes de Portugais, de Brésiliens et de nègres qui avaient mis son absence à profit pour tenter un coup de main, mais qui à son approche avaient pris la fuite. Le 17 du même mois la colonie éprouva une grande perte dans la mort de son gouverneur dont elle attendait tant de services. Etant sorti à cheval de la ville, accompagné de cinquante hommes, pour aller inspecter les environs, le colonel Van Dorth tomba dans une embuscade où il fut assailli de flèches par les Brésiliens. Le capitaine Francesco de Padilla, accourant aussitôt, fendit la tête, d'un coup de sabre, après un combat corps à corps, à ce chef de l'armée hollandaise¹. Le corps du gouverneur fut ensuite cruellement mutilé, et c'est au secours de quelques nègres accourus de la ville que l'on dût de l'arracher aux mains de ces barbares et de pouvoir le rapporter à St. Salvador. Le major Allert Schouten fut nommé gouverneur en sa place et remplacé dans son grade de major par son frère Guillaume Schouten.

ment pas accordé une pareille condition au gouverneur, et s'il en avait été ainsi, certes Willekens et Piet Hein seraient restés fidèles à la parole donnée; de tout temps nos ancêtres ont religieusement pratiqué cette vertu.

Toutefois, nous n'invoquerons que très rarement dans notre récit ces deux derniers ouvrages qui sont remplis d'erreurs grossières, d'inexactitudes et de partialité, ainsi qu'un autre ouvrage étranger intitulé *Histoire du Brésil, traduit de l'Anglais d'Andrew Grant*, St. Petersbourg 1811. Pour en donner une preuve, il suffira de citer les deux exemples suivants: les deux premiers ouvrages cités, parlant de Piet Hein, disent: «Pieter Haynes, anglais, plus connu sous le nom d'amiral Pétrid !!» Ils parlent tous deux de la seconde attaque de Piet Hein contre St. Salvador comme un fait arrivé en 1626 et la prise de la flotte d'argent en 1627, et tout le monde sait que chacun de ces événements est arrivé une année plus tard,

L'ouvrage d'Andrew Grant, entre autres indications erronées, place la conquête de St. Salvador par Frédéric de Tolédo au 20 avril 1626 tandis que ce fait a eu lieu le 1^{er} mai 1625.

De Beauchamp, dans son *Histoire du Brésil*, quoiqu'il ait commis plusieurs erreurs dans ses indications, entre autres lorsqu'il parle de Piet Hein comme étant l'Anglais Pieter Haynes, autrement dit Pétrid, est en général plus exact, plus conscientieux et plus impartial dans ses appréciations que ces autres écrivains.

¹ En récompense de cette action il fut créé chevalier avec trois autres officiers qui s'étaient distingués, par l'archevêque Texeira en sa qualité de commandant en chef des troupes espagnoles et portugaises qui cernaient la ville. Voir de Beauchamp, tome II, page 177.

Entre temps on s'empara de plusieurs bâtiments marchands espagnols et portugais qui, ignorant ce qui s'était passé, étaient entrés en toute sûreté dans la baie de St. Salvador. Déjà dans les premiers jours de juin on avait envoyé dans la mère-patrie le yacht *de Vos*, richement chargé, pour y apporter en même temps l'heureuse nouvelle de cette conquête. Un mois plus tard quatre navires partirent pour la métropole avec une partie du butin pris sur l'ennemi et les prisonniers, parmi lesquels se trouvait le gouverneur. Quelque temps après l'amiral reprit la mer avec onze bâtiments, se dirigeant vers les îles des Indes-Occidentales. Le vice-amiral quitta également la baie avec quatre vaisseaux, dans le courant du mois d'août¹.

Le bon ordre et la discipline établis par les soins de l'amiral disparurent sitôt après leur départ et peu de temps après mourut le gouverneur Allert Schouten qui fut remplacé par son frère Guillaume Schouten. Celui-ci, de même que son prédécesseur, donna à ses subordonnés l'exemple de coupables débordements, en s'appropriant les revenus de la compagnie; il retint même la paie due aux soldats. On continua à être inquiété au dehors par des bandes nombreuses de Portugais et de Brésiliens qui cernèrent la ville, sous le commandement de l'archevêque Marcos de Texeira et plus tard sous celui de son successeur Marinho de Sa. Cependant on capture un grand nombre de bâtiments espagnols dont la plus grande partie du butin fut dérobée par les officiers et les militaires d'un rang inférieur. On s'empara entre autres, en octobre, d'un vaisseau à bord duquel se trouvait don Francesco de Sarmiento, gouverneur du Chili, qui rentrait dans son gouvernement par Rio de la Plata et Rio-de-Janeiro. Une partie du butin consistant en fl. 158,000 fut gardée à St. Salvador au lieu d'être envoyée en Hollande, ce qui fut cause que, l'année suivante, elle tomba au pouvoir de l'ennemi.

Au mois de janvier de la même année la chambre de Zélande envoya le commandeur Pieter Schouten, avec deux bâtiments et un yacht, munis de cinquante bouches à feu et montés par 262 hommes d'équipage, pour une expédition dans les grandes et les petites Antilles. Près de Cuba ce commandeur attaqua quelques vaisseaux espagnols, brûla la ville de Sisal dans le Yucatan, se rendit maître de quelques bâtiments marchands et l'année suivante, au mois d'avril 1625, il retourna dans la mère-patrie².

Philippe Van Zuylen, que nous avons laissé en 1623 avec sa flotte près de Sierra-Léona, croisa quelque temps cette même année le long de la côte, fit ça et là quelques débarquements et s'empara de plusieurs embarcations ennemis. Dans le port de St. Paolo de Loanda il en vint aux mains avec une flotte de onze vaisseaux espagnols, dont deux tombèrent en son pouvoir, quatre furent brûlés et les autres, à bord desquels se trouvaient l'amiral, le vice-amiral et le contre-amiral, furent chassés à la côte. Après cette victoire, Philippe Van Zuylen alla se réunir à la flotte de Piet Hein dans la rivière de Congo, ainsi que nous l'avons dit dans une note précédente.

Après la nouvelle de la conquête de Bahia on n'était pas resté inactif dans la mère-patrie, et, pensant bien que le roi d'Espagne ferait un effort pour reconquérir ce qu'il avait perdu, intention dont on avait déjà même connaissance, la compagnie des Indes-Occidentales décida qu'elle enverrait deux flottes considérables armées de forces suffisantes pour aller renforcer la nouvelle colonie et la mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Espagnols.

On procéda avec le plus de diligence possible aux préparatifs de cette expédition, en sorte qu'à la fin de l'année tous les vaisseaux furent prêts à mettre à la voile, mais les vents contraires retardèrent leur départ. Le yacht *de Windhond* avait été expédié à l'avance au Brésil afin de porter à St. Salvador la nouvelle de cette expédition, et il arriva à sa destination le 8 décembre.

La première flotte, forte de dix-huit vaisseaux et de sept yachts, armée de 490 bouches à feu et

¹ Il se dirigea d'abord vers les côtes d'Afrique où il remporta quelques avantages à Angola, se réunit dans la rivière de Congo avec l'escadre de l'amiral Van Zuylen et retourna de nouveau au Brésil. Là il fit une tentative inutile pour se rendre maître de la petite ville de Espiritu-Santo et s'empara de quelques bâtiments espagnols; mais, ayant appris que les Espagnols avaient repris St. Salvador (1625), il retourna dans la métropole et arriva au Texel en juillet 1625.

² Bien que cette expédition ne fut pas destinée pour le Brésil, nous ne l'indiquons pas moins que toutes les plus importantes expéditions faites par la Compagnie des Indes-Occidentales, puisque leur plus ou moins de succès a exercé une grande influence sur les finances de cette société et par suite sur les entreprises faites contre le Brésil et sur tous les actes qui y eurent lieu comme provenant seulement de la Compagnie.

montée par 1690 matelots et 1350 soldats, fut placé sous les ordres de l'amiral Jean Dirksz. Lam, et le commandement de la seconde flotte qui comptait quatorze vaisseaux et deux yachts¹ avec 538 bouches à feu, 1450 matelots et 558 soldats, fut confié à Boudewyn Hendricksz., bourginaire d'Edam à titre de général² et à André Veron en qualité d'amiral.

La Compagnie avait en outre, au mois de juin de la même année, équipé trois vaisseaux et deux yachts avec 119 bouches à feu et 533 matelots et soldats, sous les ordres du commandant Henri Jacobsz. Kat, avec mission d'aller inquiéter l'ennemi sur la côte d'Espagne; en sorte que si l'on considère les différentes expéditions que nous avons indiquées pour les années 1623 et 1624, on voit qu'elles consistaient déjà en 62 grands bâtiments et 19 yachts, munis de 1572 bouches à feu et montés par 9346 matelots et soldats.

La nouvelle que l'on appareillait une flotte dans les ports de l'Espagne et du Portugal pour aller reconquérir St. Salvador n'était que trop fondée. Le conseil d'Etat du Portugal, résidant à Madrid, près du roi catholique, déplora la perte de Bahia qui menaçait le Brésil d'une invasion totale, et repré-senta vivement à Philippe II qu'il fallait se hâter de prévenir, par une puissante expédition, les progrès de ces rebelles (les Hollandais), qui, non contents d'avoir récemment secoué le joug des Espagnols en Europe, et usurpé en Asie d'immenses possessions, dirigeaient déjà vers l'Amérique portugaise leur ambition sans mesure. Une grande variété de sentiments prolongea la délibération; toutefois, l'opinion des conseillers portugais devint celle des meilleurs esprits du ministère espagnol. Le Brésil occupait, dans les intérêts de la couronne de Castille, une place si importante, et la réputation du premier ministre se trouvait à cet égard si essentiellement liée à la gloire du prince, qu'Olivares, sacrifiant ses dispositions haineuses contre une nation sujette (les Portugais), mais dont l'esprit d'indépendance lui faisait ombrage³, se montra personnellement disposé à seconder et à suivre le vœu général. Cette détermination une fois prise, son caractère le porta naturellement à des mesures non moins actives que vigoureuses. Il forma lui-même le plan d'une expédition espagnole et portugaise combinée, ayant des amiraux et des généraux de chacune des deux nations. En Portugal même la consternation avait été grande en apprenant la perte d'une colonie où la plupart des familles portugaises avaient de grandes possessions et on concourut avec un empressement extrême à l'armement de l'expédition pour le Brésil. On y mit en jeu tous les ressorts de la religion et de la politique pour sauver le Brésil et reconquérir St. Salvador. Les différents gouvernements des provinces furent chargés d'examiner et de punir les crimes qui avaient attiré à la nation cette vengeance du ciel. Des neuvièmes, des processions solennelles eurent lieu en même temps dans tout le royaume, et le Saint-Sacrement fut exposé, dans toutes les églises du Portugal, à la vénération des fidèles⁴. Un grand nombre de jeunes Portugais des premières familles s'embarquèrent sur la flotte pour prendre part à cette guerre nationale et les frais de cette expédition furent couverts par des dons volontaires que chacun s'empessa de verser à cet effet. Vers la fin de 1624, 22 grands bâtiments et quatorze barques et caravelles partirent de Lisbonne et des autres ports du Portugal. Cette force navale était commandée par l'amiral don Emmanuel de Menezes, et comptait environ quatre mille hommes, matelots et soldats.

L'escadre espagnole, forte de trente-et-un gallions et de huit tartanes, pinasses et caravelles avec un équipage de 7500 matelots et soldats, était sous le commandement de l'amiral Don Juan de Fajardo,

¹ Quelques-uns des vaisseaux de ces deux flottes avaient été fournis en louage par des armateurs particuliers, mais la plus grande partie des bâtiments et les plus grands appartenaient à la Compagnie.

² Lorsque la Compagnie des Indes-Occidentales équipait une grande flotte, elle donnait ordinairement au commandement en chef le titre de général, qui avait sous ses ordres un amiral et un vice-amiral. Plus tard, nous serons à même de le remarquer plus d'une fois. Piet Hein avait aussi ce titre lorsqu'il captura la flotte d'argent et ainsi bien avant que les Etats l'eussent nommé lieutenant-amiral de Hollande. Voir *Nalezingen op de Vaderl. Hist. de Wagenaar* par Mr. H. Van Wijen, tome II, pag. 3.

³ Voir Raynal, *Hist. phil. et polit.* Tome III, page 345, et *Histoire du Brésil* par de Beauchamp, tome II, page 18.

⁴ Voir de Beauchamp et *Istoria delle guerre*, etc.

⁵ Van Kampen, dans son *Nederl. buit. Europa*, tome I, page 304, indique comme commandant de la flotte portugaise, Barrejo et don Francisco d'Almeyda. C'est bien certainement une erreur, puisque tous les autres historiens cités ci-dessus sont d'accord et citent don Emmanuel de Menezes comme amiral, et Barrejo et Almeyda comme ayant le commandement des troupes.

et Don · Frederico de Toledo, marquis de Valdueza fut nommé commandant-en-chef ou *général* des flottes réunies. L'armement de la flotte castillane s'effectuait avec une activité plus apparente que réelle, en sorte que ce ne fut qu'en janvier 1625 qu'elle quitta les ports espagnols et se réunit à la flotte portugaise à la fin de février près de St. Jago une des îles du cap vert. Le 11 du même mois la flotte combinée mit à la voile, partit de St. Jago et, après avoir éprouvé de longs calmes plats sous la ligne, arriva le 4 avril 1625 devant Bahia (St. Salvador).

Toledo entra immédiatement dans la baie, au son des timbales, des trompettes, pavillons et flammes dehors et tous les vaisseaux prêts pour une action; il plaça sa flotte en ordre de bataille, à l'entrée du port, sous les ordres de Fajardo, pour empêcher que les vaisseaux hollandais missent à la voile et débarqua lui-même près du fort St. Antonio, juste au même endroit où l'année précédente les Hollandais avaient fait leur descente. Il s'empara sur-le-champ du cloître fortifié nommé St. Benedetto ou St. Bento et situé en dehors de la ville, mais il dut repousser une attaque des Hollandais sortis de la ville dans laquelle il perdit le colonel Don Pedro de Osorio, quatre capitaines et plusieurs soldats. Alors les assiégés essayèrent avec des brûlots d'incendier la flotte qui les bloquait, mais la vigilance de l'amiral Fajardo fit échouer cette tentative. Pour poursuivre cette attaque encore avec plus de vigueur, Toledo fit débarquer 1500 hommes de troupes sous les ordres du colonel Don Juan de Orellana, ainsi que vingt-neuf canons de fort calibre avec lesquels il attaqua énergiquement la ville de trois côtés à la fois et fit feu sur les dix-sept bâtiments qui se trouvaient dans le port.

Les forces des assiégés consistaient seulement en deux mille hommes, outre les esclaves et quelques Portugais; et comme ils avaient encore pour six à huit semaines de vivres et de munitions de guerre ils auraient pu résister encore longtemps à l'ennemi, d'autant plus que seize jours auparavant ils avaient appris par le yacht *de Haese* que la flotte sous les ordres de Boudewyn Hendriksz était en route. Mais une mauvaise direction et des divisions intestines furent seules cause de leur malheur. Le gouverneur Guillaume Schouten s'était de plus en plus fait haïr de la garnison¹. Il fut enfin démis de ses fonctions et l'on nomma à sa place Hans Ernest Kyf, qui ne parvint pas mieux que son prédécesseur à maintenir l'ordre et la discipline militaire². A la première sommation il entra en négociations avec l'ennemi et le 1^{er} mai la ville fut évacuée par nos troupes et occupée par les Espagnols. Don Frédéric de Tolède, informé qu'il existait dans la place un registre où tous les habitants de Bahia qui s'étaient soumis à la Hollande avaient inscrit leurs noms pour conserver leurs propriétés, demanda cette liste afin de faire punir les signataires; mais les Hollandais refusèrent de la livrer, et même l'anéantirent. Leur conduite, aussi honorable que politique, fut louée par les Espagnols eux-mêmes, et surtout par les Portugais³.

Il y eut une telle confusion que, tandis que les Espagnols entraient par une porte, à l'autre extrémité de la ville on n'avait aucune connaissance de la capitulation. Les conditions en furent ainsi fixées. Les troupes seraient libres et sortiraient avec leur équipement⁴, mais sans armes; elles pourraient se transporter

¹ On lit dans *De Laet* à la page 51: « ondut deselve selden om-reedt om de uercken te besichtighen, oste andere saecken daer ten « hoogsten aan ghelghen was te versorghen; ende als hy 't selve somtyds dede. soo gaf de soldaten klynen moet, haer niet quade « woorden ende vloeken scheldende, daer door den ghestadighen arbeidt ghenoech besruert waren; hy ging liever in de hoeren-huysen « ende bleef op 't hof sitten srelyhende ende suypende. »

² Suivant *De Laet*, Kyf, qui jusqu'alors avait été généralement estimé, commença à déplaire dès qu'il fut gouverneur. — De Beauchamp et les autres auteurs étrangers lui décernent de grands éloges, le désignent comme le chef de l'attaque dans laquelle pérît Osorio et attribuent sa prompte capitulation à une émeute survenue parmi les troupes de la garnison. Le véridique *De Laet* mérite à notre avis plus de croyance, puisqu'en 1614, si peu de temps après cet événement et lorsque probablement Kyf vivait encore, il n'aurait certainement pas publié une semblable erreur.

³ Nous lisons ce fait important, dont nous pouvons être fiers, dans quelques écrivains portugais et dans le livre de M. De Beauchamp que nous avons déjà eu l'occasion de mentionner souvent ici. Mais, à notre grand regret, il ajoute que les juifs et les indigènes qui s'étaient siés aux proclamations de la Hollande, furent abandonnés à leur sort et que plusieurs d'entre-eux subirent la peine capitale.

⁴ Cette condition de mettre tous les Hollandais en liberté paraît n'avoir pas été fidèlement observée. En 1626, lorsque les Espagnols expédièrent de Dunkerque une escadre contre les pirates, il se trouva à bord du vaisseau amiral, entre autres étrangers, neuf matelots hollandais qui avaient été faits prisonniers en 1625 à St. Salvador et forcés de prendre du service chez les Espagnols. Pendant la nuit ils massacrèrent la sentinelle qui était de garde sur le pont ainsi que le capitaine et les autres matelots étrangers ayant fait promptement cause commune avec eux; ils firent prisonniers les Espagnols qui se trouvaient à bord et ils conduisirent au Texel le bâtiment dont la

en Hollande sur leurs propres vaisseaux qui seront approvisionnés de vivres pour quatre mois et demi et de toute l'artillerie nécessaire pour leur défense pendant la traversée. Elles seraient en outre pourvues d'un sauf conduit afin de n'être point inquiétées dans leur voyage et elles devaient faire serment de ne plus porter les armes contre les Espagnols avant leur arrivée en Hollande¹. C'est ainsi que la belle ville de St. Salvador fut perdue pour la compagnie des Indes-Occidentales et pour la mère-patrie, non par manque de courage des Hollandais, qui, à la première attaque, donnèrent des preuves de leur valeur, mais par l'inconduite, la nonchalance et l'incapacité des chefs dont les mauvais exemples étaient imités par les moindres officiers. Quelques-uns, à leur arrivée à La Haye, furent mis en prison et condamnés à mort, mais à la demande de la princesse d'Orange, épouse de Frédéric Henri, les Etats-Généraux leur firent grâce².

Les deux flottes de la Compagnie des Indes-Occidentales dont l'armement, ainsi que nous l'avons dit, avait déjà eu lieu l'année précédente, avaient mis à la voile en janvier et février 1625 et s'étaient réunies le 17 mars entre l'île de Wight et Plymouth. Il paraît que l'amiral Lam avec quelques vaisseaux ne fit point partie de cette expédition, ou que plus tard il se sépara de la flotte; du moins nous ne trouvons son nom indiqué dans aucun historien qui a rendu compte de l'expédition de Boudewyn Hendriksz., et en août nous le retrouverons à Sierre Léona.

Le 26 mai, ainsi quelques semaines après la reddition, le général arriva devant Babia et divisa ses forces en quatre escadres, afin d'attaquer la flotte espagnole dont la présence dans la baie lui avait été annoncée par un yacht envoyé à l'avance. En entrant dans la baie il s'aperçut à son grand désappointement que le drapeau espagnol flottait déjà sur les murs de St. Salvador.

La ville avait été trop bien fortifiée et défendue par trop d'artillerie, et de plus l'ennemi était trop bien sur ses gardes pour qu'on pût avec chance de succès essayer une attaque; les vaisseaux espagnols et portugais qui au nombre de cinquante se trouvaient réunis dans le port ne voulurent pas s'exposer au hasard d'un combat en pleine mer, mais restèrent sous la protection des forts et des batteries, en sorte qu'après avoir croisé encore quelques jours devant la baie, la flotte hollandaise se dirigea de nouveau vers le nord longeant les côtes du Brésil. Arrivé à la hauteur du cap St. Augustin, on envoya à Pernambuco le bâtiment *de Gouden Sonne* pour reconnaître si de ce côté on pouvait essayer une attaque avec quelque succès; mais ce navire revint quelques jours après, apportant pour instruction qu'il serait difficile d'approcher de la baie dont on ignorait la profondeur des eaux, et qu'il se trouvait en outre trente vaisseaux dans le port. Le 20 juin la flotte entière vint jeter l'ancre dans la baie de Trahison (Bahia de Trayciaon) près de Paraïba. A la vue de la flotte les Portugais prirent la fuite et se retirèrent dans l'intérieur du pays; mais les Brésiliens restèrent dans leurs habitations et accueillirent les nôtres de la manière la plus amicale. On construisit quelques retranchements et on dressa des tentes pour y recevoir les malades qui furent tous transportés à terre afin d'être mieux soignés. Les indigènes s'entendirent sur-le-champ avec les Hollandais et leur procurèrent toute assistance désirable; mais après être resté quelques semaines dans ces contrées et avoir fait les approvisionnements nécessaires, Hendriksz, n'ayant pas d'ordre exprès de l'assemblée des XIX des s'établir dans ces parages, résolut de quitter ces lieux, quelque vifs regrets qu'il ressentit de laisser exposés à la vengeance des Portugais les indigènes avec lesquels il avait si promptement fait alliance.

Le 1^{er} août la flotte mit de nouveau à la voile et le 4 elle se divisa; le général, avec dix-huit vaisseaux et yachts, se dirigea au nord vers les îles des Indes-Occidentales pour y aller chercher quelques bonnes chances; l'amiral Veron se porta vers l'Afrique avec douze vaisseaux, et le reste de la flotte retourna dans la mère-patrie avec quelques bâtiments dont on s'était emparé. Boudewyn arriva avec sa flotte, le 24 septembre, devant la ville de Porto Rico, dans l'île de ce nom, après avoir essayé de violentes tempêtes dans une desquelles, le vaisseau, le *Vlissingen*, du port de 200 capacité était de plus de cent lasts et qui était muni de quatre canons de métal et de trente canons en fer. Du Texel ils se rendirent revêtus du costume espagnol à La Haye, où ils furent admis auprès du Stadhouder et reçurent en présent le vaisseau dont leur valeur s'était emparée, afin d'encourager de pareils actes de valeur. Voir *Leven en Daden*, page 183, *Neerlands Helden daden ter zee*, etc.

¹ Voir *De Laet*, page 53 et de *Beauchamp*, tome II, page 196.

² Voir *Wagenaar XI, Nalezingen op Wagenaar, Aitzema, Capellen Gedenkschriften*, tome I, pages 394 et suivantes.

lasts, périt avec tout son équipage. Le lendemain, malgré le feu bien nourri des batteries des forts qui défendaient l'étroite entrée du port, il jeta l'ancre devant la ville et commença à la bombarder. A la tête de huit cents hommes l'intrépide général tenta lui-même un débarquement et fut bientôt maître de la ville d'où la plupart des objets de valeur avaient été emportés par les habitants. La citadelle se défendit avec courage et le feu de ses batteries, poursuivi sans relâche, causa de grands dommages à nos vaisseaux. Vainement les nôtres revinrent à la charge et tinrent la citadelle bloquée pendant quelques semaines, le général dut se décider à la retraite pour ne pas fatiguer ses troupes par des efforts inutiles, d'autant plus qu'elles avaient beaucoup souffert par des maladies et des fatigues sans nombre. La ville et les vaisseaux ennemis qui se trouvaient dans le port furent incendiés par la flotte hollandaise ¹ qui, sous le feu de tous les forts et batteries qui atteignit plusieurs de nos vaisseaux, gagna, le 2 novembre, la pleine mer. Elle croisa longtemps en vain dans les environs de St. Domingue dans l'espoir de s'emparer de quelques gallions richement chargés, et dans le voisinage des petites Antilles, où elle s'empara de quelques petits bâtiments et fit des descentes dans quelques endroits, jusqu'à ce que le 22 février 1626 elle arriva en vue de l'île de Margarita, sur la côte N. E. de l'Amérique méridionale et à quelques milles du continent. Le vice-amiral Adrien Claesz, qui avait les devants, se dirigea directement sur la citadelle et débarqua sur un point où l'ennemi l'attendait le moins. Le général, qui était aussi descendu à terre, attaqua la citadelle d'un autre côté et suivi de quinze ou seize des siens parvint par escalade sur les remparts des fortifications; l'ennemi lui coupa sur-le-champ tout moyen de retraite et neuf des plus braves parmi lesquels se trouvaient les capitaines Urk et Molkman, tombèrent sous les coups de l'ennemi; heureusement que les capitaines Stapel et Etienne vinrent délivrer l'intrépide amiral. Les Espagnols furent chassés du fort, Boudewyn planta lui-même le drapeau national sur les remparts et accomplit ainsi un des plus brillants faits d'armes dont les annales de l'histoire aient éternisé le souvenir.

On s'empara encore dans la mer des Caraïbes de quelques bâtiments espagnols richement chargés et l'on pilla l'île de Cubagua; mais vers la fin du juillet le général Boudewyn Hendriksz. mourut dans le voisinage du port de Matanzas (Cuba) ². Le vice-amiral Adrien Claesz. lui succéda dans le commandement, mais il ne sut pas maintenir la discipline dans la flotte, où l'esprit de sédition s'était ouvertement manifesté parmi l'équipage qui manquait de vivres sur la plupart des vaisseaux. Il fut donc contraint de retourner dans la mère-patrie où il arriva au mois d'août avec sa flotte considérablement affaiblie, et sans avoir rien pu faire d'utilé.

L'autre partie de la flotte qui le 4 août 1625 s'était dirigée vers l'Afrique sous le commandement de Véron ne fut guère plus heureuse dans son expédition. Elle se réunit, le 26 août, près de Sierra Léona, à l'amiral Lam, qui depuis deux mois était resté inactif dans ces parages avec ses trois vaisseaux à cause des maladies qui s'étaient déclarées parmi les hommes de l'équipage. Ces forces navales combinées essayèrent une attaque contre le fort de St. Georges d'Elmina, mais étant tombées dans une embuscade, elles virent échouer leur entreprise et furent forcées à la retraite, après avoir essuyé une perte de 441 hommes, parmi lesquels on compta l'amiral Véron et un grand nombre d'officiers. Après avoir croisé encore quelque temps sur la côte, la flotte fit voile vers le Brésil pour tenter, s'il était possible, une nouvelle attaque contre Pernambuco. Arrivé en vue de la côte, on vint à manquer de vivres et de munitions de guerre et on fut contraint de retourner en Hollande où la flotte arriva en juin 1626 ³.

Les années 1625 et 1626 ne furent donc pas très favorables aux armes de la compagnie des Indes

¹ Quelques jours auparavant on avait envoyé une lettre au courageux gouverneur de la citadelle dans laquelle on lui demandait voulait, par le paiement d'une contribution de guerre, éviter la destruction de la ville; mais il fit cette belle réponse qu'il ne voulait entrer en aucune négociation quelconque et qu'il y avait assez de pierres et de bois dans l'île pour construire une nouvelle ville. *De Laat* page 62.

² Ainsi que dit *De Laat: naer-latende de naem van een rroom, kloeck en onversaeght zeeheldt en wijze overste.*

³ Les courageux capitaines Thomas Sickes, Dirk Simonsz. van Uitgeest et Joachim Gijsz. firent encore en 1626 une course heureuse le long des côtes du Brésil avec un vaisseau et trois yachts. Ils s'emparèrent d'un grand nombre de navires chargés de sucre et de vin et passèrent au milieu d'une grande flotte portugaise sans éprouver le moindre dommage.

Occidentales qui n'avait manqué cependant ni de célérité, ni d'énergie dans l'exécution de ses mesures, car déjà au commencement de 1626 elle avait encore armé une nouvelle flotte pour fortifier celles de Boudewyn et de Lam dont on ne connaissait pas encore les derniers événements. Piet Hein fut nommé amiral de cette escadre composée de neuf grands vaisseaux et de cinq yachts armés de 312 bouches à feu et montés par 1675 matelots et soldats. S'il avait pu se réunir aux deux autres flottes, elles eussent formé une force navale formidable en état d'exécuter les entreprises les plus hardies.

Notre amiral se tint durant les mois d'été dans les eaux des Indes-Occidentales et s'empara de plusieurs vaisseaux; il apprit de l'équipage de l'un de ceux qu'il capture la mort du général Boudewyn Hendriksz. et le départ de sa flotte pour la mère-patrie¹. C'est alors qu'il se porta vers la côte d'Afrique où il resta jusqu'en janvier 1627 près de Sierra Léona pour y faire reposer son équipage et il se dirigea ensuite avec huit vaisseaux et cinq yachts vers les côtes du Brésil. Le vaillant amiral ne pouvait se décider à retourner dans sa patrie sans avoir fait aucune action d'éclat et il voulut auparavant tenter à son tour un effort pour reconquérir St. Salvador.

Le 1^{er} mars 1627, au soir, on arriva en vue de Bahia, que l'amiral voulait attaquer de suite par surprise, mais un calme plat le contraignit de différer cette opération jusqu'au lendemain. Les Espagnols mirent ce temps à profit pour faire rentrer sous la protection de l'artillerie des forts et des batteries les trente vaisseaux qui se trouvaient dans la baie. Vers l'après-midi Piet Hein entra dans la baie avec son vaisseau l'*Amsterdam*, la *Geldria* et la *Hollandia*, tous trois du port de 300 tonneaux et le reste de son escadre se tint à quelque distance en arrière. Avec un courage qui tenait de la témérité, il avança jusqu'au milieu de la flotte ennemie et osa jeter l'ancre entre le vaisseau de l'amiral et celui du vice-amiral. C'est alors que commença le combat le plus acharné, au point qu'au milieu du bruit du canon on n'entendit même pas les cris des Espagnols qui demandaient qu'on leur fit grâce de la vie, et le vaisseau du vice-amiral périt avec tout son équipage dont trois hommes seulement furent sauvés. De la ville et des forts on dirigea sans relâche un feu terrible contre les trois vaisseaux hollandais qui en souffrirent considérablement, jusqu'à ce qu'enfin les vaisseaux restés à l'entrée de la baie envoyèrent des chaloupes armées contre le reste des bâtiments espagnols et portugais. Nos braves marins, le sabre en main, montèrent à l'abordage des vaisseaux ennemis, tandis que dans les chaloupes les soldats faisaient un terrible feu de mousqueterie, en sorte que l'ennemi abandonna bientôt ses vaisseaux et se sauva en gagnant la côte à la nage. Cette victoire fut remportée en moins de trois heures et vers le soir la flotte conduisit hors du port les vingt-deux vaisseaux qu'elle avait capturés. Le vaisseau amiral, l'*Amsterdam*, et la *Geldria*, en sortant du port, touchèrent fond et furent cruellement traités par le feu des batteries de terre. La *Geldria* fut remise à flot, mais l'*Amsterdam* se trouva avec le flux si profondément enfoncé dans les sables que tous les efforts pour le remettre à flot furent inutiles, et qu'on résolut enfin d'enclouer les pièces et de mettre le feu au vaisseau. L'équipage passa à bord du vice-amiral. Pendant ce temps les autres bâtiments de la flotte hollandaise avaient riposté avec vigueur contre le feu de l'artillerie des forts et des batteries; un malheureux accident, causé probablement par un oubli ou une imprudence fit sauter en l'air le vaisseau de *Oragnien-boom*, d'Enkhuysen, avec 65 hommes d'équipage, dont seulement quatorze, cruellement blessés, furent retirés du milieu des eaux².

Le butin fait sur l'ennemi, consistant en plus de 2700 caisses de sucre, tabac, peaux et coton, fut chargé sur quatre grands vaisseaux qui furent envoyés dans la mère-patrie où ils arrivèrent en juillet,

¹ La flotte espagnole sous les ordres de Tolède ne fut pas plus heureuse que celle commandée par le général Hendriksz. Après avoir laissé une forte garnison dans St. Salvador, elle partit immédiatement pour l'Espagne et le Portugal afin d'y porter la nouvelle de cette victoire. Sur la côte N. O. d'Afrique elle fut assaillie par une tempête si violente qu'elle fut entièrement naufragée. Tolède parvint à Cadix avec très peu de ses vaisseaux et de toute l'escadre portugaise il n'en arriva qu'un seul à Lisbonne. Voir *Istoria della guerra*, tome 1^{er}, pag. 75; de Beauchamp, tome II, page 201 et autres historiens.

² De Beauchamp dit que dans cette terrible explosion plus de trois cents Hollandais perdirent la vie; ce qui est invraisemblable, puisque l'*Oragnien-boom* avait seulement à son départ 152 hommes à bord. Bien que l'équipage dût être diminué de quelques hommes que l'on avait envoyés sur les chaloupes armées, le chiffre de 65 que nous trouvons indiqué dans les historiens hollandais, nous semble être trop minime.

apportant en même temps la nouvelle de cette glorieuse victoire qui ne nous avait coûté que quarante à cinquante morts (outre ceux qui avaient péri par l'explosion de l'*Oragnien-boom*) et que quelques blessés, parmi lesquels se trouvaient le vaillant Piet Hein, atteint de deux blessures et le vice-amiral. Quelques-uns des vaisseaux conquis sur l'ennemi furent employés dans notre marine, mais la plupart furent désarmés et brûlés. Après s'être encore emparé sur la côte de quelques bâtiments négriers, et avoir été s'approvisionner d'eau et de vivres à Spiritu-Sancto l'amiral entra de nouveau le 10 juin dans la baie de St. Salvador avec une partie de sa flotte. Deux vaisseaux qui étaient à l'ancre près du fort Tapagipo, furent pillés et brûlés et on apprit des prisonniers qu'on avait faits sur ces bords que cinq à six vaisseaux richement chargés s'étaient retirés, à l'approche de la flotte hollandaise, dans une anse de la rivière Pitanga qui a son confluent dans la baie au nord de la ville. Le lendemain, les yachts l'*Amsterdam* et le *David* furent envoyés avec quelques chaloupes armées pour aller à la recherche de ces vaisseaux; ils les découvrirent promptement mais ils furent assaillis par un violent feu de mousqueterie, qui les contraignit de se retirer. Le 12 juin, l'amiral lui-même remonta la rivière avec deux vaisseaux, deux yachts et toutes les chaloupes armées; les vaisseaux ennemis avaient pénétré plus avant dans la rivière, en sorte qu'il fallut entrer dans l'anse à près de quatre milles avant de pouvoir les rejoindre et les attaquer. Nos marins furent reçus par de vives décharges de mousqueterie et les 150 soldats qui, sous les ordres de Padilla¹, avaient été dans la soirée du jour précédent, envoyés par Don Diego Louis d'Oliveira, gouverneur de St. Salvador pour renforcer l'équipage du vaisseau vice-amiral, se défendirent avec tant de courage que Piet Hein dut contraindre ses troupes presque par force à monter à l'abordage. Après un combat acharné les Hollandais furent enfin victorieux et passèrent au fil de l'épée Padilla et toute sa troupe, à l'exception de trois mousses. Le vaisseau amiral et une caravelle chargée de sucre furent abandonnés par les hommes de leur équipage que la peur avait saisis et tombèrent ainsi au pouvoir des nôtres. Les autres vaisseaux se trouvaient si en avant dans la rivière qu'on n'osa pas s'avancer d'avantage, car avec la marée basse nos vaisseaux se trouvaient déjà à sec. En conséquence l'amiral décida que le lendemain on descendrait la rivière. Cette opération était difficile, même presque inexécutable, puisque l'anse de cette rivière avait très peu de profondeur, était fort étroite et que les deux rives étaient occupées par les Espagnols qui assaillaient sans relâche nos marins par le feu de leur mousqueterie. L'ennemi avait en outre à l'embouchure de l'anse fait échouer un vaisseau pour entraver le passage et à la même hauteur le gouverneur de St. Salvador avait fait construire sur le bord de la rivière un retranchement qu'il occupait lui-même avec les troupes de la garnison, en sorte qu'il s'attendait à avoir bon marché des Hollandais. Mais Piet Hein unissait à un courage intrépide une grande dose de jugement et d'adresse; il fit recouvrir les bords extérieurs de ses vaisseaux de peaux mouillées qu'il avait trouvées sur les bâtiments dont il s'était rendu maître, et par ce moyen il rendit peu dangereux le feu de l'ennemi. Il ne s'en tint pas là; lorsque la marée était basse, il fit brûler jusqu'à la cale le vaisseau submergé et à la marée haute, par le moyen d'ancres de tour, il fit sortir de l'anse de la rivière ses vaisseaux et ceux qu'il avait pris; de cette manière il se trouva bientôt hors de la portée du feu de l'ennemi.

Après cette expédition notre amiral retourna dans la mère-patrie où il arriva au mois d'octobre de la même année.

La 22 janvier de la même année le commandeur Hendrik Jacobsz. Lucifer accompagné des yachts *Ter Veere*, *Leeuwinne* et le *Vliegende Draak*, de la Chambre de Zélande, était parti de Flessingue avec mission de fonder une colonie sur la côte N. E. de l'Amérique-Méridionale². Après une navigation d'une rapidité sans exemple il avait déjà, le 5 mars 1627, jeté l'ancre près de Comaribo dans la rivière de Wiapoco, au nord de l'embouchure de la rivière des Amazones. On y apprit qu'une colonie avait été précédemment fondée dans ce même endroit par des Hollandais et l'on y trouva, en effet

¹ On laissait passer la plupart de ces bâtiments négriers sans les inquiéter, ou quelquefois on mettait les nègres à terre et on capturait le bâtiment. Comme à cette époque nous n'avions pas d'établissement sur le continent américain, les esclaves ne nous étaient d'aucune utilité.

² Le même qui en 1624 tua le colonel Van Dorth. Voir *De Laet, Van Kampen, Istoria delle guerre*, etc.

³ Il paraît que la Chambre de Zélande est la première qui ait conçu le projet d'établir des colonies pacifiques dans le Nouveau-Monde; en 1628 et plus tard elle y consacra ses soins, et c'est aussi à la province de Zélande que l'on doit le premier établissement à Surinam.

trois Hollandais qui racontèrent qu'ils avaient été autrefois avec le capitaine Oudaen¹ s'établir sur les bords de la rivière des Amazones. Chassés de ces lieux par les Espagnols et les Portugais, ils avaient été au nombre de quarante-six se fixer à Wiapoco; mais une révolte ayant éclaté parmi eux, les Indiens en profitèrent pour les attaquer et les massacrèrent tous à l'exception de trois personnes.

Au lieu d'exercer une vengeance quelconque contre les indigènes, Lucifer prit la sage résolution de conclure avec eux un traité d'amitié, fit construire un petit fort pour la défense de la nouvelle colonie, et y laissa quelques colons, sous les ordres du capitaine Van Ryn.

Vers la fin du mois de mai deux yachts se joignirent à l'escadre, près de Bahia Honda, le *Kater* et le *Bruinvisch* appartenant à la chambre d'Amsterdam, qui avaient mis sous voile au mois de janvier, sous les ordres de l'amiral Dirk Simonsz. d'Uitgeest, mais qui en avaient été séparés par des tempêtes. Après être resté quelque temps à l'ancre près du cap Corrientes, le *Kater* (vice-amiral Gysz.), la *Leeuwinne* (capitaine Jan Pietersz.) et le *Ter Veere* (amiral Lucifer) rencontrèrent près de Cuba deux grands gallions espagnols, chargés d'indigo, de peaux et de cochenille, venant de Honduras et retournant en Europe. Bien que les trois yachts fussent inférieurs en force² ils attaquèrent néanmoins immédiatement les bâtiments ennemis. Ne pouvant tirer un grand avantage des canons, on résolut tout de suite d'essayer l'abordage, bien que cette opération présentât de grandes difficultés à cause des hauts bords des navires espagnols. Aussi ce ne fut qu'après en avoir incendié un, au moyen de grenades à la main, et que profitant de la confusion qui sous le feu régnait à bord du bâtiment, que les nôtres parvinrent à opérer l'abordage d'un des gallions. L'équipage fut passé au fil de l'épée et ensuite on parvint à éteindre le feu. Dans l'intervalle, l'autre gallion réussit à s'échapper. Le butin était néanmoins de douze tonnes d'or. A leur retour les amiraux³ reçurent de la compagnie, pour récompense une chaîne d'or, et l'équipage treize mois de solde. En décrivant cette série de faits héroïques et glorieux que nos ancêtres ont exécutés dans le cours de cette année, actions sans pareilles dans l'histoire, on se trouve naturellement entraîné à s'écrier avec Helmers dans sa *Nation hollandaise*:

Oh! que n'ai-je des vers harmonieux, sublimes,
Pour chanter vos hauts faits, ancêtres magnanimes!
A l'univers entier vantant votre valeur
Que votre souvenir élèverait mon cœur.

Traduction d'Aug. Clavareau ⁴.

Cinquante-cinq navires, grands et petits, avaient été pris à l'ennemi pendant cette année, et la compagnie des Indes-Occidentales se trouvait amplement dédommagée des pertes qu'elle avait essuyées les années précédentes (1625 et 1626). Ce fut aussi avec un nouveau courage qu'elle résolut de tenter d'autres entreprises; en 1628 elle équipa presque en même temps trois flottes, dont nous ferons connaître les opérations, parce qu'elles ont exercé une grande influence sur les attaques ultérieures contre le Brésil.

¹ Ce fait devait avoir eu lieu depuis longtemps, puisqu'un des trois Hollandais qui étaient restés de cette colonie, avait déjà oublié sa langue maternelle. Voir *De Laet* page 112.

² Les yachts n'étaient que de 90 à 100 lasts et pourvus chacun de 14 à 20 petits canons, et leur équipage se bornait à 50 ou 70 matelots; tandis que les gallions espagnols avaient chacun 20 à 24 pièces de canon en métal et un équipage considérable.

³ C'est à tort que Van Kaenpen dit dans les *Ned. buiten Europa*, 1^{er} vol., pag. 318, que le capitaine Simonsz s'empara de ces deux bâtiments. L'auteur a voulu sans doute désigner l'amiral Dirk Simonsz. d'Uitgeest, car il ne se trouvait cette année point de capitaine Simonsz. sur aucun bâtiment de la compagnie des Indes-Occidentales. Cet amiral, ainsi qu'on a pu le voir plus haut, était avec son yacht l'*Olter* séparé des autres navires et se trouvait au mois de juillet, époque à laquelle les deux bâtiments furent pris près de Cuba par Lucifer, Gysz. et Pietersz, sur la côte de Brésil, avec les deux yachts l'*Eenhoorn* et le *Windhond*. Il y prit sept bâtiments ennemis, et ne retourna en Europe qu'au mois de septembre. Voir de Laet, pag. 121, comparé avec le *Leeven en Daaden der doorluchtigste Zeehelden*, pag. 188—190.

⁴ Dans l'original de Helmers nous lisons:

*O! had ik woorden, had ik krachten, had ik zangen,
Hoe zoudt ge, o vaderen! mijne dankbare hulde ontvangen!
Hoe zou ik, met het vuur mijns boezems toegerust,
Uw lof weergalmen doen van Oost- naar Westerkust.*

D'abord on équipa une flotte composée de cinq navires et sept yachts, sous les ordres du courageux marin Dirk Simonsz. d'Uitgeest, comme amiral et Cornelis Cornelisz. Jol, surnommé *Houtebeen* (la *Jambe de Bois*)¹, comme vice-amiral; le vaillant Lucifer en faisait également partie avec son yacht le *Ter Veere*. Sur la côte du Brésil ils prirent quelques petits bâtiments et capturèrent ensuite une escadre portugaise, venant de Goa avec une cargaison d'une valeur telle que le chargement d'un seul gallion qui en avait fait partie, a produit, dans ce pays, plus d'un million². A St. Vincent le butin fut réparti sur six bâtiments et transporté en Hollande. L'amiral n'entreprit son voyage de retour qu'en avril 1629.

Le vaillant amiral Pieter Adriaansz. Ita fut chargé du commandement de la 2^e flotte, forte de onze navires et pourvue de deux cent huit bouches à feu et de mille matelots et soldats. Ces navires appareillèrent en janvier et février de différents ports, et ce fut seulement au mois de mai suivant qu'ils se réunirent près de St. Martha (Indes-Occidentales).

Au mois d'août la flotte en vint aux prises devant Cavannes (Cuba) avec deux grands navires espagnols destinés à la navigation de Honduras, le *Nossa Senora de los Remedios* et le *St. Jago*, dont elle se rendit maîtresse après un combat opiniâtre, dans lequel 300 Espagnols perdirent la vie, tandis que de notre côté nous n'eûmes que treize morts et cinquante blessés. On nomme comme s'étant particulièrement distingués dans ce combat: Jan Mast, capitaine du vaisseau amiral le *Walcheren*, Jan Pietersz., du yacht le *Leeuwin* et Joach. Gysz., du yacht le *Kater*. Les mêmes marins dont nous avions à enregistrer l'année dernière tant d'actions héroïques, ont, en cette occasion, de nouveau fait merveilles de courage et d'intrépidité. Le yacht la *Leeuwin* fut entraîné pendant le combat entre les deux navires ennemis et leur livra une bataille qui par son acharnement ressembla plutôt à un carnage qu'à un combat régulier³.

Après avoir remercié Dieu de la victoire remportée sur les ennemis, la flotte continua sa course vers les ports de la mère-patrie avec un butin de 2180 caisses d'indigo de Guatimalo, 6176 peaux des Indes-Occidentales, 7000 livres de gingembre de St. Domingue, 40 pièces de canon, etc.

La chambre de Zélande essaya de nouveau cette année une colonisation, et au mois de mars elle envoya à cette fin, le navire le *Fortuin* avec 60 colons à Tobago; ils y trouvèrent encore deux hommes appartenant au détachement que Lucifer avait laissé l'année auparavant sous les ordres du capitaine Van Ryn. Après le départ de Lucifer ces hommes furent incessamment inquiétés par les Indiens, et ce ne fut que par une capitulation qu'ils obtinrent la permission de se construire des chaloupes pour se rendre aux îles. La plupart succombèrent dans ce voyage pénible, deux seulement arrivèrent à St. Vincent et de là à Tabago. Des autres on n'a plus reçu aucune nouvelle.

Le navire le *Fortuin* se réunit à la flotte, commandée par l'amiral Ita dont nous venons de décrire les opérations.

L'année 1628 fut principalement importante par la capture des gallions si richement chargés, ou de la flotte d'argent, qui transportait annuellement en Espagne les trésors du Nouveau-Monde; c'est pour cette même capture que fut destinée, comme nous l'avons déjà vu, l'expédition de l'Hermite et de Schapenham, en 1623, qui toutefois n'atteignit point le but proposé.

L'Espagne envoyait annuellement des gallions du gouvernement, avec des cargaisons de marchandises européennes à Porto-Bello, à l'isthme de Panama et à Vera-Cruz (Mexique), qui y prenaient en échange de l'or et de l'argent du Mexique et du Pérou, de l'indigo et des peaux à Guatimala et les épices que

¹ Ainsi surnommé à cause de sa jambe de bois. Il avait perdu une jambe dans un combat, ce qui cependant ne lui avait rien ôté de son agilité ordinaire.

² Sans ce qui avait été dérobé par quelques matelots. Voir le Laet, *verrigtingen der West-Indische Compagnie*, pag. 137, et De Laet, *Kort verhaal van de diensten en nuttigheden die dezen staat bij de West Indische Compagnie heeft genooten*, pag. 21.

³ Nous lisons dans le *Leeven en Daaden der doorluchtingste Zeehelden*, page 191:

« Alstoer vernieuwden de Hollanders hun moed en met hun moed den aenval en eer sich in een rasernij als stoutheijdt uijtgelaelten. »

On lit dans le même ouvrage, dans celui de Van Kampen et autres, que lors de la prise du vice-amiral espagnol, un incendie se déclara à bord. Les matelots voulant abandonner le navire, l'amiral, l'épée à la main, les repoussa, fit partir les chaloupes et les força ainsi ou éteindre le feu ou à brûler. On comprend qu'ils choisirent le premier parti. De Laet ne fait pas mention de ce fait.

les gallions des Indes-Orientales apportaient de Manilla à Acapulco, etc. Ils devaient se réunir tous à Cuba, pour faire de là ensemble le voyage de retour en Espagne.

C'est à Piet Hein que revient l'honneur d'avoir cette année pris ces trésors à l'ennemi, ce qui n'empêcha pas ce grand capitaine de marine d'être tout aussi modeste qu'auparavant. Il s'étonna même de se voir prodiguer des louanges pour un fait d'armes qui n'était rien en comparaison des victoires sanglantes qu'il avait remportées précédemment, et dont on l'avait à peine remercié, parce que le butin n'avait pas été aussi considérable.

Déjà au mois de mai la compagnie fit équiper une troisième flotte se composant des navires suivants:

<i>Noms des navires.</i>	<i>Capacité.</i>	<i>Nombre des canons.</i>	<i>Equipages.</i>
			<i>Matelots.</i> <i>Soldats.</i>
POUR LA CHAMBRE D'AMSTERDAM.			
<i>Amsterdam.</i>	100 Lasts.	22 en métal, 28 en fer.	166 84
<i>Hollandtschen Thuyn.</i>	400 »	12 » 24 »	130 67
<i>Hollandia.</i>	300 »	4 » 26 »	125
<i>Geldria.</i>	300 »	4 » 28 »	125
<i>Provintie van Utrecht.</i>	300 »	6 » 24 »	131
<i>Witte Leeuw.</i>	250 »	2 » 24 »	
<i>Swarte Leeuw.</i>	180 »	2 » 22 »	75 32
<i>De Valck.</i>	150 »	4 » 22 »	85 42
<i>Roode Leeuw.</i>	250 »	2 » 22 »	120 41
<i>Haerlem.</i>	100 »	2 » 20 »	120 42
le yacht <i>Pinas</i>	60 »	8 <i>gotelingen</i>	60 26
» » <i>Muyden.</i>	60 »	16 »	48
» » <i>Naerden.</i>	60 »	14 »	50
» » <i>Eenhoorn.</i>	60 »	10 »	47
» » <i>Swarten Ruyter.</i>	60 »	14 »	50
» » <i>Lange Bark.</i>	20 »	2 »	20
POUR LA CHAMBRE DE ZÉLANDE.			
<i>Neptunus.</i>	200 »	8 en métal, 16 en fer.	100 55
<i>Den Tiger.</i>	120 »	8 » 16 »	106 45
<i>Goude Sonne.</i>	160 »	4 » 14 »	109
le yacht <i>Postpaerdt.</i>	70 »	2 » 10 »	66 12
» » <i>Oudt Vlissinghen.</i>	50 »	12 <i>gotelingen</i>	45
POUR LA CHAMBRE DE LA MEUSE.			
<i>Utrecht.</i>	300 »	7 en métal, 28 en fer.	159 50
<i>Dordrecht.</i>	250 »	2 » 22 »	106 41
<i>Neptunus.</i>	230 »	6 » 20 »	102 53
le yacht <i>Den Tiger.</i>	57 »	2 » 12 »	70 20
POUR LA CHAMBRE DU NOORDERKWARTIER.			
<i>Munnikendam.</i>	300 »	6 » 24 »	168
<i>Griffoen.</i>	250 »	8 » 24 »	141 53
le yacht le <i>Ouwewaer.</i>	90 »	2 » 12 »	55 22
POUR LA CHAMBRE DE GRONINGUE.			
<i>Goude Leeuw.</i>	250 »	8 » 20 »	143 47
<i>Dolphijn.</i>	150 »	4 » 16 »	98 34
le yacht <i>de Vos.</i>	70 »	2 » 10 »	74

Ensemble une force de trente-et-un grands navires et yachts pourvus de 689 bouches à feu et d'un équipage de 3900 matelots et soldats, sous le commandement de Pieter Pietersz. Hein avec le titre de général, Hendrik Cornelisz. Loncq, comme amiral, Joost Van Trappen dit Banckert, comme vice-amiral et Cornelis Claesz. Melck-Meydt comme contre-amiral.

Le général se trouvait à bord du navire l'*Amsterdam*, commandé par l'illustre Witte Cornelisz. De With. Nous trouvons encore parmi les capitaines de navires les noms des intrépides Hendrik Jacobz. Kat et Thomas Sickes et celui de Jan Jansz. Van Hoorn, devenu plus tard si célèbre.

Vers la fin du mois de mai, la flotte appareilla de nos différents ports. Les navires se réunirent près de Porto-Santo et Madère, à l'exception, toutefois, du vice-amiral avec sept navires qui ne s'y réunirent qu'à la hauteur de l'île de Cuba. Au 1^{er} août, à la hauteur de l'île de Pinos, sud-ouest de Cuba, le général convoqua son conseil et donna à chaque navire des ordres sur la conduite qu'il aurait à tenir pour la suite. Deux jours après vinrent se réunir à la flotte le *Rode Leeuw* et le *Pinas* qui avaient quitté les ports hollandais quelques jours plus tôt que la flotte et avaient touché à Grenade pour y faire de l'eau. Trente-quatre hommes de l'équipage avaient été assassinés par les Caraïbes qui avaient en même temps abimé les barques à eau. De tous les hommes qui s'étaient rendus à terre, cinq seulement parvinrent à échapper à cette effroyable boucherie.

A la hauteur du cap de St. Antonio (côte ouest de Cuba) on apprit de quelques bâtiments pêcheurs que la flotte de la Nouvelle-Espagne était jurement attendue à Cuba et qu'on y ignorait complètement la présence de notre flotte dans le voisinage. Par le fort courant nos navires furent poussés avec une telle rapidité vers l'est, que le 22 ils se trouvèrent devant le port de Matanzas (côte nord de Cuba) si près de la terre qu'on pouvait distinctement voir le fort Morro. Le 29 on s'empara d'une barque avec 50 hommes que le gouverneur de la Havane, Don Lorenzo de Cabrera avait expédiée vers la flotte pour la prévenir de la présence de l'escadre hollandaise. On apprit des prisonniers qu'il ne se trouvait dans le port qu'un seul navire. L'escadre, à laquelle s'était maintenant joint le vice-amiral avec sept navires, croisait encore une semaine sur la côte nord de Cuba, tandis que le yacht le *Vos* la précédait toujours, pour aller à la découverte des gallions espagnols, et pour intercepter toute communication entre elle et la Havane. Le 8 septembre on aperçut enfin des voiles ennemis, c'étaient deux escadres, dont l'une se composait de neuf navires marchands, chacun avec un équipage de 40 hommes, et chargés de cochenille, d'indigo, de bois de campêche, de peaux, et qui tombèrent encore le même jour au pouvoir de nos chaloupes armées; la seconde division, consistant en quatre gallions et deux autres navires serrant de très près la côte, faisait tous ses efforts pour atteindre la baie à force de voiles. Piet Hein, voyant ainsi échapper sa proie, essaya vainement de les atteindre. Les Espagnols touchèrent la baie avant lui, et entrèrent vers le soir dans le port de Matanzas, où ils profitèrent de la nuit pour transporter à terre une grande quantité d'objets précieux. Le lendemain matin à 9 heures, notre général entra avec toute sa flotte dans la baie; et, après avoir tiré quelques coups de canon sur la flotte espagnole, il se dirigea, accompagné de Loncq et du contre-amiral dans trois chaloupes armées et montées par des soldats, vers les vaisseaux ennemis. Après avoir essuyé quelques coups de feu tirés des chaloupes, les Espagnols perdirent courage, d'autant plus que leurs bâtiments étaient tellement encombrés de marchandises qu'ils n'y pouvaient même pas faire jouer leurs pièces d'artillerie. Nos matelots abordèrent aux cris de: *bonne guerre!* les hauts bords des gallions ennemis où ils ne rencontrèrent presque plus aucune résistance, tandis que, de son côté, Piet Hein faisait retirer de la mer un Espagnol qui y était tombé et l'envoyait à bord de l'amiral Don Francisco de Buena-Vida pour lui offrir grâce de la vie s'il consentait à se rendre; c'est ce que celui-ci fit¹ et il fut débarqué avec son équipage fort de 150 hommes, ainsi que les équipages des autres navires, de sorte qu'il n'y avait plus aucune inquiétude de voir une partie du butin endommagée ou peut-être même incendiée si on avait continué le combat.

¹ Voir au sujet de la prise du vaisseau amiral l'estimable ouvrage de M. De Jonge, *Geschied. Nederl. Zeezezen*, pag. 499, 1 vol., où nous lisons que, suivant quelques traditions, l'honneur de cette prise revint à un certain capitaine nommé Nicolaas Juinbol. Celui-ci aurait en cette occasion si bien agi, que le vaisseau amiral espagnol était sur le point de se rendre à lui, lorsque Piet Hein lui ordonna de céder la place et s'empara ensuite lui-même du navire.

Cet écrivain ne donne cependant ce fait que comme une tradition; il ne nous paraît pas non plus très vraisemblable, puisque aucun autre historien n'en fait mention, et que même De Laet, qui était contemporain de ces hommes, en aurait dû être instruit, étant lui-même un des directeurs de la compagnie; or, De Laet ne fait pas même mention du nom de ce capitaine dans la liste qu'il publie page 137 et 138 de tous les capitaines de navire qui faisaient partie de cette expédition.

C'est donc presque sans coup férir qu'on s'empara de quatre gallions, le *St. Anna* avec 24 et le *St. Gertrude* avec 20 canons en métal, le *Montagus* et le *St. Juan* chacun avec 20 canons en fer, ainsi que de deux autres navires, dont l'un, chargé de peaux, coula bas. Les cargaisons des autres navires capturés furent transbordés sur nos bâtiments, et on brûla ensuite les navires ou on les fit couler bas. Le 17 septembre on leva l'ancre pour transporter les trésors conquis dans la patrie. Le yacht le *Ouwewaer*, qui y avait été envoyé pour apporter la nouvelle de cette importante prise, arriva le 15 novembre à Rotterdam, et dans le cours du mois de décembre et de janvier de l'année suivante toute la flotte rentrait après avoir essuyé de violentes tempêtes et différentes attaques de la part de vaisseaux espagnols. En route, on s'était vu forcé de mettre le feu à un des gallions espagnols, le *St. Juan*, qui avait reçu une forte voie d'eau, après avoir toutefois transporté sa cargaison sur les autres navires. Un autre gallion sombra sur la côte d'Irlande et fut également perdu.

Toute cette expédition ne nous a coûté que 150 morts. Les trésors immenses apportés par la flotte consistaient principalement en :

177,537 ¹ ,	livres d'argent en barres et lingots.
735	caisses et balles d'indigo de Mistica.
2,270	caisses d'indigo de Guatimala.
37,375	peaux des Indes-Occidentales.
1,000	perles.
135	livres d'or.
7,961	pièces de bois de campêche.
253	caisses de sucre.
55	canons en métal et 40 autres en fer.

On estimait la valeur totale du butin à fl. 11,509,524² mais la vente de ces objets rapporta plus de 12,000,000³.

La joie que cet heureux événement a produit dans le pays, est difficile à décrire. Pict Hein fut partout reçu en triomphe. Frédéric Henri l'invita à sa table, et peu de temps après il fut nommé, avec l'approbation des Etats-généraux, lieutenant-amiral de la Hollande (*Résolution des Etats-généraux du 13 avril 1629*)⁴. Les matelots de la flotte reçurent pour leur part au butin, la solde de 17 mois⁵ et les officiers furent également récompensés. Le dividende distribué cette année par la compagnie des Indes-Occidentales à ses actionnaires, fut de 50 p. c. Cette grande répartition lui fut reprochée plus tard, lorsque ses affaires allèrent en déclinant, par ceux qui cependant perdirent de vue que la compagnie des Indes-Occidentales avait payé, depuis 1610 jusqu'à 1620, un dividende moyen de 50 p. c. et en 1606, c'est-à-dire quatre ans après sa fondation, même 75 p. c.⁶.

En mesure, par une si grande prospérité, de poursuivre la guerre avec énergie, la compagnie des Indes-Occidentales résolut de tenter un nouvel effort pour gagner pied au Brésil; bien entendu, que les avantages qu'elle avait acquis n'étaient pas suffisants, étant par trop soumise aux chances de la fortune. Diriger une seconde fois ses efforts vers la capitale du Brésil, eût été impolitique: la ville était beau-

¹ Voir à ce sujet De Lact, page 147; Wagenaar, XI, page 69, *Leven en daaden van onzen doorlugtigste zeehelden*. Dans ce chiffre n'était pas compris une grande quantité de clous de girofle, de poivre, de musque, de besoar, d'ambre gris etc. dont une liste spéciale se trouve dans le procès-verbal de la séance de l'assemblée des XIX, du 2 février 1629. Voir Luzac, *Hollands rijkdom*, vol. I, page 320.

² Suivant Luzac, *Hollands rijkdom*, le total de la somme produite du butin s'élèverait à fl. 7,200,000 en argent, fl. 3,600,000 en marchandises et fl. 4,000,000 en matériel de guerre et de marine, ce qui est conforme à ce que nous trouvons dans l'*istoria della guerra del Regno del Brazil*, page 88. Il y est dit que dans cette occasion les Espagnols essuyèrent une perte de 15 millions. Nous lisons la même chose dans de Beauchamp, tome II, page 21.

³ Ce fait prouve combien le grand Frédéric-Henri savait apprécier et récompenser le mérite réel; n'éleva-t-il pas un homme sorti de rangs du peuple à une dignité dont les fonctions avaient dernièrement été remplies par un membre de sa famille: Willem Van Nassau seigneur du Lek, lieutenant-amiral de la Hollande, qui pérît lors du siège de Grol. Voir de Jonge, *Nederl. Zeewezzen*, vol. I, page 440 et autres.

⁴ Voir Van Den Sande X, page 137.

⁵ Voir Luzac, *Hollands rijkdom*, vol. I, page 321. *Nederl. buiten Europa*, vol. 1, page 324. Wagenaar XI, page 70 et autres.

coup mieux fortifiée, et d'ailleurs l'esprit national des Portugais s'y était montré avec trop d'avantages. La province de Pernambuco, par son heureuse position et sa richesse, attira naturellement l'attention. Ses ports nombreux étaient comme autant de stations, d'où les croiseurs de la Hollande pouvaient mettre à la voile pour intercepter les gallions des Indes. D'après des renseignements positifs, les actionnaires de la compagnie occidentale évaluaient à deux millions par an, les bénéfices que la compagnie pouvait tirer de cette province. On y frétait chaque année cent cinquante navires chargés de sucre¹. Ce fut donc vers le Pernambuco que se dirigèrent les vues de la compagnie. A cet effet, vers le milieu de l'année 1629 on arma une puissante flotte, dont on confia le commandement au courageux Hendrik Loncq; mais avant de passer au récit de cette expédition nous devons dire un mot de celle de l'amiral Adriaan Jansz. Pater.

Déjà au mois d'août 1628 il était parti avec neuf grands navires et trois yachts, ayant reçu pour instructions d'attaquer à la hauteur des Açores et des îles du Cap vert, les galions de la Nouvelle-Espagne dans le cas où ils auraient pu échapper à la surveillance de Piet Hein. Le 1^{er} janvier 1629, il se dirigea vers le Brésil, entra dans la baie de St. Salvador où il ne trouva toutefois aucun bâtiment; de là il prit sa course vers les îles des Indes-Occidentales. En juillet, près du cap Corrientes (Cuba), l'amiral Jan Jansz. Van Hoorn vint se joindre à la flotte avec neuf vaisseaux et trois yachts qui avaient été envoyés en février pour renforcer l'escadre de Pater. Les amiraux croisèrent ensemble pendant quelques mois dans l'Archipel des Indes-Occidentales, pour capturer la flotte d'argent, mais ce fut en vain; on s'empara seulement de quelques petites barques. Ensuite on remonta la rivière de l'Orénoque jusqu'à St. Thomé, ville dans la Guyane espagnole, qui avait été abandonnée par ses habitants qui y avaient mis le feu, et vers la fin du mois de décembre la flotte, à l'exception de neuf navires et yachts qui étaient déjà retournés dans la patrie, jeta l'ancre devant Trinidad.

Afin de ne pas trop déranger l'ordre chronologique des événements, nous parlerons plus tard des opérations ultérieures de cette escadre.

Peu de temps après avoir conquis de si grands avantages, la Compagnie des Indes-Occidentales éprouva un coup bien sensible par la perte du vaillant et habile Piet Hein. Envoyé à la tête d'une flotte pour donner la chasse aux croiseurs dunkerquois, le 20 juin, il engagea avec 3 vaisseaux ennemis un combat meurtrier, non loin de la côte. Les Hollandais furent victorieux, mais ils payèrent bien cher leur victoire. Au plus fort du combat l'amiral fut frappé d'un boulet à l'épaule, et mourut dans l'après-midi du même jour. Le commandant de son navire qui lui succéda, fut Marten Harpertsz. Tromp, devenu plus tard si célèbre.

C'est ainsi que périt ce héros, après avoir rendu de si grands services à sa patrie, tant par ses entreprises hardies, qu'il exécutait avec un grand honneur, que par les nombreuses et sages améliorations qu'il a introduites dans notre marine².

Il naquit en 1578 à Delftshaven, de parents peu fortunés. Deux fois il avait été fait prisonnier par les Espagnols, contre lesquels il nourrissait une haine implacable. De mousse il parvint à la plus haute dignité dans l'Etat après celle de Stadhouder. Trop tôt, hélas! il fut ravi à la patrie. Ses dépouilles mortnelles furent inhumées, avec une grande pompe et aux frais de l'Etat dans la grande église de Delft, où on ériga à sa mémoire un magnifique mausolée avec une épitaphe énumérant brièvement ses brillants faits d'armes.

Ainsi que nous en avons déjà fait mention plus haut, la Compagnie des Indes-Occidentales arna une expédition dirigée sur Pernambuco, une des plus grandes et des plus riches capitaineries de tout le Brésil, située vers le 36 et 37^o degré de longitude occidentale de Greenwich entre les capitaineries de Tamarica au nord

¹ Voir De Beauchamp, tom. II, page 220.

² Voir à ce sujet De Jonge Nederl. Zeewesen, vol. I, page 317. 355, 440, etc.; Leren en daaden, page 482—511; Nederl. reizen XIV; Wagenaar XI, page 111 et autres. C'est à tort que nous lisons dans de Beauchamp tome II, page 170, qu'il était peu respecté de ses troupes. — C'est le contraire qui est la vérité; comme jamais officier de marine ne sut si sévèrement faire observer la discipline, personne avant lui ne fut revêtu d'un pouvoir aussi illimité dans la dignité de lieutenant amiral de Hollande. Voir surtout à ce sujet Nederl. zeewesen, vol. I, page 355 et une partie de son épitaphe où il est dit: *Disciplinae naralis tenax non sine severitate; ut obsequi primum omnis patient, sic imperii post modum omnis capax.*

et de Sergipe au Sud et se prolongeant dans une étendue de quatre-vingts lieues le long de la côte. Outre sa capitale nommée Olinda, on compte encore dans cette capitainerie dix principales places et fortifications occupées par les Portugais et les Espagnols, dont quelques-unes, telles que Garassu, Porto Calvo, le Récif et le Cap de St. Augustin, seront plus tard mentionnées plus d'une fois dans notre récit.

Quoiqu'on couvrit du plus grand secret l'expédition et son but, la véritable destination de l'armement ne put échapper à la vigilance de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas méridionaux. Une seconde fois cette princesse avertit la cour de Madrid, en l'assurant que Pernambuco était la province menacée. Le ministre espagnol expédia aussitôt un aviso à Diégo d'Oliveira, gouverneur-général du Brésil, avec ordre de pourvoir en même temps à la sûreté d'Olinda et de St. Salvador. En conséquence le gouverneur fit partir à la hâte Pedro Correa de Gamia pour aller presser les ouvrages qui devaient protéger la capitale du Pernambuco; mais les travaux n'avançaient que lentement et avec une nonchalance qui tenait au caractère du peuple, à son incrédulité relativement au danger, et surtout à la persuasion où il était que, si les Hollandais venaient attaquer Olinda, rien ne pourrait leur résister¹. La présence de Mathieu d'Albuquerque², envoyé par la cour d'Espagne avec un commandement supérieur, n'apporta aucun changement aux dispositions du peuple de Pernambuco. Ce seigneur, qui avait déjà commandé deux fois au Brésil avec distinction, connaissait l'art de la guerre, quoique la trempe de son esprit le portât plus naturellement à employer la ruse que la force ouverte; il possédait d'ailleurs d'immenses domaines dans la capitainerie de Pernambuco, qui appartenait à son frère Edouard³. Personne n'avait donc plus d'intérêt à la défendre. Ces considérations avaient sans doute déterminé le choix d'Olivarès. Selon ses nombreux détracteurs, le premier ministre, ne pouvant refuser des marques d'un intérêt apparent à la province alors menacée, lui accorda quelques secours, mais si faibles, que tout autre, moins intéressé à sa défense, et moins ambitieux que Mathias, aurait refusé une mission si délicate et si difficile. Il mit à la voile du Tage au mois d'octobre 1629, avec une seule caravelle, quelques munitions de guerre, et un petit nombre de soldats, mais honoré du titre spécieux de commandant-en-chef dans plusieurs provinces où il devait exercer une autorité indépendante du Gouverneur-général. Après une heureuse navigation, il aborda au Récif, sorte de faubourg et d'avant-poste d'Olinda.

La flotte de la Compagnie des Indes-Occidentales dont l'armement ne put être aussi promptement achevé qu'on l'aurait désiré, fut confiée, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, au commandement du général Hendrik Loncq, le même qui déjà en qualité d'amiral avait concouru avec Piet Hein à la prise de la flotte d'argent sur les Espagnols. Pieter Adriaansz Ita fut l'amiral de la flotte et Joost van Trappen dit Banckert, le vice-amiral; le colonel Diederik van Waardenburg eut le commandement des troupes de l'expédition. Dans le courant du mois de mai jusqu'en juillet 1629, la première division de la flotte, forte de 25 à 27 vaisseaux, mit à la voile de nos différents ports et se réunit avec le général à la hauteur des îles Canaries. C'est là que le général divisa la flotte en deux escadres et avec l'une d'elles, forte de huit vaisseaux, il se trouva, le 23 août, entre la Grande-Canarie et Ténériffe, au milieu d'une flotte espagnole de quarante bâtiments sous les ordres de Don Fréderico de Toledo. Il n'était pas possible de penser à faire retraite, d'autant plus qu'on avait vent contraire; en conséquence notre commandant-en-chef se décida à passer au milieu des forces ennemis. On y employa la journée entière, et toute la nuit on fut poursuivi par les Espagnols à coups de canon et par un feu de mousquetterie jusqu'à ce qu'enfin le lendemain au matin le nombre des vaisseaux espagnols qui s'étaient mis à la poursuite des nôtres ne fut plus que de onze. Ceux-ci n'osèrent pas poursuivre le combat contre les bâtiments hollandais, et un des vaisseaux ennemis qui avait essayé d'approcher de notre général, reçut en plein une bordée qui le contraignit à la retraite, et dans sa fuite il fut promptement suivi des autres. Loncq se dirigea alors vers les îles du Cap Vert où il retrouva sa seconde escadre, et le 4 sep-

¹ Déjà plus d'une fois on avait jeté les yeux sur cette province, ainsi que nous l'avons vu plus haut, lors de l'expédition de Boudewyn Hendriksz. pour le Brésil en 1625.

² Voir De Beauchamp, t. II, page 221—222.

³ Un descendant du duc d'Albuquerque qui se rendit si célèbre dans les Indes Orientales, et issu d'une des premières familles portugaises.

⁴ Le principe était admis en Portugal que celui qui découvrait quelque nouvelle contrée en prenait possession, et devenait le propriétaire sous la suprême autorité de la couronne.

tembre il jeta l'ancre devant St. Vincent, afin d'y attendre la seconde partie de la flotte qui n'était pas encore partie de la mère-patrie.

La Hollande se trouvait alors dans une position critique et courrait les plus grands dangers par suite de l'attaque simultanée des Espagnols et des Impériaux au Sud et à l'Est de nos frontières. Ce fut l'immortel Frédéric Henri qui vers le Sud détourna le danger où se trouvait la patrie, par la prise de Bois-le-Duc; et à l'est, où les Impériaux, sous la conduite de Montecuculi, avaient déjà pénétré jusqu'à Amersfoort, nos troupes parvinrent à les repousser, après avoir déployé une énergie jusque-là sans exemple. La prise de Wezel par le colonel Otto Van Gend, seigneur de Dieden, contribua puissamment et avec efficacité à la sûreté de nos frontières.

Chacun y avait aussi concouru pour sa part avec le plus grand enthousiasme; les Etats avaient mis sur pied une armée de 120,000 hommes, et la Compagnie des Indes-Occidentales ne s'était pas bornée à avancer au pays une somme de quatre cent mille florins, elle avait encore consenti à ce que les troupes d'embarquement qu'elle avait enrôlées et qu'elle tenait tout prêtes, allassent occuper le Veluwe et la ville d'Utrecht¹.

Ces circonstances avaient donc en quelque sorte contribué à retarder l'expédition des forces qui devaient aller se réunir à la flotte de Loncq, et deux yachts furent envoyés pour lui faire part de ces motifs de retard. Ils arrivèrent à St. Vincent vers la fin d'octobre et précisément au moment où le général ne sachant à quelle cause attribuer ce retard, se disposait à retourner vers la mère-patrie. Dès qu'on eut obtenu ces avantages sur l'ennemi et qu'on l'eut repoussé, le reste de la flotte, fut expédié le plus promptement possible, et le 21 décembre, après un inutile et coûteux séjour de trois mois à St. Vincent, le général parvint enfin à réunir une force navale composée de 53 navires et yachts et de 13 sloops².

Noms des navires.

Equipage.

POUR LA CHAMBRE D'AMSTERDAM.	Capacité.	Nombre des bouches à feu.	Matelots.	Soldats.
<i>Amsterdam</i>	500 Lasts.	24 métal. 18 en fer.	155	107
<i>Den Hollandschen Thuyn</i> .	400 »	16 » 22 »	118	102
<i>De Salmander</i>	300 »	6 » (24 livr.) 30 »	134	—
<i>Hollandia</i>	300 »	12 métal. 22 »	125	93
<i>De Fame</i>	300 »	6 » (24 livr.) 30 »	132	—
<i>De Provintie van Utrecht</i> .	300 »	8 métal. 22 »	118	68
<i>De Swarte Leeuwe</i>	180 »	4 » 20 »	92	65
<i>Amersfoort</i>	200 »	8 » 18 »	87	—
<i>Overijssel</i>	160 »	8 » 18 »	77	34
<i>Swol</i>	130 »	8 » 16 »	64	83
<i>De Geele Sonne</i>	200 »	2 » 22 »	54	100
<i>De Fortuyn</i>	80 »	10 (gotelingen)	19	—
<i>De Vergulde Valck</i>	200 »	4 métal. 22 »	50	112
<i>Campen</i>	140 »	8 » 14 »	53	75
le yacht <i>de Brack</i>	60 »	6 » 8 »	44	
» <i>de Swarten Ruyter</i> .	60 »	14 (gotelingen)	44	
» <i>den Eenhoorn</i> . . .	80 »	10 »	40	27
» <i>de Voghel Phoenix</i> .	60 »	2 métal. 10 »	39	45
» <i>de halve Maen</i> . . .	90 »	2 » 12 »	43	55
» <i>Muyden</i>	60 »	2 » 12 »	36	45
POUR LA CHAMBRE DE ZÉLANDE.				
<i>De Princesse Amelia</i> . . .	300 »	20 » 18 »	154	200

¹ De Laet dit à la page 172: *Ende de Compagnie contribueerde alles wes zy veerdich hadde van Ammunitie ende anders (tot dienste van 't ghelyck alle Lief-hebbers des vaderlands in sulcken toestandt gehouden syn te doen.* — Voir en outre Wagenaar, tome XI, page 96. *Nalezingen op Wagenaar*, tome II, p. 26 et 47. Van Kampen, tome I, page 327 et autres historiens hollandais.

² Voir De Laet, pages 167, 173 et 175, ainsi que le *Kort Verhael*, page 6.

<i>Noms des navires.</i>	<i>Capacité.</i>	<i>Nombre des bouches à feu.</i>			<i>Equipage.</i>	
		4	»	18	Matelots.	Soldats.
<i>Domburgh</i>	130 »	4	»	18	88	38
<i>De Leeuwin</i>	160 »	2	»	16	67	78
<i>De Gulde Sonne</i>	160 »	4	»	16	89	42
<i>De Leeuw</i>	120 »	2	»	14	69	40
le gallion <i>Tertholen</i>	180 »	10	»	18	84	108
le yacht <i>'t Post-paerdt</i>	80 »	2	»	12	70	54
» <i>de Meerminne</i>	40 »	4	»	4	43	
» <i>de Eendracht</i>	80 »	14 (<i>gotelingen</i>)			103	
<i>POUR LA CHAMBRE DE LA MEUSE.</i>						
<i>Utrecht</i>	300 »	7	métal.	28	»	142
<i>De Swaen</i>	140 »	2	»	18	»	78
<i>De Goude Leeuwe</i>	140 »	2	»	16	»	
<i>De Neptunus</i>	230 »	6	»	22	»	
<i>De Eendracht</i>	100 »	2	»	18	»	
le yacht <i>Oragnie-boom</i>	70 »	14 (<i>gotelingen</i>).				
» <i>den David</i>	60 »	14 »				
» <i>de Salm</i>	80 »	16 »				
<i>POUR LA CHAMBRE DU DISTRICT DU NORD.</i>						
<i>Munnickendam</i>	300 »	6	métal.	27	»	140
<i>Enchuyzen</i>	230 »	8	»	20	»	94
<i>'t Groen-wijf</i>	150 »	4	»	12	»	77
<i>'t Wapen van Hoorn</i>	110 »	6	»	10	»	66
<i>De Jonge Mauritius</i>	130 »	2	»	16	»	43
le yacht <i>den Ouwevaer</i>	90 »	2	»	10	»	56
<i>POUR LA CHAMBRE DE GRONINGUE.</i>						
<i>Groeninghen</i>	300 Lasts.	12	métal.	20 de fer.	110	100
<i>Het Wapen van Nassauw</i> .	220 »	12	»	14 »	57	165
<i>Omlandia</i>	250 »	6	»	22 »	50	165
<i>Graef Ernest</i>	200 »	6	»	20 »	52	132
<i>Matanca</i>	110 »	4	»	16 »	34	66
le yacht <i>de Vos</i>	70 »	4	»	10 »	54	23
» <i>de Swaluwe</i>	30 »	4	»	6 »	36	5

En outre 2 petits bâtiments pris sur l'ennemi.

De Fregatte 10 (*gotelingen*).

De Kleine Fortuyn 3 »

Les 13 sloops étaient armés chacune de 4 à 6 petites pièces.

Nous trouvons parmi les noms des capitaines de cette flotte ceux de Thomas Sickes, Hendrik Jacobsz. Kat, Dirk Simonsz. Van Uitgeest, Cornelis Claesz. Melckmeydt, Cornelis Cornelisz. Jol, dit la *Jambe de bois*, avait pris les devants avec son yacht *de Otter* et s'était dirigé vers le Brésil. Le yacht *de Salm* devait rester à St. Vincent pour attendre les navires restés en retard et leur indiquer la route que la flotte avait prise.

Après avoir consacré un jour à la prière pour invoquer les bénédictions du Ciel sur l'entreprise, cette puissante flotte sur laquelle se trouvaient environ 3780 matelots et 3600 soldats¹ mit à la voile de St. Vincent le 26 décembre; le 3 février 1630 elle se trouvait en vue de la côte du Brésil par le 7^e degré de latitude méridionale et à environ douze lieues de la côte.

¹ Nous ne trouvons nulle part indiqué l'équipage de ces six derniers bâtiments.

² Nous trouvons dans la plupart des historiens étrangers une appréciation beaucoup plus élevée de cette force navale; entre autres De Beauchamp porte abusivement à 7000 le nombre des soldats qui se trouvaient sur la flotte.

Contrariée par le vent et les courants, la flotte ne put atteindre le port de Pernambuco (Olinda) et fut retenue pendant plusieurs jours à cette hauteur, en sorte qu'on eut beaucoup de malades à bord et que l'ennemi eut connaissance de l'arrivée de la flotte hollandaise.

Marin d'Olinda, capitale de la capitainerie de Pernambuco, est située un peu au nord du cap St. Augustin et est bâtie sur une hauteur voisine de la côte. Elle comptait alors 2000 habitants parmi lesquels plusieurs personnes riches et un grand nombre de négociants aisés; en outre quatre couvents de moines et un de religieuses où se trouvaient 130 ecclésiastiques; la ville avait aussi sept églises catholiques. Dans une direction méridionale s'étend de la ville une langue de terre entre la rivière de Bibi-ribe et la mer, que l'on nomme le *Récif* et à l'issue de laquelle se trouve un village portant le même nom, où sont situés les magasins et les entrepôts des négociants d'Olinda. Ce village est protégé par le fort St. Georges. A une petite distance de la côte se trouve un récif de roches qui n'est pas visible à haute mer, et à l'extrémité de celui-ci et précisément à l'opposite du fort St. Georges on voit le château de St. Francisco bâti avec des blocs de rochers, qui de ce côté rend l'entrée du port presque impossible. Entre le récif et la terre ferme on rencontre en outre un banc de sable formé à l'embouchure des rivières de la Capibaribe et de l'Affogados et que l'on a nommé l'île d'Antonio Vaz.

Parvenu enfin le 13 à la hauteur d'Olinda, le général, après avoir pris l'avis de son conseil de guerre, décida que l'attaque aurait lieu de la manière suivante: le colonel Waardenburg avec seize bâtiments ayant à bord 2100 soldats et 700 matelots irait près de la ville tenter le débarquement de ses troupes, tandis que le reste des forces navales attaquerait les forts des deux récifs et essayeraient de pénétrer dans la baie ¹.

Le 14 on fit à bord une prière générale et le lendemain matin le général fit voile vers le récif et commença une vigoureuse canonnade contre les forts de St. Georges et de St. Francisco; il tenta vainement de pénétrer entre les bancs dans le port dont l'entrée était en outre barrée par des navires échoués, en sorte que vers le soir on fut forcé de se retirer, sans avoir pu parvenir à diriger le feu avec succès, dans l'impossibilité où l'on s'était trouvé, à cause de la violence des vagues, de bien ajuster les pièces.

Le colonel Waardenburg avait, toutefois, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, opéré une descente près de Pao Amarello à deux lieues nord d'Olinda, et employé la journée entière au débarquement de ses troupes. Pendant la nuit il fit établir un bivac sur le rivage et le 16 il se dirigea en trois colonnes sur la ville ². La première colonne ou l'avant-garde, sous le commandement du colonel Eltz, était forte de 934 hommes; la seconde colonne ou le corps de bataille, forte de 1049 hommes, était sous les ordres du lieutenant-colonel Stein Callenfels, et le major Foucke Honx, avec 965 hommes, formait l'arrière-garde ou réserve ³.

Durant leur marche nos troupes furent sur divers points inquiétées par des bandes armées de Portugais et de Brésiliens, jusqu'à ce qu'en suivant la côte elles furent arrêtées par le Rio-Dolce, petite rivière peu profonde, derrière laquelle l'ennemi, au nombre de 800 hommes, avait construit un retranchement. On attaqua avec une grande vigueur cette force ennemie et les deux petites pièces de can-

¹ Pour établir avec exactitude le récit de la prise d'Olinda, nous avons, ainsi que pour tout le reste de cette notice historique, consulté et comparé tous les auteurs hollandais et étrangers qui ont écrit sur cette matière; la riche bibliothèque royale de La Haye nous a été à ce sujet d'un grand secours. Nous y avons trouvé, entre autres, une nombreuse collection de brochures et de notices écrites et publiées à cette époque. Un grand nombre parlent de la prise d'Olinda et entrent dans des détails qui sont parfaitement d'accord avec ceux que fournit De Laet. Les plus importantes sont sans contredit: *Oorspronckelycke missive geschreren by den Generael Weerdenburch aan de Ho. Mo. Heeren Staten Generael noopende de veroreringhe van de Stadt Olinda de Fernambuco met al syne forten ende stercke plaelsen, in 's Graven-Haghe Anno 1630. — Olinda ghelegen in 't land van Brasil in de capitania van Pernambuco met manelycke dapperrkeyt ende groote couragie inghenomen ende gheluckelyck veroveret op den 16 February 1630 cort ende claeer beschreven door Joannem Baers, Dienaar der godlycken Woorts in de Heerlyckheit van Vreeswyck, gheseyt de Vaert, als een sichtbaer ghetuyge in 't ryftischste juer syns ouderdons. Amsterdam 1630; — et Veroreringh van de stadt Olinda ghelegen in de capitania van Pernambuco door den E. E. manhaften gestrenghen Heyndrick C. Lonck, generael te water ende te lande. Amsterdam 1630.*

² Suivant le dire de plusieurs écrivains, Waardenburg, imitant ici l'exemple donné par le prince Maurice à la bataille de Nieuwpoort, ordonna aux vaisseaux de s'éloigner de la côte, afin d'ôter à ses soldats tout moyen de retraite.

³ Le nombre des troupes de débarquement n'était que de 2948 hommes, et non de 6000 hommes, comme De Beauchamp et d'autres historiens l'affirment.

pagne que nos troupes avaient prises avec elles leur furent d'un grand secours. Après un court combat les Hollandais n'hésitèrent pas à passer la rivière à gué et ils eurent bientôt mis les Portugais en fuite. Alors tout ce qui restait encore d'habitants dans la ville imita ce lâche exemple, et courut se réfugier dans l'épaisseur des forêts voisines, chacun enlevant ce qu'il avait de plus précieux et de plus portatif.

L'avant-garde se dirigea alors sur le couvent des Jésuites qu'on avait fortifié; la seconde colonne sur le couvent des Franciscains et des Jésuites, et l'arrière-garde, sur le fort du Nord près d'Olinda. Salvador de Azevedo, presque le seul officier de l'ennemi qui fit son devoir, se défendit courageusement avec une poignée de braves retranchés dans le collège des Jésuites, jusqu'à ce que les portes furent enfoncées à coups de canon. Pour le reste on rencontra peu de résistance et on se rendit promptement maître de toute la ville, comptant seulement 50 à 60 morts.

De son côté, le général, pour soutenir l'attaque, avait fait débarquer au sud de la ville 500 matelots et soldats, sous les ordres de l'amiral et du major Schutte, qui à leur arrivée trouvèrent déjà l'ennemi au pouvoir des nôtres et qui entrèrent sans résistance dans la ville.

Comme les habitants, malgré la défense du gouverneur Mathias d'Albuquerque, avaient emporté de la ville la plus grande partie de leurs biens et de leurs richesses, le butin conquis par nos troupes fut de peu d'importance; il se composa principalement de huit canons en fer, de 4600 livres de poudre de 200 caisses de sucre, de quelques barils de vin et d'autres marchandises dont la plus grande partie fut pillée par nos soldats¹.

Le lendemain, le général et le vice-amiral firent leur entrée dans la ville; on prit possession de tous les postes militaires et on inspecta toutes les entrées de la ville, afin de les fortifier convenablement et de les mettre à l'abri d'un coup de main. Mais ce dernier point était presque impossible à exécuter, les maisons et les édifices s'étendant sur une trop grande surface et la ville étant située sur des hauteurs qui la dominaient entièrement. On réunit donc les postes militaires sur les points les plus élevés, on isola et on ferma les principales entrées et le bas de la ville fut laissé à découvert. L'exécution de ces divers travaux et les fatigues que les troupes avaient éprouvées le jour précédent furent cause que ce jour on ne prit aucune mesure contre l'ennemi.

Aussi D'Albuquerque qui était encore resté maître des deux forts du Récif, se décida-t-il à incendier les nombreux magasins richement approvisionnés qui se trouvaient dans le village Récif, dans le but, en partie, de se venger des habitants d'Olinda qui avaient abandonné si lâchement leur ville, et en partie pour diminuer le butin qui pourrait tomber au pouvoir des Hollandais². Vingt vaisseaux marchands qui étaient à l'ancre dans le port, devinrent aussi la proie des flammes, en sorte que, suivant la donnée d'un capitaine portugais, nommé Gil Correa de Castel Blanca, pour une somme de quinze mille ducats fut consumée par les flammes.

Le 20, vers le soir, le lieutenant-colonel Callenfels tenta avec six cents hommes de s'emparer du fort St. Georges qui était défendu par Antonio de Lima et fortifié par vingt-quatre pièces de canon.

A la nouvelle de la perte d'Olinda, une terreur panique s'était emparée de la garnison de cette forteresse; tous les soldats, à l'exception de sept, avaient abandonné leur commandant. Cet officier envoie aussitôt informer Mathias de la désertion de sa troupe, et demander du renfort. A l'arrivée du message, un jeune colon, âgé de dix-sept ans, nommé Juan Fernandez Vieira, était avec le général. Né à Funchal, dans l'île de Madère, ce jeune homme, qui devait un jour remettre le Brésil aux princes de la maison de Bragance, s'était embarqué à l'âge de onze ans pour venir chercher fortune à Pernambuco³. Témoin de la lâcheté des troupes et du progrès des vainqueurs, il offre à d'Albuquerque d'aller avec

¹ Si, dans cette circonstance et dans la plupart des expéditions dont fait mention cette notichistorique, nos soldats se sont rendus coupables de pillage et de déplorables excès, il faut surtout en chercher la cause dans la manière dont ces troupes étaient composées. Ces soldats étaient la plupart des soudoyers de nations étrangères, tels que Français, Allemands, et Irlandais, l'écume de la société, qui n'avaient d'autre but que le pillage. Les hommes de l'équipage, presque tous enfants du pays, se conduisirent avec plus de modération et de discipline.

² De Beauchamp nous dit à ce sujet: « Deux mille tonnes de sucre et une immense quantité d'autres marchandises coloniales dont la valeur s'élevait à quarante millions, furent, ainsi qu'une trentaine de navires, la proie des flammes. »

³ Voir à ce sujet De Beauchamp, tome II, page 236; l'*Istoria della guerra*, tome I, page 93 et tome II, page 52.

quelques autres volontaires défendre le fort St. Georges. Avec cette garnison maintenant composée en tout de 80 à 90 soldats, Antonio de Lima osa défier les Hollandais qui, sortis d'Olinda, viennent pendant la nuit planter les échelles pour donner l'assaut. Mais elles sont beaucoup trop courtes, et nos soldats sont en outre reçus avec intrépidité par les assiégés qui, encouragés par leur commandant et le jeune Vieira, leur jettent de grosses poutres dont le fort venait d'être garni, et leur renvoient même des grenades enflammées qui vont faire explosion dans leurs propres rangs¹. Nos troupes furent en conséquence forcées de battre en retraite, après avoir eu vingt morts et cinquante blessés². Voyant qu'on n'avait aucun bon résultat à attendre d'un assaut et les abords du fort St. Francisco étant d'un très difficile accès à cause de la batterie que les Portugais avaient construite sur le rivage, on se décida à faire le siège régulier de la place, après avoir toutefois mis la ville à l'abri d'un coup de main de l'ennemi au moyen de barricades et des retranchements. Le 1^{er} mars on ouvrit les tranchées et on commença le feu contre le fort avec trois demi-mortiers et trois petites pièces de campagne, et le succès fut tel que déjà le lendemain on vit venir un parlementaire qui capitula à la condition que la garnison sortirait du fort avec ses armes, mais sans drapeaux et sans mèches allumées, après avoir fait le serment de ne pas porter les armes contre les Hollandais avant six mois. Quarante, qui avaient refusé de prêter ce serment, furent retenus prisonniers à Olinda, jusqu'à ce que quelques semaines plus tard ils furent mis en liberté et envoyés dans l'intérieur du pays³.

Immédiatement après la capitulation du fort St. Georges, un parlementaire fut envoyé vers le fort St. Francisco pour lui proposer les mêmes conditions. Le commandant Manuel Pacheco el Guyar demanda trois jours de délai pour avoir le temps d'écrire à d'Albuquerque, mais ce délai lui ayant été refusé, il remit le soir même la forteresse au pouvoir de nos troupes. La barre devenant ainsi libre, la flotte hollandaise entra dans la rade en triomphe. Les munitions de guerre qu'on trouva dans ces deux forts consistaient en 17 canons de métal et 24 en fer, ainsi que 5680 livres de poudre et une grande quantité de boulets et de grenades.

Le 3 mars fut consacré à des prières solennelles pour remercier le ciel de la victoire que l'on venait de reimporter et le soir du même jour le commandant Steyn Callenfels s'empara sans coup férir de l'île d'Antonio Vaz. Les jours suivants on entreprit quelques petites expéditions dans la campagne pour se procurer du bétail et on s'empara de plusieurs vaisseaux marchands venant de Bahia. Le 11 mars on vit arriver les neuf bâtiments qui manquaient encore à la flotte, ayant à bord 665 soldats, sous les ordres du lieut.-colonel Alexandre Seton. Il s'y trouvait également à bord trois commissaires de la compagnie (*politieke Raden*), Johan de Bruyne, Philips Serooskerken et Horatio Calandrini.

D'Albuquerque parvint cependant à rassembler à une lieue à l'ouest d'Olinda la garnison et les habitants qui s'étaient enfuis de la ville et du Récif, ainsi que quelques troupes régulières que son frère Antonio d'Albuquerque, gouverneur de Paraïba, lui avait envoyées, formant ensemble une force de 4000 hommes avec quatre ou cinq pièces d'artillerie de campagne, dans un camp fortifié, nommé l'Arryal ou camp de *Bom Jesus*. Les chefs sous ses ordres étaient: Laurent Cavalcanti, Louis Barbaillo et Philippe Cameron qui amena avec lui quelques Brésiliens. D'Albuquerque essaya par tous les moyens possibles de remonter le courage de ses troupes et ne voulut entendre parler d'aucune négociation et d'aucune échange de prisonniers; il refusa même de payer une rançon pour la délivrance de

¹ Voir De Laet, page 188, et de Beauchamp, tome II, page 236. Les moyens d'enflammation de nos grenades n'avaient pas été bien calculés; elle s'opérait trop lentement et par cela même causait du dommage à nos soldats.

² Nous empruntons ce chiffre des morts et des blessés aux diverses brochures écrites à cette époque et dont nous avons fait mention plus haut. De Laet n'en donne pas le chiffre exact; De Beauchamp et l'*istoria della guerre* parlent de trois cents morts et d'un plus grand nombre de blessés; mais on reconnaît tout d'abord combien ce chiffre est exagéré, et avec d'autant plus de raison que ces mêmes auteurs ne font monter la garnison portugaise qu'à 37 hommes et le nombre des pièces d'artillerie à trois.

³ C'est une erreur quand nous lisons dans Beauchamp, tome II, page 238, qu'ils ne s'étaient pas rendus à cette condition et qu'ils devaient sortir avec tous les honneurs de la guerre, tambour battant, mèche allumée et conservant même leur drapeau. Nous avons trouvé dans une des brochures que nous avons déjà mentionnées, la copie du traité de capitulation, rédigé dans les langues hollandaise et portugaise, et qui confirme en tout points notre récit, comme aussi les données que nous en trouvons chez De Laet. Ce dernier écrivain nous dit que d'Albuquerque mécontent de ce que Lima et Guyar avaient si promptement rendu les forteresses, les mit immédiatement en prison, pour en faire un exemple aux autres.

son confesseur, un moine capucin, qui étais tombé au pouvoir des Hollandais. Il établit une chaîne d'avant-postes sous des officiers qui, destinés à combattre dans les buissons et derrière les haies, furent appelés *capitaena d'emboscadas* (capitaines d'embuscades). Il leva sur les milices composées de paysans et de laboureurs brésiliens qui s'étaient rangés sous sa bannière comme volontaires, un vingtaine de ces compagnies qui, tantôt réunies, tantôt divisées, devaient sans cesse harceler les Hollandais, et il forma en outre trois corps d'élite sous les ordres du jésuite Manuel de Mosaes, de Cameron et de Vieira.

Au moyen de cette ligne qui entourait la ville d'Olinda d'un demi-cercle, nos troupes furent constamment inquiétées par de petites escarmouches, et le 26 mars, le général Loncq fut même sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi. Se rendant du Récif vers Olinda avec une escorte de cinquante hommes, il fut attaqué à l'improviste par une troupe de Portugais commandée par Cameron et avec tant d'acharnement qu'il y perdit 36 des siens, parmi lesquels se trouva le ministre protestant Jacob Martini; six hommes furent blessés et c'est à grand' peine qu'il regagna la ville¹.

Une partie de notre garnison, qui était allée chercher du bois à Antonio Vaz, fut aussi attaquée par 800 Portugais et obligée de battre en retraite, après avoir éprouvé une perte de 45 soldats et de 6 matelots. Quelques jours auparavant, le vice-amiral Banckert avait fait voile avec huit gros navires pour St^e. Hélène, afin d'y attendre les caraques portugaises richement chargées qui tous les ans se rendaient des Indes-Orientales au Portugal et s'arrêtaient à St^e. Hélène pour y faire de l'eau².

Le commandant Dirk Simonsz. Van Uitgeest partit aussi du Récif vers la fin d'avril avec huit navires pour aller croiser devant Bahia; mais il revint au mois d'août pour cause de maladie et il s'embarqua avec le lieutenant-colonel Elst à bord du navire le *Swarte Lœuw*, pour repatrier; on n'a jamais plus entendu parler d'eux, et il est probable que ce bâtiment a péri ainsi que l'équipage. La perte de ces deux braves commandants fut un coup sensible pour la Compagnie.

Environ à cette même époque Johannes Van Walbeek, qui plus tard devint amiral de la côte du Brésil, et Servatius Carpentier furent nommés membres du conseil politique, qui, le 5 mai, prit le pouvoir des mains du général Loncq³. Ce dernier partit, deux jours après, pour la mère-patrie, avec huit vaisseaux et un yacht.

Au commencement du même mois le commandant Dirk De Ruyter partit avec six bâtiments et deux yachts pour les îles des Indes-Occidentales à la recherche de quelque avantage. Peu de jours après il fut suivi de l'amiral Ita, chargé d'une pareille mission. Peu avant son départ, cet amiral avait été sur le point, ainsi que Loncq, de tomber entre les mains des ennemis, lorsqu'il se rendait de la ville d'Olinda vers le Récif pour s'y embarquer. Son escorte, forte de 90 hommes, fut attaquée en route par une bande de Brésiliens cachés en embuscade. Une forte pluie empêcha nos troupes de se servir de leurs armes à feu, et deux officiers et trente hommes des nôtres tombèrent atteints des flèches de l'ennemi; une sortie faite de la ville par le colonel Waardenburg sauva heureusement les autres hommes de l'escorte. Le 17 mai Ita fit voile de Pernambuco avec 8 vaisseaux et deux yachts et se réunit dans l'Archipel des Indes-Occidentales avec le commandant Dirk De Ruyter et une partie de la flotte du commandant Boon-eter qui, au commencement de l'année, avait été envoyé de la Hol-

¹ C'est à tort que De Beauchamp dit, à la page 248, que l'escorte du général était de 600 hommes; cette assertion est hors de toute vraisemblance, car la distance était trop courte pour qu'on eût besoin d'un aussi grand nombre d'hommes.

² Après avoir vainement attendu pendant quatre mois, il retourna dans la mère-patrie. A cette époque St^e. Hélène était entièrement inhabitée et était si peu visitée que les mouettes et autres oiseaux se laissaient facilement approcher, et qu'on les tuait à coups de bâton. Pendant le séjour de l'escadre de Banckert à St^e. Hélène, l'équipage y tua 25000 chèvres et porcs sauvages.

³ Ce soi-disant conseil politique (*politique raedt*) gouvernait la colonie, en sorte que le colonel Waardenburg, bien qu'il eût le titre de gouverneur (suivant De Laet), avait un pouvoir beaucoup plus restreint que celui exercé auparavant à St. Salvador par le colonel Van Dorth et les frères Schouten. Nous lisons dans Aitzema, tome 1^{er}., page 1055, que l'assemblée des XIX, dans sa séance tenue à Middelbourg en 1630, arrêta les dispositions suivantes relativement aux droits et pouvoirs respectifs du gouverneur et du conseil politique: le colonel a droit de siéger et de voter dans le conseil, mais il n'y occupe que la seconde place, c'est-à-dire immédiatement après le président. — La présidence était ambulatoire de mois en mois parmi tous les conseillers. Le colonel avait un pouvoir illimité sur les troupes, il ordonnait les changements de garnison et nommait les officiers; et, assisté du conseil de guerre, il rendait la justice pour tous les délits, soit militaires, soit civils.

lande pour aller renforcer l'escadre de l'amiral Pater qui se trouvait encore dans ces parages. Avec cette force réunie de 21 navires et yachts, ayant à bord 1888 matelots et soldats, l'amiral Ita croisa plusieurs mois, attendant vainement la flotte espagnole, qui était déjà partie pour l'Espagne, et après avoir capturé quelques petits bâtiments il retourna en septembre vers la mère-patrie.

Mais revenons maintenant à l'amiral Pater que nous avons laissé au mois de décembre de l'année précédente à Trinidad, et qui entreprit cette année une glorieuse expédition vers les côtes de l'Amérique centrale¹. Les lettres qu'il avait reçues de l'assemblée des XIX avaient appelé son attention sur Santa Martha, importante ville située entre Rio Hacha et Carthagène et qu'on savait être peu fortifiée et en mauvais état de défense, d'après une lettre interceptée et adressée au roi d'Espagne par le gouverneur de cette ville, don Jeronimo De Quero. Le 26 février 1630 Pater s'empara sans coup férir de cette ville dont tous les habitants avaient pris la fuite, et de la forteresse défendue par quinze hommes et quatre pièces de canon en métal et deux en fer. On reçut des habitants qui avaient pris la fuite une somme de 5500 réaux pour la rançon de la ville, et, ne se jugeant pas assez fort pour conserver ce point si important pour le commerce avec la Nouvelle-Grenade et Quito, notre amiral l'abandonna quelques jours après, et en juin il retourna en Hollande².

Les hostilités continuèrent cependant de part et d'autre à Pernambuco. Les Portugais et les Brésiliens firent plusieurs attaques sur Antonio Vaz et sur le Récif, et dans l'une d'elles, qui eut lieu au mois de juin, de quinze cents hommes qu'ils étaient, ils comptèrent quatre cents morts³. Nos troupes, qui recevaient constamment de la Hollande des renforts en vaisseaux et en soldats, firent successivement diverses sorties, en partie pour détruire les retranchements et les travaux de l'ennemi, et en partie pour faire de l'eau et du bois, et quelquefois aussi ces sorties devinrent de violents combats avec les Portugais. Les bâtiments espagnols et portugais qui passaient en vue de la côte furent chaque fois capturés et saisis⁴.

Cependant la cour de Madrid n'apprit pas sans une vive inquiétude la perte des places d'Olinda et du Récif. L'opinion publique en rejetait tout le blâme sur l'indifférence et les délais du premier ministre. L'abandon du Brésil semblait surtout aux Portugais d'autant plus inexcusable que d'Albuquerque ne cessait d'adresser à Olivares de pressantes réclamations sur l'état de faiblesse dans lequel le laissait la métropole, sur l'insuffisance du petit nombre de troupes régulières avec lesquelles il lui fallait garnir les lignes et s'opposer aux continues sorties de l'ennemi. Mais toutes ses représentations étaient inutiles. Les trésors de l'Espagne et du Portugal allaient s'engloutir alors dans les armées d'Italie et de Flandre, et là seulement l'Espagne semblait faire quelques efforts dignes encore de son ancienne puissance. Il suffisait, suivant Olivares, d'envoyer au Brésil de légers secours, qui, sans énerver l'Espagne, s'opposeraient aux progrès de l'ennemi, et, quelles que fussent les clamours à cet égard, il restait persuadé que les Hollandais ne pourraient se maintenir au Brésil et que les coffres de la Compagnie des Indes-Occidentales étaient presque entièrement épuisés⁵. Les Hollandais ne perdaient pas

¹ Dans la table chronologique placée en tête de cette notice, on a abusivement indiqué à l'année 1630: *Seconde expédition sous les ordres de Pater*; ce doit être: *Suite de l'expédition sous les ordres de Pater*. — Dans Van Kampen, tome 1^{er}, pages 325 et 392 et dans plusieurs autres auteurs on trouve la même faute, qu'il faut attribuer sans doute à une indication erronée et obscure de De Laet, qui parle de l'expédition de la flotte avec laquelle Pater battit les Espagnols en 1631, avant d'avoir fait mention des faits de sa première expédition. Celle-ci eut lieu pendant les années 1629 et 1630 et la seconde en 1631. Comparez De Laet page 204 et page 217.

² Voir De Laet page 220 et Van Kampen, tome 1^{er}, page 393.

³ Voir de Beauchamp et *Istoria della guerra*. De Laet parle seulement de 250 morts.

⁴ Parmi ces navires il s'en trouvait beaucoup ayant à bord des esclaves africains que les Hollandais employèrent pour les moulins à sucre aux environs d'Olinda et appliquèrent au service militaire. Pour donner une preuve combien déjà la traite des nègres avait de l'extension au Brésil, il suffit de dire qu'il résulte des registres existant alors à Pernambuco que pendant les années 1620, 1621, 1622 et 1623 on transporta seulement d'Angola à Pernambuco 15430 nègres. Dès 1630 les nègres esclaves de Pernambuco accoutumés aux souffrances et aux fatigues de la guerre, enflammés d'ailleurs par cet esprit de liberté dont les Hollandais leur donnaient l'exemple, résolurent de chercher l'indépendance dans l'intérieur du pays. Quarante d'entre-eux, après avoir volé des armes et des munitions, abandonnèrent leurs maîtres et se réfugièrent dans la grande forêt de Palmarès, à trente lieues d'Olinda; leur nombre s'accrut tellement qu'il s'éleva bientôt à trente mille. Ils surent maintenir leur indépendance pendant plus d'un demi-siècle, jusqu'à ce qu'à la fin ils durent succomber lorsque les Portugais purent les attaquer avec des forces imposantes.

⁵ Voir De Beauchamp et *Istoria della guerra*.

un moment pour se fortifier de plus en plus dans les places qu'ils avaient conquises et d'Albuquerque, jugeant qu'on ne pouvait plus arrêter leurs progrès par une simple défensive et par les petites attaques, toujours repoussées, sur le Récif, résolut de réunir toutes ses forces pour tenter la fortune par un coup d'éclat. Il s'avance par une nuit obscure avec toutes les troupes disponibles vers la ville d'Olinda et livre lui-même l'assaut à la tête de ses premières colonnes. Toutefois, les nôtres le reçurent si chaudement qu'il fut bientôt obligé de faire sonner la retraite après avoir essayé de grandes pertes¹.

Comme on vient de le voir, la Compagnie des Indes-Occidentales s'était assuré un établissement fixe en deux endroits différents, en Amérique; car, outre la conquête de Pernambuco, elle avait, depuis, son établissement, une colonie sur la rivière d'Hudson, sous le nom de *Nieuw-Nederland*, à laquelle on avait donné une grande extension par les terrains qu'on avait achetés aux tribus indigènes qui y demeuraient. Cette colonie était en pleine prospérité et les navires de la Compagnie y faisaient un commerce très étendu et fort avantageux. En 1650 ils en exportaient pour fl. 68,012 de peaux de castor et de loutre, et y importaient de la mère-patrie pour une somme de fl. 57,500 de marchandises². Par cette prospérité toujours croissante la compagnie devint de plus en plus populaire, et lorsque, vers la fin de cette même année, elle conseilla fortement de ne pas accepter les propositions de paix offertes par l'Espagne, son opinion devint bientôt celle de toute la Néerlande. Quelque élevés que fussent les frais de la guerre il y avait encore avantage à continuer la guerre, à cause des nombreuses prises qu'on fit constinuement sur l'ennemi³.

Revenons maintenant à Pernambuco, où nous verrons que, bien que la mer fût ouverte aux Hollandais, l'accès du continent leur était en quelque sorte interdit. Les magasins commençaient à s'épuiser au Récif, et la détresse de la garnison était tellement grande, qu'on ne délivrait plus aux troupes que du pain et du biscuit qu'on avait apportés de la métropole; elle n'avait même plus d'autre bois à brûler que celui qui venait de la Hollande, quoique les forêts du Brésil fussent tout près de la ville, tant l'ennemi savait bien garder le pays. Nos troupes étaient toujours occupées à fortifier Olinda si défavorablement située. De jour en jour on se convainquit davantage de l'inutilité de ces travaux, et après avoir fait faire un plan exact de cette place accompagné de sa description, le conseil politique fit à l'assemblée des XIX un rapport détaillé, dans lequel il déclara la ville *intenable* et pria l'assemblée de lui faire connaître sa résolution.

Déjà depuis quelque temps, la compagnie avait reconnu la nécessité d'envoyer des renforts, des munitions de guerre et des approvisionnements à Pernambuco. Seize navires furent équipés à cet effet et pourvus de neuf compagnies de troupes. Le commandement en fut confié au vaillant Pater comme général et Maarten Thysz. comme amiral. Vers la fin du mois de décembre, quelques-uns de ces navires, qui avaient été équipés les premiers, arrivèrent déjà devant le Récif, et au mois d'avril 1631 arriva enfin le général Pater avec les autres navires.

Le premier emploi que l'on fit de ces nouvelles troupes, fut d'essayer une attaque contre l'île de

¹ Selon De Laet, il était difficile d'évaluer la perte de l'ennemi, parce qu'après le combat il emmenait les cadavres, et, selon d'autres écrivains, les Hollandais y perdirent 400 hommes et les Portugais presque le double. Toutefois, cette donnée nous semble très invraisemblable et de beaucoup exagérée.

² Voir De Laet, *Kort Verhaal* etc., pag. 26 et 30.

³ Les États reçurent de tous les côtés des pétitions dans lesquelles on demandait la continuation de la guerre. Un grand nombre de brochures furent publiés — dont beaucoup se trouvent à la Bibliothèque royale de La Haye — dans lesquelles on démontra les grands avantages que le roi d'Espagne tirerait de cette trêve et le préjudice qui en résulterait pour les Sept Provinces-Unies. Les principaux arguments que ces brochures, qui parurent sous des titres bizarres, firent valoir, consistaient en ceci: que les chances de la victoire étaient maintenant plus grandes que jamais, parce que l'Espagne était affaiblie d'un côté, par les conquêtes de la Compagnie des Indes-Occidentales, de l'autre côté, qu'elle se trouvait fortement engagée en Italie contre la France et contre Venise, et que notre allié le roi de Suède tenait en respect les troupes impériales en Allemagne. En concluant la paix, on verrait bientôt renaître les anciens différends intérieurs qui s'étaient fait remarquer pendant le premier armistice (en 1609), ce qui donnerait à l'ennemi le temps de renouveler ses forces, et la Compagnie des Indes-Occidentales se trouverait bientôt anéantie. En continuant seulement la guerre dans les colonies, la compagnie serait trop faible pour la soutenir dans les Indes et dans le Brésil contre l'ennemi qui y concentrerait toutes ses forces. On craignait aussi qu'en congédiant un grand nombre de matelots, ceux-ci n'inquiélassent sérieusement le commerce en s'adonnant à la piraterie. (Voir Van Kampen, Aitzena et Wagenaar.

Tamarica, située au nord d'Olinda, ayant neuf lieues de circonférence et très fertile en sucre, vin et melons¹. Le colonel Hartman Godefried Van Steyn Callenfels fut chargé de cette expédition. Le 22 avril il mit sous voile et quitta le Récif avec quatorze navires et yachts et une quantité de chaloupes. 1260 hommes de troupes se trouvèrent à bord de ces bâtiments, dont le commandement était confié en sous ordre, au major Schutte, aux capitaines Van Schuppen, Couck, Artichofsky et autres, dont les noms se trouveront plus tard mentionnés honorablement. Deux jours après le départ on arriva à Tamarica; mais on apprit par quelques Portugais et des nègres qu'on avait faits prisonniers, que le fort situé près la ville La Conception et commandé par Salvator Pigneiro, était pourvu de 16 pièces de canon, et avait, outre l'ancienne garnison de 300 hommes de troupes portugaises, reçu récemment d'Albuquerque un renfort de 800 hommes. A cette circonstance venait se joindre une autre difficulté: celle du terrain. Tous les alentours étaient marécageux, en sorte qu'il était fort difficile d'essayer l'attaque avec quelques chances de succès. Aussi résolut-on, après avoir pris au préalable l'avis du conseil politique de Pernambuco, de renoncer à l'attaque. On se borna donc à élever un petit fort sur l'île située à l'embouchure d'une rivière, en face de l'île de Tamarica. Dans ce fort que l'on nomma *Oranje*, on laissa une garnison de 366 hommes sous le commandement du capitaine Artichofsky², et au 1^{er} juillet le reste de l'expédition s'embarqua pour retourner au Récif.

En Espagne, cependant, la nouvelle s'était répandue que l'armement commandé par Pater, avait aussi pour but d'aller à la recherche des gallions du Mexique. Cette nouvelle inquiéta vivement Olivares, et il donna immédiatement les ordres les plus pressants à l'amiral don Antonio d'Oquendo d'équiper à Lisbonne une flotte de vingt vaisseaux, destinée à convoyer et à protéger les gallions chargés des trésors de la Nouvelle-Espagne. Tous les frais de cette expédition navale devant être à la charge du Portugal, ce royaume demanda avec instance qu'une partie de cette flotte au moins fût employée pour la défense du Brésil. Philippe IV se rendit à la juste demande du Portugal, et son conseil décida que des troupes embarquées sur l'escadre, deux mille hommes seraient envoyés pour renforcer les principales garnisons de la colonie, savoir: deux cents hommes à Belem et huit cents à Bahia; le reste, formant un corps de 1000 hommes composé de Castillans, de Napolitains et de Portugais, sous le commandement du comte Bagnola³, était spécialement destiné à renforcer la petite armée de d'Albuquerque dans le Pernambuco. — Conformément aux ordres de sa cour, d'Oquendo se dirigea d'abord vers la baie de Tous-les-Saints, y débarqua les huit cents hommes destinés pour San Salvador et se remit aussitôt en mer.

Au Récif on avait eu connaissance de l'expédition projetée par les Espagnols, et le conseil résolut d'envoyer le général Pater avec seize navires pour empêcher Bagnola de débarquer ses troupes dans le Pernambuco. Le 31 août cette escadre mit sous voiles et quitta le Récif; elle se composait des navires suivants: *Prins Willem*, *de 17 Provintien*, *Hollandia*, *de Olifant*, *Amersfoort*, *Arca Noë*, *Provintie van Utrecht*, *Nieuw Nederlandt*, *Goeree*, *Walcheren*, *Fortuyn*, *Griffioen*, *Mercurius* et les yachts *Medenblik*, *Maegdt van Dordrecht*, et *Rotterdam*⁴.

Sur ces bâtiments se trouvaient neuf compagnies de troupes, sous le commandement du major Engelbrecht Schutten. Le 11 septembre, dans la soirée, une heure avant le coucher du soleil, on aperçut dans le lointain la flotte espagnole. Le général Pater fit venir à son bord tous les capitaines de navire, leur communiqua ses instructions et leur ordonna d'attaquer les gallions espagnols à deux, c'est-à-dire,

¹ Voir De Laet, pag. 334; Van Kampen, 1^{er} vol., page 400; et Barlacus, *Brasilia sub Mauritio*, pag. 122.

² C'est pour la première fois que l'on voit Artichofsky, qui plus tard s'est rendu célèbre par ses actions héroïques dans le Brésil, avoir un commandement indépendant. C'était un gentilhomme polonais, qui avait fui sa patrie où on le persécutait pour ses principes anti-jésuitiques. Il était venu chercher un asile dans la libre Néerlande, et y avait pris service dans l'armée. Son propre nom était Crestofle d'Artischan Arciszewski; mais communément on l'appelait Artichofsky.

³ Bagnola était un général napolitain au service de l'Espagne, que nous mentionnerons plus tard dans la guerre du Brésil.

⁴ Nous avons indiqué, sur le tableau précédent, le nombre des canons de la plupart de ces bâtiments, et celui des troupes qui se trouvaient à bord.

⁵ Dans van Kampen, pag. 394, 1^{er} vol., la date de la rencontre des deux flottes est désignée comme ayant eu lieu le 5 mai; c'est une erreur, car c'est ce jour même seulement que la flotte a quitté le port de Lisbonne.

deux navires contre chaque gallion (De faux rapports lui avaient fait croire que l'ennemi n'en avait que huit). Le lendemain, au point du jour, les deux armées navales se trouvèrent en présence, rangées en ordre de bataille. Mais au lieu de huit gallions, l'ennemi en avait dix-sept, outre 36 petits bâtiments de guerre et navires marchands. Plusieurs de nos capitaines perdirent courage à la vue de cette force supérieure, et restèrent lâchement en arrière; mais le vaillant Pater, ne voulant pas fuir devant l'ennemi, aborda résolument l'amiral espagnol d'Oquendo, dans la matinée vers dix heures. Plusieurs gallions espagnols vinrent au secours de leur amiral, tandis que Pater fut puissamment soutenu par le vaillant Jan Mast, capitaine du navire *de Walcheren*. Un combat terrible et meurtrier fut engagé à l'arme blanche et le cliquetis des armes était couvert par le bruit des canons¹, lorsque tout à coup éclata dans l'arrière bâtiment un incendie qu'il fut impossible d'éteindre. L'héroïque équipage ne continua pas moins le combat pendant quelques temps encore, jusqu'à ce que le feu détacha peu à peu les poutres et que le navire sombra. Peu de soldats seulement furent sauvés par les Espagnols, la plupart trouvèrent la mort dans les flots. Le vaillant général Pater était parmi ces derniers; lâchement abandonné par les siens il s'était longtemps tenu cramponné à un câble; mais exténué de fatigue, il dut l'abandonner.

L'amiral Thijsz, avec son navire *de 17 Provintien*, secondé du vaisseau *de Provintie van Utrecht*, avait vivement attaqué le vice-amiral espagnol Francisco de Valezilla; après un combat d'une demi-heure le navire hollandais perdit son mât, mais pendant deux heures encore son équipage continua à se battre et à se défendre, lorsque le feu y éclata aussi. Poussé à bout, l'équipage sauta à bord du navire ennemi, mais il fut repoussé; quelques hommes se noyèrent, mais la majeure partie de l'équipage fut sauvée. Cependant Thijsz n'avait pas cessé le combat; il parvint enfin à couler bas le vaisseau du vice-amiral espagnol et il s'empara du gallion *St. Buonaventura*. Le gallion le *St. Jean-Baptiste* fut aussi coulé à fond, et le combat continua avec un extrême acharnement jusqu'à ce que la nuit viut enfin y mettre un terme². Les deux flottes étaient si maltraitées que peu de leurs vaisseaux se trouvèrent encore en état de tenir la mer. Oquendo fit immédiatement voile vers les ports les plus voisins pour y réparer les avaries que ses navires avaient éprouvées et fit débarquer les troupes sous les ordres de comte Bagnola.

Le 22, nos navires jetèrent l'ancre devant le Récif. On y connaissait déjà l'issue de la bataille, et l'on était dans la plus vive anxiété. On craignait de voir attaquer le Récif par les Espagnols du côté de la mer, ou bien par les nouvelles troupes que Bagnola venait d'amener à d'Albuquerque. On avait déjà conçu le projet d'équiper à la hâte les quelques bâtiments qui étaient restés au Récif et de les envoyer au secours du général Pater, de quitter ensuite Olinda et de renforcer davantage le Récif.

Outre le général Pater nous perdimes dans ce combat naval le vaillant Thomas Sickes, capitaine du

¹ Nous lisons dans De Beauchamp, tome II, pag 273: « Alors le capitaine espagnol Juan Cartalho, se voulant à une mort certaine, saute à bord de l'amiral hollandais, réussit à passer un câble autour de son mât d'artimon, et empêche ainsi la séparation des deux vaisseaux, par cette action héroïque qui lui coûte la vie. » Quoique nous aimions à relever et à admirer les actions courageuses, alors même que nous les trouvons chez nos ennemis, ce récit nous paraît un peu exagéré. Supposant que c'eût été l'intention de Pater de se dégager des vaisseaux ennemis, certes ce câble ne l'en eût pas empêché.

² C'est avec le plus grand étonnement que nous remarquons qu'aucun de nos anciens historiens ni de nos historiens contemporains n'ont pas même fait mention d'une action que presque tous les auteurs étrangers attribuent au vaillant Pater. Nous lisons dans De Beauchamp, Denis, Andrew Grant, *Istoria della guerra*, et autres auteurs: L'amiral Pater, dédaignant de sauver sa vie en nageant vers les Espagnols, prit son pavillon, s'en enveloppa le corps et se jeta à la mer, en disant aux officiers qui voulaient le retenir: *L'Océan est le seul tombeau d'un amiral batave!*

Quoique le récit que nous avons donné (d'après De Laet et Van Kampen) nous paraisse plus vraisemblable, nous avons cependant cru devoir faire mention de celui-ci, car il nous fournit une nouvelle preuve de la haute estime que même nos ennemis avaient pour notre courage héroïque, en attribuant ce fait à un de nos amiraux.

³ Nous lisons dans De Beauchamp, vol. II, pag. 275: « Telle fut l'égalité des pertes que, selon l'opinion générale, le brave amiral hollandais, quoiqu'il eût perdu la vie, ne fut pas considéré comme ayant perdu la bataille. » — Nous lisons encore dans *Istoria della guerra*, tome I, pag. 115: « Onde comanemente si disse che il Patres perde la vita, ma non la vittoria. » Le témoignage de ces deux historiens étrangers prouve évidemment tout le courage héroïque déployé par nos ancêtres dans cette bataille navale et démontre en même temps que De Laet n'a rien exagéré en disant page 211: « Sur presque tous les navires il y avait beaucoup de morts et de blessés; en sorte qu'on peut dire que c'était un combat important, dont les vainqueurs n'avaient guère à se réjouir, car leur perte a été presque aussi considérable que la nôtre. »

navire *Hollandia*, dont le nom a déjà plusieurs fois figuré honorablement dans d'autres batailles, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers et matelots¹. La Compagnie perdit deux magnifiques navires pourvus de grands canons; mais elle reçut en compensation le gallion la *Buonaventura*, chargé de sucre, de tabac et de bois, et pourvu de 22 grandes pièces de canon en métal. Le nombre des prisonniers était de 240, parmi lesquels le capitaine de la *Buonaventura*, qui donna le chiffre exact des bâtiments et de leurs équipages dont s'était composée la flotte ennemie contre laquelle nous avions combattu; voici les noms des navires:

BÂTIMENTS ESPAGNOLES.

		Nombre de canons.	Equipages.
1.	Le gallion le <i>St. Jago</i> , commandé par Antonio d'Oquendo	48 en mét.	400 hom.
2.	» » » <i>St. Antonio de Padua</i> , comm. par Fr. de Valezilla.	26 »	260 »
3.	» » » <i>St. Buonaventura</i>	22 »	170 »
4.	» » » <i>Nossa Senora de bon Successo</i>	22 »	200 »
5.	» » » <i>Nossa Senora de Concession</i>	24 »	200 »
6.	» » » <i>Nossa Senora de Annunciada</i>	22 »	180 »
7.	» » » <i>St. Carlo</i>	20 »	170 »
8.	» » » <i>St. Blas</i>	20 »	160 »
9.	» » » <i>St. Francisco</i>	20 »	160 »
10.	» » » <i>St. Pedro de Guadrigillios</i>	20 »	150 »
11.	» » » <i>St. Bartholomeo</i>	18 »	140 »
12.	» » » <i>St. Martin</i>	20 »	160 »
13.	la patache » <i>St. Pedro</i>	6 » 4 en fer.	90 »
14.	» » » <i>Leon Dorado</i>	6 » 4 »	90 »

BÂTIMENTS PORTUGAIS.

15.	Le gallion le <i>St. George</i>	22 »	100 »
16.	» » » <i>St. Juan Baptista</i>	22 »	100 »
17.	» » » <i>St. Jago</i>	22 »	100 »
18.	» » » <i>Nossa Senora Preseles major</i>	22 »	90 »
19.	» » » <i>Nossa Senora Preseles minor</i>	20 »	90 »

Outre ces bâtiments il y avait encore cinq navires marchands armés chacun de dix à vingt pièces en fer, tandis que les 29 autres petits bâtiments avaient été employés pour l'embarquement des troupes. Il résulte évidemment de cette nomenclature, que la flotte hollandaise, qui ne se composait que de seize navires, dont huit étaient restés en arrière et n'avaient pas pris part au combat, avait eu à soutenir une lutte inégale.

Maarten Thysz. fut nommé en remplacement de l'amiral Pater, et obtint en même temps place dans le conseil politique. On délibéra pendant tout le mois d'octobre sur la question de savoir si Olinda était ou non tenable. On résolut enfin, surtout sur les instances d'Artichofsky, de raser les fortifications, de mettre le feu à la ville et de se concentrer sur le Récif qu'on fortifierait en même temps. Ce plan fut exécuté vers la fin de novembre, et les garnisons de la ville et des forts voisins étant devenues inutiles, on eut alors à sa disposition une force armée assez respectable, qui, avec les nègres et les soldats de la marine, s'élevait à plus de 7000 combattants.

Après avoir délibéré en conseil s'il était préférable d'employer cette force à attaquer d'Albuquerque dans son camp retranché, ou d'essayer une attaque sur un autre point fortifié, les vues s'arrêtèrent sur Paraíba, situé au nord d'Olinda; on avait eu une connaissance exacte de la situation par le rapport d'un déserteur. Cependant, avant d'exécuter le projet, on conclut une alliance avec la tribu des Tapuías (tribu qui est maintenant anéantie), qui nourrissaient une haine implacable contre les Tupinambos placés sous la domination du gouvernement portugais. Cette tribu nous rendit plus tard d'éminents services.

¹ Quelques historiens prétendent que ce combat naval coûta de chaque côté 3000 hommes, ce qui évidemment est exagéré, toute la flotte hollandaise contenant à peine un équipage de trois mille hommes.

Pour l'exécution de ce plan on désigna 1600 hommes de troupes, sous le commandement du lieutenant-colonel Callenfels; ils furent embarqués sur quinze navires. Le 5 décembre suivant, ils arrivèrent à Paraïba. L'ennemi avait déjà depuis quinze jours été instruit de notre plan d'attaque, par deux déserteurs, et par conséquent nos troupes trouvèrent à leur arrivée, quatre compagnies de soldats espagnols et portugais, chacune forte de 60 à 70 hommes, ainsi que 600 Brésiliens, qui attendaient nos troupes. Ils étaient postés sur la plage derrière des retranchements. Les Hollandais sautèrent courageusement à terre, mais ce débarquement leur coûta quarante hommes. Ils chassèrent bientôt l'ennemi de sa position et des bois où il s'était tenu assez longtemps. Cependant on ne parvint pas aussi facilement à prendre le fort Cabodello situé sur l'embouchure de la rivière, et où commandait Martos Cardoso, un ancien et savant militaire; le fort était pourvu de 18 grands canons et d'une garnison de deux compagnies. On se vit obligé d'organiser un siège régulier. La même nuit les tranchées furent ouvertes, mais par suite de l'excès de travail dans un climat chaud, les nôtres eurent en quatre jours de temps plus de deux cents morts et malades, en sorte qu'on résolut de renoncer à ce siège et d'essayer d'autres entreprises. Afin de protéger le réembarquement de nos troupes, on livra la veille du jour fixé pour notre départ, une attaque vive et soutenue contre les retranchements extérieurs de l'ennemi. Dans ce combat les Espagnols eurent 100 morts et les Hollandais 40. L'embarquement eut lieu et le 14 décembre on jeta l'ancre devant le Récif.

On avait maintenant jeté les jeux sur Rio-Grande (au nord d'Olinda), parce qu'on espérait trouver un fort appui de la part des Tapujas; dans le courant de ce mois, la même escadre fut destinée à cette expédition et elle mit à la voile. Mais la côte était tellement escarpée qu'elle rendait tout débarquement impossible. En outre, le fort situé sur l'embouchure de la Rio-Grande se trouvait à une distance d'une portée de fusil du débarcadère et il était bâti sur un rocher, en sorte que sa situation le rendait presque imprenable. On se vit ainsi obligé de retourner au Récif, sans avoir pu réussir.

La même année l'Espagne avait essuyé une perte considérable par le naufrage de sa flotte d'argent qui, craignant d'être capturée par les Hollandais dans les mers des Indes-Occidentales, avait appareillé plus tard que d'ordinaire. Quelques bâtiments seulement purent être sauvés, plusieurs gallions périrent corps et biens.

Au Récif on délibéra de nouveau pour savoir quelle entreprise il fallait tenter encore contre les Portugais. L'attaque de l'Arreyal, le camp d'Albuquerque, fut jugée par les chefs militaires peu praticable. Les tentatives contre Paraïba et autres places avaient échoué, et l'expédition du gouverneur Walbeek et du colonel Schutte avec dix-sept navires et treize compagnies, contre Rio-Formosa, au commencement de l'année 1632, n'avait pas non plus réussi (on avait seulement détruit une certaine quantité de moulins à sucre), lorsqu'en février 1632 arriva l'ordre formel de l'assemblée des XIX d'entreprendre une nouvelle expédition contre un point fortifié quelconque. Le 13 du même mois le gouverneur, accompagnée de Walbeek et de Thysz, à la tête d'une escadre de dix-huit navires et de quatorze compagnies¹ appareilla du Récif pour se rendre au Cap St. Augustin; mais bientôt il revint après avoir essuyé une légère défaite en tentant un débarquement près de quelques redoutes qui avaient été élevées par Bagnola dans les environs de Nossa Senora de Nazareth.

Voyant enfin le peu d'avantages qu'on pouvait tirer ici de la puissante flotte de la compagnie, le conseil politique résolut sagement d'envoyer l'amiral Maarten Thysz, avec dix-neuf navires dans les Indes-Occidentales² pour combattre l'ennemi. On avait laissé dans le Récif treize navires et des yachts, sous les ordres du commandeur Jan Mast.

Avec les forces qui se trouvaient encore dans la colonie, le gouverneur résolut de risquer une attaque sur la ville de Garassu (villa de Santa Cosmo di Garasu, aujourd'hui Sobral) située à sept lieues au nord d'Olinda. Il appareilla le 50 avril du Récif, accompagné du major Rembach et de cinq compagnies de mousquetaires et d'une compagnie armée de piques. Pour y arriver il fallait passer trois petites

¹ Les compagnies dont il est ici question; comprenaient 100 hommes.

² Avec cette flotte partit également le lieutenant-colonel Callenfels qui depuis longtemps avait demandé à quitter le Brésil.

rivières, c'était justement la saison pluvieuse, et à cette époque le passage est presque impossible, mais heureusement depuis deux jours il n'était point tombé de pluie, en sorte que ces rivières étaient guéables. Il fallait également passer par des sentiers étroits dans les montagnes et dans des endroits où il n'y avait même pas de routes frayées, en sorte qu'on se trompa dans la direction qu'il fallait prendre et que ce ne fut que le lendemain au point du jour qu'on arriva devant la ville. La majeure partie de la population se trouvait en ce moment à l'église, et n'était par conséquent nullement préparée à une attaque; on se rendit facilement maître de la ville. Dans la première mêlée environ cent habitants furent tués et autant furent faits prisonniers. Pour empêcher que les troupes ne s'enivras-sent, le gouverneur fit enfoncer 200 pipes de vin qu'on y avait trouvées, et, afin d'éviter que les soldats ne se rendissent point coupables de viol, il fit enfermer les femmes dans l'église et en confia la garde à un lieutenant avec quelques mousquetaires¹. Grâces à ces précautions aucun désordre n'eut lieu, et le butin fut réuni régulièrement; il était assez considérable, car bon nombre de riches habitants enfuis d'Olinda avaient apporté leurs biens dans cette ville.

De là on marcha vers le fort Orange, près de Tamarica. Edouard d'Albuquerque, propriétaire au Brésil, ayant appris la défaite et les pertes essuyées à Garassu, et craignant une nouvelle attaque contre Tamarica, entra, par l'intermédiaire d'un certain Pedro Alvarez, qui antérieurement avait été fait prisonnier par les Hollandais, en négociations avec le gouverneur, et lui fit offrir quelques milliers de caisses de sucre, s'il voulait consentir à s'éloigner. La réponse fut que la Compagnie ne se vendait pas pour quelques caisses de sucre, mais qu'on consentirait à offrir des conditions avantageuses à Albuquerque s'il voulait abandonner librement le pays. Cette proposition ne fut pas acceptée.

Nous passerons sous silence plusieurs autres petites expéditions qui réussirent plus ou moins. Le conseil politique résolut d'étendre de plus en plus son territoire, et, afin d'arriver à ce but il adressa une proclamation aux habitants, dans laquelle il les engagea à se soumettre volontairement à la domination de la Compagnie, qui promettait de leur laisser leurs propriétés, de maintenir leurs droits et leur culte, plutôt que de se voir constamment exposés aux inquiétudes de la guerre. On leur offrit en outre la liberté de faire le commerce avec les Pays-Bas, une diminution de la moitié des impôts qu'ils avaient à payer maintenant à l'Espagne, dont ils n'avaient à attendre aucune protection ni secours, parce qu'il lui fallait concentrer toutes ses forces pour combattre ses ennemis en Europe. Cette proclamation ne produisit pas beaucoup d'effet, d'Albuquerque et ses partisans ayant résolu de tout risquer.

L'escadre qui continuait à croiser le long de la côte s'était emparée peu à peu de plusieurs navires qu'on envoya au Récif. L'entrepreneur Jol (jambe de bois) entreprit une heureuse expédition dans l'Archipel des Indes-Occidentales avec les yachts *de Otter*, *Zee-ridder* et *Zuydsterre*, tandis que le vaillant Galien Van Stapels effectua avec les yachts *Pernambuc* et *West-Souburg*² un débarquement dans le Yucatan et y prit la petite ville de Sisal qu'il livra aux flammes³.

Parmi les nombreuses petites expéditions et attaques tentées à cette époque à Pernambuco, il y a un fait qui mérite particulièrement mention: c'est la défense héroïque d'un fort situé sur le Rio-Formoso contre lequel avait été expédié, en janvier 1633, le major Van Schuppen avec cinq cents hommes un mulâtre, Domingo Fernandez Calabâr, qui avait déserté les rangs ennemis et était venu se joindre à nous, lui servait de guide⁴. Ce fort n'avait que deux pièces de canon et pour toute garnison vingt

¹ Voir De Laet et Van Kampen.

² Dans une pièce authentique datée du 12 novembre, déposition d'un homme accusé de hante trahison, on trouve les signatures de tous les membres composant en ce moment le gouvernement au Brésil, les voici: Walbeek, Waardenburg, Carpentier et Van Der Haegen formant le conseil politique; Schutte, lieutenant-colonel; Jan Mast, commandeur de la marine; encore un autre commandeur de l'artillerie et cinq majors: Redlinchoven, Berstet, Rembach, Schuppen et Artichofsky.

³ Ces yachts avaient été séparés de la flotte de Thijssz, qui retourna en octobre et novembre dans la mère-patrie.

⁴ C'est la même petite ville Sisal qui en 1624 fut prise par Pieter Schonten. Voir le *Moniteur des Indes*, tome III, page 258.

⁵ Si les Hollandais avaient fait choix eux-mêmes d'un traître dans les rangs de leurs ennemis, il n'est pas douteux qu'ils n'eussent choisi Calabar, tant cet homme était actif, habile et entreprenant jusqu'à la témérité! Nul ne connaît mieux que lui les côtes, les ports, les criques, les rivières, les forêts et l'intérieur même de la province. On ne sait quels étaient les motifs de sa défection du parti des Portugais; mais il nous fut d'une grande utilité par ses renseignements et par sa connaissance du genre de guerre locale au Brésil consistant

hommes sous le commandement de Pedro d'Albuquerque. Jamais soldats ne firent mieux leur devoir que cette poignée de Portugais. Sommé de se rendre, le brave commandant répondit qu'il se défendrait jusqu'au dernier soupir, et il résista en effet à quatre assauts consécutifs. Sur vingt soldats, dix-neuf se firent tuer; le vingtième, quoique blessé, traversa la rivière à la nage, et échappa ainsi aux vainqueurs, qui trouvèrent en entrant dans le fort le commandant portugais étendu à côté de ses dix-neuf braves, et ayant un coup de mousquet dans la poitrine. Les nôtres, étonnés et touchés de ce héroïsme, lui prodiguerent des secours auxquels cet officier fut redévable de sa guérison; on lui accorda ensuite la liberté sur sa parole et il se rendit à Lisbonne¹.

Au mois de mars de la même année, le gouverneur Waardenburg, qui depuis longtemps déjà avait sollicité sa démission, partit pour la métropole avec plusieurs autres officiers et cinq cents soldats qui avaient terminé leurs trois années de service. Le major Laurens Van Rembach fut nommé gouverneur. Le chiffre des soldats qui restaient encore avec lui à Pernambuco, était de 2900.

Afin de donner une plus grande puissance au gouvernement de la colonie, la compagnie y avait déjà, au commencement de l'année, envoyé deux de ses membres, Mathieu Van Ceulen et Jean Gysselingh, sous le titre de *directeurs délégués* (*gedelegeerde bewindhebbers*) qui devaient se charger de la haute administration des affaires gouvernementales au Brésil. En même temps arrivèrent aussi quelques navires avec de nouvelles troupes. Ces deux commissaires de la compagnie résolurent de poursuivre le cours des avantages déjà obtenus par nos armes, et de prendre enfin possession de toute la province de Pernambuco. Près du Rio dos Affogados, où commence la fertile plaine de Capibaribe et non loin de l'Arreyal (le camp des Portugais) était le fort Emilia, gardé jusque là avec soin et que nos troupes avaient constamment attaqué sans succès. Rembach y marche de nuit avec onze compagnies (1000 hommes), le surprend et l'emporte de vive force, le 17 mars. Puis il pousse jusqu'au second retranchement qu'il enlève avec un égal succès. Maître alors d'une excellente position, notre colonel se hâte d'y élever une redoute à laquelle il donne le nom de Prince d'Orange. De là les Hollandais font des excursions dans la plaine où de belles et riches possessions leur sont successivement abandonnées; et si les Portugais cessaient un moment d'être sur leur garde, ils étaient surpris par les Hollandais, qui, protégés par le fort, étaient sûrs de la victoire.

Peu de jours après, le colonel Rembach, encouragé par ces succès, résolut d'attaquer le camp retranché². Il laissa trois compagnies pour garder le fort, et en sortit avec douze autres compagnies³ qu'il destina, pour donner l'assaut de trois côtés différents. Mais tout était déjà disposé dans les lignes du camp pour repousser l'attaque; d'Albuquerque, averti de l'approche de l'ennemi, avait concentré toutes ses forces, et à peine les assaillants furent-ils en vue, qu'un feu terrible de mitraille dirigé contre eux renversa des files entières et les força à se retirer dans le fort. La perte qu'ils avaient essuyée était assez considérable, 130 hommes tant morts que faits prisonniers et presque autant de blessés.

Le major Van Padburgh manquait à l'appel, et le colonel avait reçu une blessure tellement dangereuse qu'il en mourut le 1^{er} mai. Le lieut.-colonel Sigismundus Van Schuppen lui succéda le 11 juin. Dans et intervalle, les commissaires de la compagnie, à la demande du comte Bagnola et de Mathieu d'Albuquerque, conclurent avec eux une convention, ayant pour but de se faire désormais la guerre d'une manière plus humaine. De part et d'autre on convint de ne plus tuer les prisonniers, de ne plus incendier ou piller les églises ou les images des saints et de ne pas maltraiter les ecclésiastiques. On détermina même la rançon qu'on pouvait exiger suivant le rang du prisonnier; on ne pouvait plus se

à opposer embûches contre embûches, ce qui fit tomber les Portugais dans leurs propres pièges. En 1635 il fut fait prisonnier par les Portugais qui le mirent à mort d'une manière cruelle et après de longues tortures. Voir De Beauchamp, tome II, page 286, 290 et 371. Voir De Laet, page 292.

¹ Voir De Beauchamp, tome II, pag. 290, et De Laet, pag. 322. Pour récompenser ce brave commandant de sa valeureuse résistance. Sa Majesté Catholique lui confia le gouvernement de Maranhão.

² Suivant quelques écrivains, le colonel Rembach donna l'assaut le Vendredi Saint, au moment où les Portugais étaient occupés des cérémonies religieuses. Cette ruse lui avait été recommandée surtout par Calabar.

³ On trouve dans De Beauchamp de nouveau le chiffre de nos forces excessivement exagéré. Il prétend que cette attaque se fit par 3000 Hollandais, tandis que le nombre total de nos troupes dans Pernambuco était loin d'atteindre ce nombre.

servir de balles empoisonnées, ni hachées, ni d'autres armes déloyales. Pour cette fois, on échangea les prisonniers de part et d'autre sans rançon¹. Cette convention produisit sur les Portugais un bon effet, qui tourna à l'avantage des Hollandais.

Peu de temps après, on résolut, sur l'ordre réitéré du conseil des XIX, d'attaquer de nouveau Tamarica. Le 16 juin 1633 appareillèrent à cette fin onze bâtiments du Récif, ayant à bord sept cents hommes. Outre les colonels Van Schuppen et Byma, se trouvaient à la tête de l'expédition le directeur délégué Mathieu Van Ceulen et le membre du conseil politique Carpentier². Protégé par le fort Orange, qu'avait fait construire le lieutenant-colonel Callenfels, on réduisit bientôt la ville de La Conception (chef-lieu de l'île), qui, désespérant de recevoir des secours, se rendit à des conditions raisonnables, sans coup férir. Toute l'île eut le même sort. En signe d'allégresse les Hollandais tirèrent tout le jour des coups de canon et rendirent des actions de grâces solennelles pour remercier la Providence d'une victoire aussi facile. Les chefs et une partie des troupes retournèrent au Récif.

Au mois d'avril de la même année, le commandeur Jan Jansz. Van Hoorn, qui depuis longtemps déjà s'était distingué au service de la Compagnie, fut envoyé avec une expédition aux Indes-Occidentales, composée de huit navires et des yachts. Après avoir croisé quelque temps entre les îles, il se rendit vers la côte de Honduras au Sud de la Nouvelle-Espagne, et attaqua, au mois de juillet, la ville de Truxillo, située sur une montagne près de la baie de ce nom. Après une courte résistance et une perte seulement de sept hommes, on se rendit maître de la ville. Un incendie qui éclata dans ce moment, réduisit les deux tiers de la ville en cendres, en sorte que le butin fut peu considérable, et toute la contribution de guerre qu'on put obtenir consistait en vingt livres d'argent. On mit ensuite sous voile vers la presqu'île d'Yucatan, dans le but d'attaquer la ville de St. Francisco, sur la côte ouest de la baie de Campèche. Cette contrée est fort renommée à cause du précieux bois qu'elle fournit. St. Francisco, qui en est le chef-lieu, était une ville de commerce assez considérable. Le 13 août les Hollandais effectuèrent un débarquement près de la ville, et forcèrent l'ennemi, qui était sorti de ses lignes sur la plage pour les repousser, à reculer dans la ville même, et ils le poursuivirent tout en combattant jusque sur le marché. Un feu vif partit des toits plats sur les nôtres, et outre les 350 hommes d'infanterie et de cavalerie dont se composait la garnison il s'y trouvait encore mille habitants armés et des Indiens qui s'étaient joints aux troupes; les ecclésiastiques mêmes étaient armés et combattaient. — Mais nonobstant la supériorité des forces ennemis on parvint bientôt à se rendre maître de la ville, à l'exception toutefois du couvent fortifié de St. Francisco, dans lequel se trouvait le gouverneur don Juan de Barros, qui refusa d'entrer en négociations ou de payer la rançon pour les prisonniers³.

N'ayant, à part les équipages des navires, que 250 hommes de troupes à sa disposition⁴, le commandant hollandais était convaincu de l'impossibilité de conserver la ville. Aussi, après avoir mis le feu à vingt-deux navires marchands qu'il avait pris dans le port, et après avoir embarqué tout le butin sur sa flotte, le vaillant Jansz. retourna dans la mère-patrie, où il arriva au mois de novembre.

Dans la province de Pernambuco les Hollandais firent encore cette année plusieurs expéditions dévastatrices, soit du Récif, soit de Tamarica, qui furent couronnées de succès. Ces expéditions étaient successivement commandées par Van Schuppen, Byma et autres officiers; les commissaires délégués Mathieu Van Ceulen et Gysselingh ou le membre du conseil politique, Carpentier⁵, y assistaient alternativement.

¹ On trouve le texte original de cette convention dans De Laet, page 331.

² C'est probablement une faute typographique ou une erreur dans Van Kampen, où nous lisons, tome I, page 399, que cette expédition se fit sous le commandement de Mathieu van Houten. Jamais officier supérieur ou administrateur civil de ce nom n'a été au service de la Compagnie des Indes-Occidentales. Aussi De Laet et tous les autres historiens citent-ils le nom de Mathieu van Ceulen.

³ Suivant le récit de différents prisonniers le roi d'Espagne l'avait défendu sous peines sévères.

⁴ Voir De Laet, pag. 352. Van Kampen dit à tort qu'il y en avait 400. Voir tome I, pag. 401.

⁵ C'est dans une de ces expéditions qu'eut lieu de la part de quelques soldats hollandais un acte d'héroïque témérité. Sur le rivage près de Porto Calvo se trouvaient quelques petites barques chargées de sucre dont on ne pouvait approcher faute de chaloupes d'abordage. Gysselingh demanda des volontaires auxquels il promit quelques rations de vin si, en se jetant à la nage, ils allaient s'emparer de ces barques. Plusieurs braves soldats, la bache autour du cou, se jetèrent à la mer, atteignirent les embarcations ennemis et mirent promptement en suie l'équipage effrayé d'une hardiesse si rare.

Au mois de décembre, Van Ceulen quitta le Récif avec une flotte de dix navires, ayant à bord outre leur équipage, 808 hommes de troupes, pour faire une expédition contre Rio-Grande. Van Ceulen était accompagné de Carpentier, de Byma et de Lichthart (nommé commandeur de la côte brésilienne en remplacement de Jan Mast). Au débarquement Van Ceulen reçut une députation des Tapujas, qui étaient très favorablement intentionnés à notre égard, aussi cette députation fut-elle bien accueillie et elle nous quitta comblée de présents. On somma le fort, situé sur l'embouchure du Rio-Grande de se rendre, mais le gouverneur Pedro Mendez de Corea répondit par un refus formel. Il fallut donc procéder à un siège. On fit élever des batteries et on cerna le fort. Après quelques jours de siège, et après que le vaillant gouverneur eut été mortellement blessé, la garnison capitula. Le nom du fort fut changé et reçut celui de Ceulen, du nom du commandant de l'expédition¹. On trouva dans le fort une quantité considérable de munitions de guerre. Le capitaine Garstman y resta avec 150 hommes pour garnison, et le reste de l'expédition retourna au Récif.

L'escadre s'empara, en attendant, d'un grand nombre de navires marchands. Le total des bâtiments pris et brûlés par les flottes de la Compagnie des Indes-Occidentales s'éleva pendant cette année, 1633, au chiffre de 90².

Tant d'avantages encouragèrent le gouvernement à faire encore une tentative en 1634 sur Paraïba. Cette ville, aussi appelée Philippœa, du nom du roi d'Espagne, est située, comme nous l'avons dit déjà, au nord de Tamarica; c'est le chef-lieu de la capitainerie de Paraïba, qui est arrosée par la rivière du même nom. Vers la fin de février 1634, une flotte composée de 20 voiles et portant 1500 soldats, sans compter les équipages, sortit du Récif sous les ordres du commodore Lichthart: Van Schuppen commandait les forces de terre; on avait adjoint à ces deux chefs le directeur délégué Johan Gysselingh et le conseiller (politieke raad) Servatius Carpentier. L'attaque dirigée contre les deux forts qui défendaient l'entrée de la rivière, fut infructueuse; car l'ennemi, averti du dessein des Hollandais, avait fait venir des renforts d'Arreyal, des lieux circonvoisins et même du cap S. Augustin. Ce fut à contre-coeur et non sans difficulté que nos troupes se rembarquèrent; cependant comme on désirait tirer quelque parti d'un armement aussi considérable, et ne pas rentrer au Récif sans avoir rien fait, l'expédition fit voile vers le cap S. Augustin, situé plus au midi. Depuis le cap, qui forme un promontoire élevé et saillant, s'étend, comme près d'Olinda, une longue langue de terre vers le sud, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Poyuca; une bande de récifs semble en défendre l'approche. Cette langue de terre n'offre dans toute sa longueur que deux ouvertures propres au passage des vaisseaux; et ces ouvertures étaient défendues par des forts et des batteries. Un peu en arrière, à l'embouchure même de la rivière de Poyuca, se trouve une petite île, et vis-à-vis, sur la terre ferme, le fort de Puntal. A l'endroit le plus proéminent du cap s'élève, quelque peu au nord, le fort de Nossa Senora de Nazaretha. Le 4 mars, Lichthart arriva en vue des récifs avec la première escadre qui portait le pavillon rouge; et sans hésiter un instant il pénétra au travers des écueils, par une passe étroite et dangereuse, et malgré le feu terrible des batteries et des forts de l'ennemi. L'un des yachts de l'expédition toucha fond et échoua. La redoutable passe une fois traversée, il se dirigea sur Puntal, débarqua aussitôt ses troupes et s'empara sans coup férir de la place. Le butin consista en 1300 caisses de sucre, et 15 petits bâtiments à l'ancre devant la ville. L'ennemi, en fuyant, mit le feu à plusieurs magasins. Cependant la seconde escadre, sous les ordres de Gysseling et de Van Schuppen, qui portait le pavillon du prince d'Orange, n'avait pas pu opérer le débarquement au nord de Nazaretha, comme on en était convenu, à cause de l'escarpement de la côte; les brisants étaient trop violents en cet endroit; et les Portugais, chargés de la défense de la côte, s'avancèrent jusqu'à mi-corps dans l'eau pour empêcher que nos chaloupes n'approchassent du rivage. Enfin on découvrit dans les récifs une passe que les Portugais eux-mêmes ne connaissaient pas, mais si étroite qu'un seul vaisseau pouvait à peine y passer³. Après beaucoup de peines et de dangers le colonel Van Schuppen parvint à opérer sa jonction avec Lichthart à Puntal. La place fut fortifiée en

¹ Aujourd'hui c'est une petite ville de peu d'importance nommée Natal.

² Voir: De Lact, *Kort verhael*, pag. 17.

³ Selon quelques-uns, ce fut Calabar, ce rusé et vaillant mulâtre, qui cette fois encore accompagnait l'expédition qui découvrit la passe, et rendit ainsi un immense service aux Hollandais.

toute hâte; et dès le 7 nos troupes eurent à faire tête à 1500 Portugais qu'elles forcèrent à la retraite, après leur avoir tué près de cent hommes. La petite île située vis-à-vis de Puntal fut appelée Walcheren, et l'on y éleva une redoute baptisée du nom de Gysselingh. La ville et le port de Puntal se trouvèrent aussi au pouvoir des Hollandais, mais non pas la barre; de sorte qu'ils ne pouvaient communiquer avec leurs principales forces, restées en dehors, qu'au moyen de chaloupes et par l'étroite passe qu'on venait de découvrir. Le sucre dont on s'était emparé, fut transporté avec les chaloupes à bord des vaisseaux; et les chefs avec le principal des forces retournèrent au Récif de Pernambuco, laissant derrière eux une garnison composée de 6 compagnies sous le commandement de Carpentier. Quoique Puntal, comme port, fût désormais perdu pour les Portugais, ils jugèrent toutefois convenable de se maintenir dans le fort de Nazaretha qu'ils occupaient encore; ils dépêchèrent un aviso en Espagne pour rendre compte de leur position et réitérer la demande d'un prompt secours.

Pendant ce temps Mathieu Van Ceulen et le lieut.-colonel Byma, qui étaient restés au Récif, repoussèrent une audacieuse attaque tentée par 800 Portugais sous les ordres de Martin Soarez. Pendant la nuit du 1^{er} mars, ce brave commandant, suivi d'une centaine des siens, traversa à la nage la rivière de Beberibe; le reste de ses troupes avait refusé de le suivre. Mais les Hollandais, avertis de cette attaque nocturne par un coup de canon tiré du vaisseau de garde à l'ancre sur la rivière, firent aux Portugais une réception telle qu'ils se retirèrent en hâte après avoir perdu bon nombre des leurs.

Plus de dix vaisseaux avec des munitions, des vivres et des troupes arrivèrent de la Hollande, pendant les mois de mai, juin et juillet; et le 9 août, 4 vaisseaux portant 476 soldats¹ et le colonel Christophe Artichofsky² vinrent encore jeter l'ancre devant le Récif. Par contre, d'autres vaisseaux, dont l'un avait à bord le colonel Byma, retournèrent en Hollande. D'autre part aussi, les deux directeurs délégués Van Ceulen et Gysselingh, qui avaient imprimé tant d'activité aux opérations militaires dans le Brésil, désiraient revoir leur patrie, malgré les pressantes sollicitations de la Compagnie, du Stadhouder et des Etats-généraux, qui voulaient les engager à rester. Un des motifs de leur retour était de soutenir dans la métropole les intérêts de la colonie, qui éprouvait dans ce moment une grande disette de vivres et de munitions de guerre. Ils persuadèrent au colonel Van Schuppen de rester au Brésil, quoiqu'il eût aussi manifesté l'intention de repartir. La connaissance qu'il avait des affaires de la colonie, y rendait son séjour nécessaire. Le colonel Artichofsky, quoique revêtu à son départ pour le Brésil de la principale autorité après les directeurs délégués, eut assez de modération pour ne pas faire valoir imprudemment ses droits et pour laisser le commandement en chef à Van Schuppen, qui comme lui n'était que colonel.

Avant leur départ Van Ceulen et Gysselingh mirent ordre aux affaires du gouvernement. Ils laissèrent en qualité de conseillers politiques Servatius Carpentier, Willem Schotte, Jacob Stachouwer, Balthasar Wyntgens et Ippo Eyssens; Sigismond Van Schuppen fut nommé colonel-en-chef et après lui le colonel Artichofsky; comme fiscal et pensionnaire du conseil ils désignèrent Nicolas de Ridder.

Les forces militaires s'élevant à 4136 hommes furent réparties en 32 compagnies. Deux d'entre elles occupaient l'île de Tamarica; 200 fantassins avec soixante cavaliers gardaient le fort de Ceulen (Rio Grande), 5 à 6 compagnies étaient stationnées à Puntal (Cap S. Augustin); le reste occupait le Récif et les forts voisins de Waardenburg, d'Emilia, de Vloyenburg, de Bruyne, de Frederik Hendrik, de Affogados et l'île d'Antonio Vaz. Les forces maritimes comptaient alors 42 vaisseaux et yachts, avec 1500 hommes d'équipage.

Le 1^{er} septembre 1634 les deux directeurs quittèrent enfin le Récif et firent voile pour la Hollande avec 4 vaisseaux richement chargés de sucre et de bois de Brésil³.

La même année une nouvelle tentative dirigée contre Paraïba fut couronnée de succès. Pour cette expédition vingt-neuf vaisseaux et yachts avaient été mis à la disposition de l'amiral Lichthart, avec 2354 soldats de débarquement sous les ordres de Van Schuppen et d'Artichofsky. Les directeurs

¹ C'étaient trois des neuf compagnies que l'assemblée des XIX avait résolu l'année précédente qu'on enverrait à Pernambuco.

² L'année précédente Artichofsky était retourné du Brésil en Hollande comme major.

³ Sous le gouvernement de Van Ceulen et Gysselingh (octobre 1632 — août 1634) on avait transporté en Hollande pour 1,655,700 fl. de sucre et pour 72,000 fl. de bois de Brésil. La vente des navires capturés sur la côte avait rapporté 514.000 fl., outre que sept d'entre eux avaient été montés en vaisseaux de guerre pour le service de la Compagnie. Voy. De Laet, p. 399.

Carpentier et Stachouwer accompagnaient l'expédition. Le 24 novembre la flotte mit à la voile, partagée en deux escadres dont l'une portait le pavillon rouge et l'autre le pavillon du prince; et le 4 décembre, elle arrivait à l'embouchure de la Paraïba. Van Schuppen, qui était le premier, fit aussitôt débarquer ses troupes; et son attaque fut si violente que du premier coup il chassa les Portugais du rivage. L'entrée assez étroite de la rivière était défendue par le fort de St. Antonio au nord et Cabodello (S. Catharina) au sud¹; une redoute garnie de grosse artillerie protégeait la petite île entre les deux forts; mais Lichthart, à la tête d'une centaine de matelots armés de haches, attaqua cette île et s'en empara. Trente deux Espagnols et Portugais furent à cette occasion passés au fil de l'épée; le reste se sauva à la nage sur le continent. Ensuite on commença le siège régulier du fort de Cabodello, qui paraissait bien fortifié. Quelques jours après l'ouverture des tranchées, le fort fut vivement canonné, et le commandant Pereira ayant été tué, la garnison se rendit à condition que 50 de ceux qui la componaient pourraient librement se retirer dans l'intérieur du pays, tandis que les 340 autres seraient transportés à Terceira, l'une des îles Açores, ou dans les Indes-Occidentales Espagnoles. C'était porter à l'ennemi un coup des plus sensibles que de le priver ainsi d'une bonne partie de ses troupes². Le jour suivant le fort septentrional capitula aussi; et la garnison, à 36 hommes près, qui avaient pris la fuite, se rendit aux mêmes conditions.

Antonio d'Albuquerque, gouverneur de Paraïba, ainsi que le comte Bagnola, désespérant de pouvoir conserver la ville après la perte des deux forts, prit la résolution de se retirer avec la garnison, après avoir mis le feu à quelques magasins et aux vaisseaux à l'ancre dans le port, de sorte que les Hollandais entrèrent sans coup férir dans la ville. On trouva dans les forts et à Paraïba environ 99 pièces de canon dont 20 grands en bronze, et une grande quantité de poudre, de boulets et d'autres munitions. La ville reçut le nom de Frederikstad, en l'honneur du stadhoudier Fréderic-Henri. Pour décider les habitants fugitifs à rentrer dans la ville, les commandants leur adressèrent une proclamation au nom de la Compagnie des Indes-Occidentales, des Etats et du Stadhoudier qui fut publiée le 26 décembre 1634 et répandue dans l'intérieur du pays. On promettait dans cette proclamation à tous ceux qui voudraient prêter serment de fidélité aux autorités hollandaises, pleine liberté de religion, protection contre les ennemis du dehors; et comme leur soumission pouvait exposer les habitants à la vengeance des Espagnols, on s'engageait à leur fournir des vaisseaux dans le cas où le pays viendrait à être reconquis par les Espagnols. Du reste, on leur garantissait sûreté des propriétés, exemption de tout service militaire forcé, assimilation des indigènes aux citoyens nés Hollandais, et enfin le droit de porter des armes défensives et offensives³.

Tant que les troupes espagnoles demeurèrent dans le voisinage de Paraïba ou Frederikstad, les Brésiliens ne prêtèrent guère l'oreille à cette proclamation; cependant, bientôt on vit revenir huit des plus riches habitants, qui prêtèrent serment de fidélité, et après eux le reste de la population. Les habitants de la capitainerie de Rio Grande suivirent cet exemple; de sorte qu'en janvier 1635, quatre des principales capitaineries: Pernambuco, Tamarica, Paraïba et Rio Grande étaient au pouvoir des Hollandais.

Les armes des Hollandais ne furent pas moins heureuses, cette année encore dans l'archipel des Indes-Occidentales. Ils s'emparèrent de l'île de Curaçao dont la situation est si favorable au commerce⁴. Un grand vaisseau accompagné de trois yachts avait été dans ce but placé sous les ordres de Jean Van Walbeek, qui avait jadis rendu de grands services au Brésil, en qualité de conseiller politique: on lui avait donné pour guide un certain Jan Jansz. Otzen, capitaine d'un navire marchand, et qui avait été prisonnier des Espagnols à Curaçao. La conquête fut facile; après quelques escarmouches le gouverneur, don Alonso Lopez de Morla, demanda et obtint d'être transporté sur le continent avec les 33

¹ Plus tard le comte Joan Maurice changea ce nom en celui de S. Marguerite d'après le nom de sa soeur bien aimée, qui avait épousé le comte Van Limburg Stirum. Voy. Veegens, p. 212; Beauchamp t. I, p. 447; *Istoria delle guerre* t. I, p. 150 et suiv.

² Dès le 3 janvier 1635, les prisonniers furent transportés sur deux vaisseaux dans l'île de St. Vincent (Antilles espagnoles). Voy. De Laet, p. 452.

³ L'original de cette pièce se trouve dans De Laet, p. 454.

⁴ Voy. Luzac, t. II, et Van Kampen, t. I.

Espagnols qui formaient la garnison, un prêtre et 340 Indiens. Vingt familles, ensemble 75 individus, préférèrent rester dans l'île¹ : et Walbeek en se retirant y laissa une petite garnison.

L'ennemi évacua presque tous les lieux voisins du Récif: l'Arreyal seul était encore occupé par 400 soldats espagnols et portugais, sous le commandement d'André Marini, et par 700 Brésiliens; la principale force de l'ennemi sous d'Albuquerque et Bagnola s'était retirée à Nazaretha. Le colonel Van Schuppen avec le conseiller Schotte se tenait en observation devant cette place, à la tête d'une partie des forces hollandaises; tandis que le colonel Artichofsky avec le conseiller Stachouwer et le reste des troupes occupait Paraíba. Ce dernier repoussa et dispersa quelques bandes de maraudeurs brésiliens qui l'inquiétaient, et se disposa à faire le siège de l'Arreyal. Le 5 mars 1635, à la tête de 50 cavaliers, il poussa une reconnaissance jusque près du fort; il le trouva pourvu de tenailles et de bastions, mais sans ouvrages extérieurs, et armé de 20 bouches à feu². Peu s'en fallut que cette reconnaissance ne coûtât la liberté à Artichofsky; il n'échappa que par son intrépidité et sa présence d'esprit.

Le jour suivant le commandant commença le blocus de la citadelle; et dans ce but il éleva 5 redoutes qui devaient fermer les cinq entrées principales; la tâche était d'autant plus difficile, que trois de ces redoutes se trouvaient à une portée de pistolet de l'Arreyal. L'artillerie ne cessait de tonner contre le fort; les grenades et les boulets tenaient la garnison dans une alarme perpétuelle, tandis que le reste des troupes empêchait les Espagnols de se procurer des vivres dans les environs. Pendant la nuit on réparait les brèches que le feu de l'ennemi faisait à nos redoutes dont les murs étaient de terre et revêtus d'une simple palissade. Les assiégés se trouvèrent bientôt tellement resserrés que la disette menaça de se changer en famine: d'autre part Van Schuppen avec ses troupes empêchait d'Albuquerque de venir au secours de l'Arreyal. Enfin la détresse devint telle, que le 7 juin, deux capitaines parurent comme parlementaires, et cette place, qui avait résisté si longtemps à nos soldats, capitula le jour suivant. La garnison, composée de 500 soldats exercés à la guerre, ainsi que les prêtres, devait être transportée sur les vaisseaux de la Compagnie, soit aux Indes-Occidentales, à Terceira ou à Madère; les soldats brésiliens purent se retirer dans l'intérieur des terres, tandis que les habitants, au nombre de 200, durent payer une rançon de 50,000 florins aux assiégeants³. On trouva dans l'Arreyal 15 pièces de canon en bronze et 10 en fer, 1200 boulets, et une grande quantité de poudre et de plomb. Cette perte fut d'autant plus sensible aux Espagnols qu'ils se trouvèrent privés d'une bonne partie de leurs meilleures troupes.

Nos armes ne furent guère moins heureuses dans d'autres parties de la colonie. Le 31 mars, l'amiral Lichthart, à la tête de 10 vaisseaux et yachts avait fait une descente près de Barra-Grande, et après un combat meurtrier il en avait chassé les Portugais. Avec 327 matelots et soldats il s'avança dans l'intérieur du pays, dans le but de s'emparer de Pavaçon de Porto Calvo, où Bagnola, à la nouvelle du débarquement des Hollandais, avait envoyé 200 soldats européens et une foule de Brésiliens. Après une marche fatiguante et un combat opiniâtre, Lichthart mit les Portugais en fuite, et s'empara de la ville où il laissa une petite garnison. Cette conquête ne resta pas longtemps entre les mains des Hollandais; car déjà en juillet, d'Albuquerque nous la reprit. Dans cette occasion le mulâtre Calabar, que Van Schuppen avait élevé au rang de capitaine à cause de son adresse et de sa bravoure, tomba entre les mains des Portugais, qui, pour satisfaire leur désir de vengeance, le firent mourir, après l'avoir exposé à d'affreuses tortures⁴.

¹ Voy. De Laet p. 435. Cette île, avec Aruba, Bon-Aire et S. George d'Elmina, voilà le peu qui nous reste aujourd'hui des grandes conquêtes de la Compagnie des Indes-Occidentales.

² Les principales particularités de la prise d'Arreyal sont tirées de De Laet, p. 461 et suiv. et de la copie MS. d'un rapport sur ce sujet envoyé par Artichofsky lui-même à l'Assemblée des XIX et déposé actuellement à la Bibliothèque royale de La Haye. Pour rendre son récit plus intelligible, De Laet rapporte que l'Arreyal était de la même grandeur que le fort S. André en Hollande.

³ De Beauchamp reproche aux Hollandais leur mauvaise foi et leur manque de générosité dans cette occasion, parce qu'ils exigèrent une rançon: c'est à tort; car lors du traité conclu en 1633 avec l'ennemi, on stipula pareillement une rançon pour les habitants, et même la somme à laquelle cette rançon devait s'élever.

⁴ Voy. De Beauchamp t. II. p. 369 - 371: De Laet p. 478 et *Istoria della guerra*.

Dès le mois de février, le colonel Van Schuppen¹ s'était avancé contre le fort de Nazaretha ; et d'Albuquerque, craignant d'y être enfermé, s'était retiré avec la majeure partie de ses troupes, laissant dans le fort une garnison sous les ordres de Pedro Correa de Gamba et de Louis Barbaillo. Van Schuppen bloqua le fort de tous côtés et ouvrit la tranchée. Jusque vers la fin de juin la garnison résista sans flétrir un instant ; mais alors la nouvelle s'étant répandu dans la place qu'Artichofsky, après la prise d'Arreyal où il avait laissé une compagnie, s'avancait avec 10 compagnies et 500 Brésiliens pour renforcer les assiégeants, les Espagnols demandèrent à parlementer. Le 2 juillet le fort capitula avec les 700 hommes qui componaient la garnison, à peu près aux mêmes conditions que l'Arreyal².

On capture 19 canons en bronze et 9 en fer, 2000 boulets en fer, 2800 livres de plomb et 1190 livres de poudre. Le colonel Van Schuppen se rendit ensuite à Serinhain, petite place située plus au midi ; et le colonel Artichofsky marcha avec 1100 hommes au secours de la garnison de Porto Calvo que d'Albuquerque tenait serrée. Mais à son arrivée il reconnut que la ville s'était rendue et avait été détruite. Il retrouva les corps d'une centaine de Hollandais ; les 300 autres avaient été emmenés prisonniers par les Portugais. Ce succès momentané n'avait pu avengler d'Albuquerque sur sa situation ; en effet, il ne lui était plus possible de rester dans une province alors inondée de troupes ennemis. En conséquence il avait rasé les fortifications de Porto Calvo, et s'était retiré vers le sud dans l'Alagoas.

Tels furent les événements de l'année 1635 au Brésil. La guerre dans le Pernambuco était terminée, et cette belle province était maintenant entièrement dans le pouvoir. Sur mer, l'intrépide Jol avait aussi remporté de grands avantages avec son yacht l'*Otter*. Il avait capturé 10 vaisseaux ennemis, tous richement chargés et entre autres l'amiral de Carthagène avec 19 canons et 200 hommes d'équipage et le vice-amiral avec 6 canons et 150 hommes. Malheureusement le brave marin fut à son retour attaqué par sept corsaires de Dunkerque dans la Manche et conduit à Dunkerque même où il resta quelques mois prisonnier. Il fut échangé quelque temps après³.

Le capitaine Roosendael avec le yacht le *Brack* fit aussi quelques courses du même genre ; mais plus heureux que Jol il rentra sain et sauf en Hollande.

En Europe comme dans la colonie, le mécontentement des Portugais augmentait de jour en jour, et préparait insensiblement la révolution qui, cinq ans plus tard, devait remplacer la maison de Bragance sur le trône. Marguerite, duchesse de Mantoue, continuait à gouverner le Portugal ; ou plutôt c'était Olivarez qui y commandait en maître au nom de Philippe IV et de Marguerite. Les impôts dont il écrasait ce malheureux royaume, indisposaient d'autant plus les habitants, qu'ils n'avaient pas même la consolation d'en voir appliquer la moindre partie aux pressants besoins du Brésil. Enfin le roi, qui n'avait eu jusqu'alors qu'une idée très-imparfaite de l'état des choses dans les possessions d'Amérique, apprit que les Hollandais y avaient fait récemment encore d'importantes conquêtes. Pour mettre à couvert sa responsabilité, Olivarez affaiblit aux yeux du monarque le tableau de la situation déplorable dans laquelle se trouvait le Brésil, et rejeta sur la mauvaise politique et sur l'incapacité d'Albuquerque les échecs qu'on venait d'éprouver dans la capitainerie de Pernambuco. A l'en croire, Mathias d'Albuquerque redoutait le concours des armes espagnoles pour l'expulsion des Hollandais, craignant sans doute que cette intervention directe ne portât quelque atteinte aux droits de la province qu'il avait la prétention de défendre comme sa propriété personnelle. Il fallait donc lui ôter le commandement, et ne plus le confier qu'à un général espagnol, qui n'aurait en vue d'autre intérêt que la gloire de son pays et de son roi⁴. On offrit en conséquence le commandement d'une nouvelle expédition à don Frédérico de Toledo, le conquérant de San Salvador. Mais celui-ci, connaissant mieux que personne la

¹ Sigismund Van Schuppen dont nous avons déjà parlé plus d'une fois était un brave militaire, mais dur jusqu'à la cruauté. Il a rendu de grands services à la Compagnie dans le Brésil, où il passa près de 25 ans.

² L'original de ces capitulations se trouve dans De Laet p. 464 et 481. Les prisonniers furent transportés à Texira et à St. Vincent. On garda seulement comme otages deux capitaines espagnols, jusqu'au retour des vaisseaux qui portaient les prisonniers.

³ On peut trouver un récit détaillé des brillants exploits de Jol et de Lichthart dans Engelberts Gerrits, *Fastes de la marine néerlandaise ; Leren en daden der doorluchtigste zeehelden 1683* ; — *Ned. reizen*, t. XIV.

⁴ Voy. De Beauchamp t. II, p. 374—378. — *Istoria della guerra*, t. I, p. 171.

force et les ressources des Hollandais, et la nécessité de les attaquer avec des forces imposantes, déclara au ministre qu'il ne se mettrait à la tête de l'armement, que dans le cas où il conduirait au Brésil un corps de 12,000 hommes avec des munitions de guerre suffisantes. Olivarez, furieux de ces prétentions contraires à ses vues, fit mettre don Fréderico en prison, et changea ensuite sa captivité en un exil perpétuel: telle fut la récompense des services que ce valeureux général avait rendus à sa patrie. En attendant on perdait un temps précieux en délibérations; et en définitive la cour de Madrid n'envoya au secours du Brésil que 1700 hommes sous les ordres de don Louis de Roxas y Borgia¹. Le commandant de la flotte destinée au transport de ces troupes, avait ordre de débarquer à San Salvador don Pedro da Sylva, nouveau Gouverneur-général du Brésil et de reprendre à bord l'ancien gouverneur Oliveira.

Au commencement de l'année 1636, Roxas prit terre avec ses 1700 hommes près de la pointe de Jaragua, au sud du Cap S. Augustin, et se mit aussitôt à la tête de l'armée brésilienne. Poussé par une ardeur inconsidérée, n'ayant d'ailleurs aucune idée de la nature de cette guerre, il marcha immédiatement contre l'ennemi, pour en venir à une action décisive. Il attribuait les dernières défaites bien moins à la vigueur et à l'habileté des Hollandais dont il parlait toujours avec une espèce de mépris, qu'à l'incapacité de son prédécesseur.

Cependant les Hollandais avaient fait du Récif une place d'armes redoutable; désormais on pouvait y construire et y équiper des vaisseaux, et les arsenaux qu'on y avait établis, pourvoient aux besoins de l'armée. Les fortifications de l'Arreyal, de Nazaretha et d'autres forts étant devenues inutiles, on les avait rasées; de sorte que les garnisons avaient pu renforcer l'armée mobile. Quelques jours avant l'arrivée des troupes auxiliaires espagnoles au Brésil, le colonel Van Schuppen, avait eu de légères rencontres avec d'Albuquerque dans les environs de Porto Calvo; mais craignant de se trouver trop faible en présence des forces réunies des ennemis, il avait envoyé à Artichofsky l'ordre de venir le rejoindre avec les 1300 hommes qu'il avait sous ses ordres. Artichofsky leva son camp près de Paripuera, et s'avança dans la direction de Porto Calvo. Le soir du 17 janvier 1636, entre Camarigibi et Porto Calvo, à deux lieues de distance de cette dernière ville, son avant-garde donna dans l'armée ennemie au sortir d'un défilé. On reconnut plus tard que c'était le corps de Roxas. Des deux côtés on fit halte en même temps. Cependant quelques hommes que l'ennemi envoya en reconnaissance tombèrent entre nos colonnes et commencèrent à faire feu. Il s'ensuivit quelque confusion; car nos troupes trompées par l'obscurité, tirèrent l'une sur l'autre; mais le désordre fut bientôt réparé; le reste de la nuit fut consacré par Artichofsky à encourager les soldats et à chercher une position favorable pour le combat qui devait se livrer le lendemain. Dès l'aube du jour, après la diane et la prière, il commença le combat. Les Espagnols avaient formé trois corps de leurs troupes, flanqués de mousquetaires de chaque côté. Leurs commandants étaient Juan de Ortiz, Hector de la Cabe (qui tous deux avaient accompagné Roxas au Brésil), le fils du comte de Bagnola et Cameron.

Artichofsky avait partagé ses troupes en six bataillons rangés sur deux lignes, avec deux pièces de campagne dans les intervalles. Une compagnie gardait le défilé pour le cas où la retraite deviendrait nécessaire; tandis que cinq petites troupes de 50 à 60 mousquetaires, profitant des broussailles et des accidents du terrain devaient inquiéter l'ennemi comme tirailleurs². Le combat resta longtemps indécis, jusqu'à ce qu'enfin le capitaine Van Den Brande forçât la retraite l'aile droite de l'ennemi où se trouvait Roxas. Ce courageux capitaine approcha de l'ennemi, à trois longueurs de pique, avec ses mousquetaires avant de faire feu. Bientôt l'ennemi fut contraint de se retirer, et sa retraite devint une fuite désordonnée³. De toutes parts les Espagnols jetant leurs armes se réfugiaient dans les bois et les brous-

¹ Don Louis de Roxas y Borgia, duc de Ganja, était issu d'une des plus nobles familles de l'Espagne, et parenté aux ducs de Lerma; il était âgé de 48 ans et avait servi longtemps comme capitaine dans les Pays-Bas méridionaux. Voy. De Laet, p. 507.

² Nous tirons les principales particularités de ce récit de De Laet, p. 503—507 et de la copie MS. du rapport qu'Artichofsky fit parvenir à l'assemblée des XIX, actuellement déposé à la Bibliothèque Royale de La Haye. Il résulte de cette relation que les mousquetaires combattirent à la débandée et que par conséquent l'utilité des tirailleurs avait déjà alors été reconnue.

³ Le fils du comte de Bagnola prit la fuite comme les autres; mais son père, qui se trouvait alors dans l'Alagoas, jugeant qu'il avait trop promptement pris ce parti, l'envoya prisonnier en Espagne.

sailles où il devenait impossible de les poursuivre. Les Hollandais restèrent maîtres du champ de bataille où gisaient les cadavres d'une centaine d'Espagnols, parmi lesquels ceux de plusieurs officiers et du commandant-en-chef, qui porta ainsi la peine de sa témérité. On ne fit que peu de prisonniers, parce que Cameron¹ avec ses Brésiliens couvrit la retraite des ennemis; cependant, parmi les prisonniers se trouvait Hector de la Calce, commandant d'un régiment italien au service de l'Espagne, qui nous donna de précieux renseignements sur la situation des Espagnols. De notre côté on eut à regretter la perte de 40 hommes qui furent enterrés aussitôt après le combat: puis on remercia le ciel de la victoire qu'il venait de nous accorder². On se dirigea ensuite sur Porto Calvo; mais la ville avait été abandonnée; le colonel Schuppen s'était retiré vers Peripuera où Artichofsky le rejoignit.

L'année 1636 s'écoula au Brésil en incursions, dans lesquelles Van Schuppen et Artichofsky battirent presque constamment en de petits combats le comte de Bagnola, qui avait succédé à Roxas dans le commandement de l'armée.

Toutefois, vers la fin de l'année, des corps de maraudeurs portugais, nègres et indiens, se mirent à parcourir le pays dans toutes les directions, et à porter partout le pillage et l'incendie. Cameron, Souto et Rebello se distinguèrent surtout dans ces courses hardies. Artichofsky parvint à plus d'une reprise à les repousser au-delà des frontières; une fois même il s'empara de la petite ville de S. Laurent où il prit ses quartiers.

Ici s'arrêtent les opérations militaires de l'année 1636. Nous en sommes arrivés à la troisième partie de ce récit; c'est-à-dire aux travaux du comte Joan Maurice au Brésil. Avant de nous engager dans ce récit, il nous paraît utile de donner ici un court aperçu de la situation de la Compagnie des Indes-Occidentales à cette époque.

Certes, les avantages des Hollandais étaient considérables; et les pertes du roi d'Espagne nombreuses et sensibles, depuis que la Compagnie avait commencé à agir avec vigueur. Voici le nombre des vaisseaux que nos flottes enlevèrent à l'ennemi:

En 1623 et 24	69	vaisseaux.
» 1625	18	»
» 1626	29	»
» 1627	55	»
» 1628	49	»
» 1629	18	»
» 1630	45	»
» 1631	33	»
» 1632	22	»
» 1633	90	»
» 1634	66	»
» 1635	23	»
» 1636	30	»

ensemble 547 grands et petits vaisseaux, dont on peut évaluer la valeur à 6,710,000 florins. La cargaison de ces vaisseaux ainsi que le butin fait au Brésil rapporta en Hollande 30,309,736 florins.

Il est permis de supposer que l'ennemi, par la ruine des villes, des maisons et des moulins à sucre, eut à supporter une perte de 7,580,000 fl., outre les frais de la guerre qui s'élèverent pendant ces treize ans à 28,500,000 fl.³.

¹ L'ordre du *Christ* et le titre de *Don* avait été envoyé par la dernière flotte à ce fidèle chef Brésilien, qui pendant tout le cours de la guerre ne cessera de se montrer digne des distinctions de la cour de Madrid.

² Comme trait caractéristique de ces temps-là, nous citons le fragment suivant du rapport officiel d'Artichofsky: « Nous rangeâmes une seconde fois nos troupes par bataillons, et, tous s'agenouillant, le ministre Jean Oosterdagh remercia le Tout-Puissant; m'étant ensuite relevé, je les remerciai tous du service signalé qu'ils venaient de rendre à la Compagnie. Alors tous les bataillons firent successivement trois décharges en signe de victoire. (Wij rangeerden ons weerom in onse bataillons, ende sittende op de knies wierde tot Godt almachtieh een dankesegginge gedaen van den predican Johannes Oosterdagh, daerna opstaende dankte ik haer alle voor den goeden dienst de Comp. gedaen, ende daerna liet alle de Bataljons de Triumphe schieten, driemacl achtermalcander vier gevende). »

³ Ces détails sont tirés de De Lact *Kort verhaal*; comparez en outre *Nederl. reisen* t. XIV, Van Kampen, t. I, Raynal t. III, Wagenaar t. XI.

De son côté la Compagnie avait dû faire un effort gigantesque pour poursuivre la guerre avec une telle vigueur. Il suffira pour preuve de donner le tableau des vaisseaux qu'elle équipait annuellement et des troupes qui les montaient:

En 1623	32 vaisseaux	portant	2712 hommes.
» 1624	29 »	»	2394 »
» 1625	56 »	»	5569 »
» 1626	34 »	»	2684 »
» 1627	43 »	»	2425 »
» 1628	84 »	»	7721 »
» 1629	102 »	»	12173 »
» 1630	61 »	»	4984 »
» 1631	72 »	»	5344 »
» 1632	49 »	»	3425 »
» 1633	59 »	»	4038 »
» 1634	63 »	»	6609 »
» 1635	48 »	»	2423 »
» 1636	74 »	»	4509 »

ensemble 806 vaisseaux gros et petits et 67010 hommes dont les frais s'élèverent en moyenne à 45,183,430 florins¹. Ces énormes dépenses et les distributions considérables que la Compagnie faisait annuellement à ses actionnaires, la faisait paraître aux yeux de l'ennemi plus redoutable qu'elle ne l'était en réalité. Déjà vers le milieu de 1636, elle se trouvait en arrière de 18 millions de fl.; et pour couvrir cet arriére on leva sur les actionnaires une somme pareille à 6 pour cent².

Quant au commerce, nos relations avec le Nouvelle-Néerlande la Sénégambie et la Côte d'Or acquéraient toujours plus d'importance. Cependant le commerce avec le Brésil était à peu près nul; tout l'avantage qu'on remportait, était le butin pris sur l'ennemi. Aussi les directeurs de la Compagnie commençaient-ils à sentir l'utilité qu'il y aurait à établir au Brésil une colonie commerçante et à s'en assurer la paisible possession. Déjà il est vrai, quatre capitaineries avaient passé sous la domination des Hollandais; mais jusqu'à alors la guerre s'était bornée à des affaires de partisans et d'aventuriers dont les exploits étaient d'ordinaire accompagnés des plus affreuses scènes de massacre et de dévastation. Le traité conclu en 1633 relativement au sort des prisonniers et la proclamation du 24 décembre 1634 avaient, il faut l'avouer, apporté quelque changement à cet état de choses; l'on faisait la guerre avec moins d'inhumanité, mais les Hollandais visaient surtout à s'assurer la possession de leurs conquêtes. Pour atteindre ce but, les chefs civils et militaires réclamaient déjà depuis longtemps de nouveaux secours et un général investi d'une autorité telle qu'il put donner aux opérations autant d'ensemble que de vigueur. Cette mesure devait avoir le double avantage de faire cesser chez les Portugais du Brésil la fâcheuse incertitude où ils étaient sur les intentions du gouvernement hollandais relativement à la nouvelle colonie. Cette mission difficile, mais honorable, fut confiée au comte Joan Maurice de Nassau, non-seulement avec l'assentiment, mais encore sur la recommandation des Etats-généraux et du stadhouder Frédéric-Henri, son cousin.

¹ Ces particularités, comme les chiffres qui précédent, sont tirées de De Laet *Kort Verhaal*, Van Kampen, t. I, Luzac, *Hollands rijkdom*, Raynal et autres. Raynal en particulier, quoique étranger, s'exprime d'une manière très favorable à l'égard de la Compagnie des Indes-Occidentales. Voici ses propres paroles; « Les vaisseaux ne rentraient jamais dans les ports que triomphants et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle jetait un éclat qui causait de l'ombrage même aux puissances les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'océan était couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchaient par des exploits utiles à conserver sa confiance. » Les officiers subalternes voulaient s'élever en secondant la valeur, l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat et du matelot était sans exemple. Rien ne rebutait ces hommes fermes et intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout semblait aguerrir, renforcer et redoubler leur émulation. La Compagnie entretenait ce sentiment utile par des récompenses fréquentes et bien placées. Outre la paye qu'on leur donnait, elle leur permettait un commerce particulier. Cette faveur les encourageait et en multipliait le nombre. Leur fortune se trouvant liée par un arrangement si sage avec celle du corps qui les employait, qu'ils voulaient être toujours en action. » Jamais ils ne rendaient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquaient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace et l'acharnement qui assurent la victoire. » C'est à regretter que plus tard la Compagnie ne continua pas dans cette voie salutaire et qu'elle y substitua un système d'économie parcimonieuse qui causa la décadence du Brésil-hollandais.

² Voy. Van Kampen, *Nederlanders buiten Europa*, t. I, p. 410.

Joan Maurice de Nassau-Siegen, auquel ses contemporains, pour le distinguer des autres membres de sa famille, ont donné l'honorablesurnom d'*Américain*, était fils de Jean (le jeune) comte de Nassau-Siegen et de Marguerite de Sleswig-Holstein, et petit-fils de Jean, stadhouder de Gueldre et frère de Guillaume le Taciturne. Il était né le 17 juin 1604, au château de Dillenbourg. Dès sa tendre jeunesse Joan Maurice s'appliqua aux arts et aux sciences; et dans ce but il se rendit successivement aux universités de Herborn, de Bâle et de Genève. Cependant il dut bientôt renoncer aux études; car la guerre de Trente ans éclata en Allemagne et son père prit parti pour les protestants. A l'âge de 16 ans, beau, robuste et bien fait de corps, il entra comme volontaire au service de la république des Pays-Bas, et fit sa première campagne en 1620 sous notre immortel prince Maurice. Notre jeune héros se distingua glorieusement à la prise de Grol en 1627 et à celle de Bois-le-Duc en 1629. En récompense du courage qu'il avait montré dans cette dernière occasion, il fut nommé colonel d'un régiment au service des Etats. C'est en cette qualité qu'il prit part au siège de Maestricht sous Fréderic-Henri, en 1632. Pour la première fois il y fit l'office de général, et repoussa avec intrépidité la tentative que fit Pappenheim pour délivrer la ville. Il se distingua ensuite en 1635 pendant la campagne entreprise dans les Pays-Bas méridionaux; et ce fut surtout à lui qu'on dut la prise du fort important de Schenkenschans en avril 1636¹.

Il n'est donc pas étonnant qu'au moment où l'on sentait le besoin au Brésil d'un homme capable et courageux, pour mettre les choses sur un pied plus régulier, les yeux se soient tournés sur le jeune prince de Nassau dont la popularité était grande, surtout depuis son dernier exploit.

Le 4 août 1636, Joan Maurice parut devant l'assemblée des XIX où on lui posa les conditions suivantes. Il serait nommé, provisoirement pour 5 ans, Gouverneur-général du Brésil². En cette qualité il devait présider le conseil d'administration coloniale avec double voix, et diriger les opérations militaires. On l'autorisa également à nommer, *en campagne*, tous les employés militaires, et, *en garnison*, il avait le choix sur la liste triple qui lui était présentée par le conseil. La nomination des fonctionnaires civils lui était dévolue de concert avec le conseil, sauf l'approbation de l'assemblée des XIX. Pour couvrir les premiers frais d'équipement on lui donna une somme de 6000 florins; chaque mois il devait tirer comme traitement 1500 florins et la table. Il avait en outre d'autres priviléges, comme de prélever 2 pour cent sur le butin enlevé à l'ennemi. De plus, le gouverneur devait prendre avec lui un ministre protestant qui serait payé par la Compagnie; un docteur en médecine³, et un secrétaire; ses domestiques devaient toucher le même traitement que les soldats et être inscrits dans la garde du comte. Joan Maurice conservait son rang et son traitement comme colonel au service des Etats. Toutes ces conditions furent acceptées et signées par le comte. Le 23 août suivant il fut confirmé dans sa charge de gouverneur, capitaine et amiral-général par les Etats-généraux. Le même jour, Van Ceulen et Gysselingh furent nommés *Grands Conseillers secrets* (Hooge ende secrete Raden), avec la mission d'accompagner le gouverneur, et, de concert avec les conseillers politiques alors au Brésil, de former le conseil de gouvernement

¹ Nous avons tiré cet aperçu de la première partie de la vie de Joan Maurice, ainsi que la plus grande partie de ce que nous en rapporterons plus tard, dans la troisième partie de la Biographie du comte déjà citée plus haut, due à la plume de M. D. Vcegens, actuellement greffier de la seconde Chambre des Etats-généraux. Cet ouvrage si remarquable par l'élegance du style et la précision des détails, est la suite de l'ouvrage de M. Van Kampen (Leven van beroemde Nederlanders); il a été publié en 1840 à Harlem, chez les héritiers F. Bohn. Les sources où l'auteur a puisé sont authentiques et dignes de foi; ce sont: les archives du royaume; Barlaeus, *Brazilia sub Mauritio*; Aitzema, (Saken van Stact en Oorlog); les Oevres de Vondel; Van Den Sande; Montanus, (Beschr. van Amerika); Southey, *History of Brasil*; Nieuhof, (Braziliaansche zee- en lantreize); Cerisier, *Histoire des Pays-Bas*; Raynal, *Hist. philosophique et polit. des deux Indes*; Commelijn, (Leven van Frederik Hendrik); Wiquesfort, *Histoire des Provinces-Unies*; Bosscha; Valkenier, (Verward Europa); le professeur De Craue, *Oratio de Johanne Mauritio Nassaviae principe*, etc. etc.

² Gouverneur, Capiteyn ende Admirael generael over de plaatzen bij de West-Indische Compagnie in Brasyl, geconquesteert ende noch te conquesteeren, alsmede alle macht te lande ende te water, die deselve aldaer hout ofte sal houden (Gouverneur, capitaine et amiral-général des localités conquises ou à conquérir par la Compagnie des Indes-Occidentales au Brésil, ainsi que de toutes les forces de terre et de mer que la Compagnie y tient ou y tiendra sur pied). Voy. Aitzema t. II, p. 352. Nous retrouvons encore les mêmes expressions dans la commission ou Brevet du comte Maurice de la part des Etats-Généraux. Voy. le *Commissieboek der Staten-Generaal 1629-1639*, dans les Archives du Royaume à La Haye. Nous devons à la bienveillance de l'Archiviste du royaume M. J. C. De Jonge, d'avoir pu examiner nous-même ces pièces; et c'est aux recherches du commis archiviste M. J. A. De Zwaan, que nous devons la communication de quelques particularités que leur authenticité rend de la dernière importance et que nous rapporterons dans la troisième partie.

³ François Plante l'accompagna comme ministre, et le naturaliste Piso de Leyde lui fut donné comme médecin.

colonial¹. On promit d'abord à Joan Maurice, pour qu'il fit au Brésil une apparition digne de son titre, qu'on lui donnerait une flotte de 32 vaisseaux avec des forces considérables; mais ce nombre fut bientôt réduit à 12, qui ne devaient porter que 2700 soldats. Il commençait à régner parmi les directeurs de la Compagnie cet esprit parcimonieux mal entendu dont Maurice éprouva plus tard les fâcheuses conséquences, et qui était en partie le résultat des dettes qui accablaient la Compagnie. Cet esprit étroit paraîtra donc ses efforts dès les premiers pas. Il s'écoula bien du temps avant que cette flotte fût prête à mettre à la voile. Joan Maurice, impatient de ces retards, résolut enfin de mettre à la voile le 25 octobre 1636 avec les quatre vaisseaux équipés qui se trouvaient au Texel; les autres devaient le rejoindre plus tard.

TROISIÈME PARTIE.

Suite de la guerre du Brésil sous le nouveau gouverneur le comte Joan Maurice de Nassau. Prospérité et richesse de la colonie sous ce gouvernement salutaire. — Retour du comte Maurice en Hollande. — Décadence rapide de la colonie — Le Brésil est évacué par les Hollandais.

Après avoir essuyé une tempête qui retarda son voyage, le nouveau gouverneur mit pied à terre au Récif de Pernambuco le 23 janvier 1637, au bruit des décharges de l'artillerie et aux cris de joie de la population, bien disposée en faveur des Hollandais. Il trouva, comme s'exprime Raynal, non sans quelque exagération, de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs et de la volonté dans tous les coeurs.

Les forces militaires des Hollandais au Brésil montaient à 6100 hommes sous les ordres de Van Schuppen et d'Artichofsky. Le comte Maurice résolut d'attaquer Bagnola, qui se trouvait avec 4000 hommes et les troupes brésiliennes dans les environs de Porto Calvo. En effet, dès le commencement de février il marcha en personne contre les Espagnols à la tête de 1700 hommes, parmi lesquels se trouvaient 600 Brésiliens². Le 17 février il en vint aux mains dans un chemin creux avec un corps de troupes portugaises, fort de 2000 hommes. Joan Maurice se distingua dans cette occasion; avec sa garde il se précipita dans une petite rivière qui couvrait le front de l'ennemi, la traversa et ouvrit lui-même l'attaque. Les Portugais se défendirent courageusement; même des femmes combattaient dans leurs rangs. Nous eûmes 6 hommes de tués et 45 blessés. Bagnola, qui arrivait au secours, fut également battu; et quelques jours après, Maurice put mettre le siège devant Porto Calvo, dont le commandant Miguel Giberton capitula le 15 mars, après 15 jours de blocus. La garnison, forte de 500 hommes, sortit avec armes et bagages, enseignes déployées, une pièce de canon, et la garantie qu'ils seraient transportés à Terceira, l'une des Açores, à bord de bâtiments hollandais. Le butin consistait surtout en 27 pièces de canon, 4 mortiers et 500 tonneaux de poudre. Nous eûmes à regretter la perte du jeune comte Charles de Nassau, cousin du gouverneur, qui, atteint d'une balle au front, tomba mort sur-le-champ. Maurice entra immédiatement dans la ville; et, selon l'expression de Britto Freire, le meilleur historien portugais de cette guerre, il traita les vaincus comme il aurait désiré être traité lui-même dans le cas où il serait tombé en leur pouvoir³. Bagnola, qui naguère avait montré tant de sévérité à l'égard de son fils en le renvoyant de la colonie, parce qu'il n'avait pas tenu ferme assez longtemps dans le combat contre Artichofsky, Bagnola, pris d'une terreur panique, abandonna tout-à-coup les positions qu'il occupait; et, redoutant le mépris et le ressentiment de son armée, il s'éloigna, emmenant avec lui d'Andrade et d'Albuquerque, l'un des frères de Mathias, dont il espérait que la popularité lui servirait de sauvegarde. Tout le camp fut bientôt informé de cette étrange

¹ Voir le *Commissie boek van de Staten-Generaal* (1629—1639) dans les archives du royaume; aussi, Luzac, t. I, p. 325.

² De Beauchamp fait monter cette armée à 10,000 hommes; c'est une exagération évidente, puisque le nombre total des soldats hollandais au Brésil n'était que de 6100 hommes (il faut encore en déduire les garnisons), et que les alliés indigènes ont rarement fourni plus de 1000 à 1500 hommes de troupes auxiliaires.

³ De Beauchamp, t. II, p. 418. Nous nous plaisons à reproduire une déclaration aussi honorable pour le comte de Nassau, de la part d'un historien très-partial d'ordinaire contre les Hollandais.

désertion ; et bientôt la retraite des Portugais, poursuivis par Maurice, Van Schuppen et Artichofsky, se changea en une pleine déroute ; les débris de leur armée ne se rassemblèrent que près de Sergipe, chef-lieu de la capitainerie du même nom, située au sud de la rivière de San Francisco. Maurice traversa cette rivière, et se rendit maître de la petite ville d'Openeda où il fit un riche butin en argent. Cependant il abandonna cette place bientôt après ; et la province de Pernambuco étant débarrassée des Portugais, il ne songea plus qu'à couvrir pour le moment ses conquêtes par la ligne militaire du San Francisco. Il bâtit à l'embouchure de ce fleuve un nouveau fort auquel il donna son propre nom (Maurice), et ordonna aux habitants du bord méridional de passer avec leurs familles et leurs troupeaux sur la rive septentrionale, de peur que, volontairement ou par contrainte, ils ne se joignissent aux Portugais contre lui. Pour plus de sûreté encore, il dévasta toute cette frontière. Il fit des alliances avec les tribus indigènes des Tapujas, ennemis implacables des Portugais et de leurs alliés les Tupinambos. Les excellents paturages d'Alagoas, qui se trouvent au nord du San Francisco, et l'aspect fertile du pays frappèrent Maurice d'une admiration qu'il chercha à exprimer dans une lettre adressée au stadhouder Fréderic-Henri. Il le pressait aussi dans cette lettre d'appuyer ses représentations auprès de la Compagnie, afin qu'elle fit passer dans ce délicieux pays un grand nombre de colons Allemands et autres ; il réclamait ensuite un renfort de troupes, de munitions de guerre et de provisions dont il avait grand besoin. Malheureusement ses représentations demeurèrent sans effet, soit par suite de considérations mesquines de la part des directeurs, soit par suite de l'impossibilité où se trouvait à cette époque la Compagnie de faire de pareilles dépenses. La faiblesse de ses ressources empêcha seul Maurice de marcher aussitôt sur San Salvador¹. Si ses plans avaient été exécutés, le Brésil serait peut-être encore aujourd'hui en notre pouvoir. Peu de mois après, Maurice laissa une forte garnison dans la nouvelle forteresse et en confia le commandement au colonel Van Schuppen, après quoi il retourna au Récif où sa présence était devenue très nécessaire. Il régnait alors dans la nouvelle colonie une affreuse corruption de moeurs qui provenait surtout de l'absence d'énergie dans le gouvernement ; de sorte que l'impunité pour tout méfait avait pour ainsi dire passé en règle. L'historien Barkæus reconnaît que le pillage, l'impiété, le vol, le meurtre et une licence effrénée avaient démoralisé les troupes. Le soldat prétendait qu'il n'y avait plus rien de criminel, en deçà de l'équateur², et dans cette persuasion, il se livrait sans remords à tous les excès.

Joan Maurice y porta remède en introduisant une application plus rigoureuse de la justice. Quelques-uns des plus grands coupables furent mis à mort ; et plusieurs fonctionnaires civils et politiques qui s'étaient mal conduits ou qui avaient abusé de leur pouvoir, sans être pour cela punissables devant la loi, furent démissionnés et renvoyés en Hollande. Il se forma des institutions pour nourrir et soigner les malades, les pauvres et les orphelins. Les lois hollandaises concernant le mariage furent étendues et rendues applicables aux Brésiliens et aux Portugais. Les catholiques purent observer, sans être inquiétés, toutes les cérémonies de leur culte ; il leur fut permis de faire des processions le long des rues lors des fêtes, et on se concilia la population juive en autorisant la célébration du sabbat. Seulement tant que la guerre continuait à absorber les ressources de la colonie, il ne fut pas possible d'accorder de dîme aux prêtres catholiques. On prit aussi des mesures pour la conversion des Brésiliens ; des écoles dirigées par des ministres protestants que le gouverneur avait fait venir de Hollande, furent ouvertes en faveur de leurs enfants.

Jusque là aucun ordre n'avait été observé quant à la distribution des vivres ; et une foule d'abus avaient été la conséquence naturelle d'une pareille négligence. Au risque d'exciter une sédition, Maurice mit un terme aux dilapidations, en fixant la ration de chaque individu d'après son armé et son grade. La diversité des poids et des mesures donnant aussi lieu à de grandes fraudes, il y remédia en

¹ Voir les lettres m. s. du comte Joan Maurice dans les archives du royaume. Comparez aussi De Beauchamp, t. II, p. 424 ; Veegens ; *Istoria delle guerre*, et une brochure qui se trouve dans la bibliothèque royale intitulée *Kort Verhael van den Staet van Fernambuc door Augustus van Quelen*. Amstelredam 1640.

² Nous trouvons cet exposé de la situation du Brésil, lors de l'avènement de Joan Maurice, ainsi que les améliorations qu'il y porta dans De Beauchamp, t. II, p. 426 et suiv. ; *Istoria delle guerre*, t. I, p. 188 etc. ; Van Kampen, t. I, p. 412 et 413 ; Veegens, p. 190 et suiv. et Barkæus, p. 50 et autres. Raynal s'exprime plus favorablement que les autres écrivains, quant à la situation morale des troupes au Brésil, comme d'ailleurs nous l'avons déjà fait remarquer ci-dessus.

adoptant définitivement les poids et les mesures d'Amsterdam. Les habitants du Récif et d'Olinda furent répartis en quatre compagnies de milice, ayant chacune ses officiers et ses enseignes. On accorda indistinctement la permission de bâtir au Récif; et défense fut faite de transporter ailleurs les matériaux provenant des ruines d'Olinda.

Le grand but que se proposait Joan Maurice était de réparer les maux de la guerre; lui seul en avait le pouvoir par la confiance qu'inspiraient ses talents et son rang éminent. Mais il fallait des ressources: il en trouva d'abord dans la vente des sucreries abandonnées. La valeur en était si considérable, qu'elles furent estimées de 20,000 à 100,000 florins chacune, ce qui rapporta à la Compagnie des Indes-Occidentale, la somme énorme de 2 millions de florins¹.

Maurice fit ensuite un appel à tous les habitants qui avaient émigré et leur proposa de rentrer dans la jouissance de leurs propriétés sous la domination hollandaise, avec pleine et entière liberté de conscience. Tout esclave qui déserterait, après que son maître aurait prêté serment de fidélité à la Hollande, lui serait rendu, à moins qu'il ne fût entré antérieurement au service de l'état. Chaque colon devait être justiciable des lois hollandaises, et soumis aux mêmes taxes que les vainqueurs. Deux jours de la semaine furent fixés par le conseil suprême du Récif pour rendre justice à ceux qui se croiraient lésés dans leurs droits.

Quelle élévation, quelle noblesse et quelle énergie se font ici remarquer dans le caractère de Maurice! La colonie éprouva bientôt les effets bienfaisants de ces mesures salutaires, de cette tolérance religieuse si rare alors, de cette humanité qui présidait à toutes les démarches du gouverneur. De pareilles mesures diminuèrent insensiblement l'aversion des populations du Brésil contre les Hollandais. Maurice trouva un appui constant et ferme pour l'application de ses mesures dans le conseil du gouvernement établi au Récif. Lors de l'arrivée du gouverneur, il était entré dans ce conseil, pour le compléter, plusieurs hommes énergiques et vigilants, comme Van Ceulen et Gysselingh qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, s'étaient distingués déjà auparavant au Brésil. Toutes les branches de l'administration ayant ainsi été réorganisées au Récif, on mit en délibération si le siège du gouvernement continuerait à y être fixé, ou si on le transférerait dans l'île de Tamarica. Les directeurs de la Compagnie avaient engagé Maurice lors de son départ à s'occuper de ce point, lui laissant cependant pleine liberté de décider à cet égard comme il le jugerait convenable. L'île de Tamarica avait l'avantage d'avoir de l'eau et du bois; mais tout y était du reste encore à créer; tandis que le Récif était déjà couvert de constructions, habité, et doué par la nature d'un port excellent. Cette dernière considération en faveur de la résidence du conseil l'emporta, et le siège du gouvernement resta fixé au Récif.

En Hollande cependant, il s'éleva de grandes discussions sur l'utilité qu'il y aurait à laisser le commerce libre entre le Brésil et la mère-patrie. Les commerçants d'Amsterdam se montraient grands partisans de la liberté du commerce qui devait leur rapporter d'immenses avantages, attacher pour toujours la colonie à la Hollande et lui inspirer de l'aversion contre le monopole des Espagnols et des Portugais. Cependant la Compagnie des Indes-Occidentales et nommément la Chambre de la Zélande se prononcèrent fortement contre cette liberté commerciale, alléguant leur droit au monopole dans cette province et prétextant que ce n'était qu'une instigation espagnole et une ruse pour amener la ruine de la Compagnie². Le parti libéral l'emporta; et l'année suivante le monopole de la Compagnie fut limité à l'importation des esclaves, des provisions de guerre et à l'exportation de bois de teinture. La navigation fut ouverte à tous; cependant, chaque négociant ne devait envoyer annuellement au Brésil qu'une seule cargaison. Les Portugais habitant le Brésil curent alors si la liberté d'importer leurs produits en Hollande³.

¹ Voir Luzac, t. I, p. 325.

² Nous trouvons dans les *Nederlanders buiten Europa* de Van Kampen, t. I, p. 415, que le comte Joan Maurice et les conseillers du Brésil avaient adopté la manière, les principes étroits et faux que ce siècle apportait dans les relations commerciales et au-dessus desquels les commerçants d'Amsterdam avaient su s'élever. Cependant, Veegens contredit positivement cette assertion (p. 231) ainsi que plusieurs autres auteurs même étrangers. A les en croire, ce serait à la recommandation pressante du gouverneur que les directeurs de la Compagnie se seraient décidés en 1638 à adopter le système du commerce libre.

³ Voir l'original de ce règlement sur la liberté du commerce dans Luzac *Hollands Rijkdom*, t. II, p. 260. Une foule de brochures parurent en 1636 et 1637 dans les Pays-Bas pour insister sur la liberté du commerce. La plupart se trouvent dans la Bibliothèque royale à La Haye; elles sont de la plus grande importance.

Au milieu des travaux inséparables d'une pareille administration, le gouverneur conçut le projet d'envoyer une expédition sur la côte de Guinée, dans la persuasion qu'une importation non-interrompue d'esclaves était nécessaire pour la culture du sol au Brésil, et qu'ainsi il fallait posséder un établissement fixe sur la côte d'Afrique. En conséquence 12 vaisseaux et 1200 hommes, sous les ordres du colonel Kin¹, partirent du Récif le 25 juin 1637 et arrivèrent sur la côte de Guinée après une traversée de deux mois. Aussitôt après le débarquement, un millier de nègres au service des Portugais tombèrent sur les nôtres avec des cris assourdissants et nous tuèrent 40 hommes; mais bientôt après les nègres furent entièrement battus et l'on commença le siège de St. George d'Elmina. Après avoir résisté cinq jours au feu de notre artillerie², le fort se rendit le 29 août à des conditions très-humiliantes. La garnison composée de 180 soldats, femmes et enfants, et de 500 nègres, put se retirer librement. On trouva dans le fort 30 pièces de canon, 9000 livres de poudre, une grande quantité d'or et de marchandises. La même année encore Kin revint au Brésil, après avoir laissé à St. George une garnison suffisante. Un jour d'actions de grâces fut indiqué pour remercier le Tout-Puissant de ce succès.

Cependant l'amiral Lichthart qui croisait avec sa flotte le long des côtes du Brésil, faisait beaucoup de ravages tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Avec 150 hommes il s'empara de la petite ville de St. Jorge dos Ilheos, située au sud de S. Salvador. Le butin fut peu considérable, parce que les habitants avaient pris la fuite avec ce qu'ils possédaient de plus précieux; et contre la coutume, probablement d'après les ordres de Maurice, les Hollandais *ne mirent pas le feu* à la ville en partant. Bagnola par contre, qui s'était retiré avec 2000 hommes dans la capitainerie de Sergipe del Rey, envoyait de temps à autre de petites bandes, qui, malgré la vigilance de nos troupes, traversaient le S. Francisco et répandaient partout la mort et la désolation. Il était temps d'y mettre un terme et de faire justice de ces maraudeurs. Le colonel Van Schuppen, accompagné du conseiller Gysselingh, fut en conséquence placé à la tête de 2300 soldats, 250 matelots et 400 Brésiliens. Il traversa le S. Francisco, et après une marche de plusieurs jours, pendant laquelle on ne put découvrir d'ennemis, car Bagnola s'était rendu à S. Salvador en apprenant que Lichthart après la prise d'Ilheos avait fait voile pour cette ville, — Van Schuppen arriva le 24 décembre 1637 devant la ville de Sergipe del Rey, s'en empara et la détruisit de fond en comble. Après avoir brûlé sur son passage maisons et sucreries, après avoir arraché les arbres fruitiers et ravagé toutes les plantations, le colonel Van Schuppen repassa sur la rive septentrionale du S. Francisco³.

Nous avons raconté plus haut comment Artichofsky avait consenti à partager le commandement avec Van Schuppen, qui était simplement colonel comme lui. Après l'arrivée du comte Maurice, il se sentit tellement rejeté en arrière et se croyait traité avec tant d'injustice, qu'il se décida vers la fin de 1637 à retourner en Hollande. La Compagnie lui fit présent d'une chaîne en or et d'une médaille d'honneur pour le récompenser de ses services.

Dès le commencement de 1638 on put remarquer l'influence salutaire du système humain que Maurice avait adopté à l'égard des indigènes du Brésil; le gouverneur reçut une députation des Brésiliens de la capitainerie de Siara, qui le suppliaient de les délivrer du joug des Portugais, offrant de se soumettre volontiers aux Hollandais. Comme garantie de leur bonne foi, ils offrirent les fils de deux de leurs chefs comme otages. Voulant satisfaire à leur demande, le comte Maurice envoya dans leur pays avec quelques troupes, le colonel Joris Garstman, qui parvint avec l'aide de 200 Brésiliens à s'emparer de la petite forteresse de Siara, encore occupée par les Portugais. Quoique le pays fût

¹ C'est à tort que nous avons indiqué Nicolas Van Yperen comme chef de cette expédition, dans la table chronologique qui précède ce récit. Le colonel Kin en fut réellement le chef; Nicolas Van Yperen était commandeur-général des établissements hollandais sur la Côte d'Or. Voy. le *Commissie-boek*, 18 sept. 1636 dans les Archives du Royaume.

² L'attaque se fit pendant qu'on jouait l'ancien air national: *Wilhelmus van Nassauwen*. Voy. Van Kampen, t. I. p. 417 et Barlaeus, p 58.

³ Pendant tout le cours de cette campagne, on s'attacha de part et d'autre à détruire ou à enlever les nombreux troupeaux qui couvraient pour ainsi dire le sol de la capitainerie abandonnée. Bagnola avait amené à sa suite 8000 têtes de bétail et on avait fait tuer 5000, pour ne pas les laisser à Van Schuppen, qui de son côté en détruisit 3000, sans compter ce qu'il en fit chasser sur l'autre rive du fleuve, vers les provinces conquises. Voy. Beauchamp, t. I, p. 439, Barlaeus. p. 63, Van Kampen, t. I, p. 418. De part et d'autre, on commettait ces affreux ravages pour sa défense. En détruisant ainsi les vivres dans les provinces frontières, on y rendait le séjour de l'ennemi impossible. Cet horrible système fut mis en action du côté des Hollandais par l'ordre exprès des Directeurs de la Compagnie, contre l'avis de Maurice.

peu étendu et peu fertile, Garstman laissa une petite garnison dans le fort, à laquelle il recommanda de vivre en bonne intelligence avec ces tribus encore sauvages, qui semblaient bien disposées en notre faveur. On pensait avec raison que leur alliance présentait un avantage réel, et qu'un pareil exemple ne pourrait manquer d'être suivi par d'autres tribus indigènes. A peu près à la même époque¹, le vaillant capitaine de marine Schaap livra un glorieux combat, avec son seul vaisseau, contre trois grands gallions espagnols, devant la baie de S. Salvador. L'un des vaisseaux ennemis prit la fuite, l'autre fut poussé sur le rivage, et le troisième conduit au Récif. On trouva dans ce dernier gallion une lettre qui prouvait qu'on travaillait avec ardeur, à Lisbonne comme à Cadix à l'équipement d'une flotte, destinée, à ce que l'on croyait généralement à reprendre tout ce que les Hollandais avaient conquis au Brésil.

Depuis plus de trois mois le comte Maurice était sérieusement malade des fièvres du pays. Une fois acclimaté, il put reprendre la direction des affaires avec son énergie accoutumée. Il commença par un voyage d'inspection dans les deux capitaineries de Rio Grande et de Paraíba, situées au nord du Récif. Il mit ordre aux affaires civiles et releva les fortifications des forts situés dans ces deux provinces. La plupart des améliorations qu'il avait introduites dans les affaires de la colonie, avaient eu les résultats les plus salutaires. Il eut aussi à se louer du zèle avec lequel les ministres protestants venus de la Hollande veillaient à l'instruction des indigènes et à leur conversion. En récompense de leurs services, ces ecclésiastiques, qui avaient formé une espèce de consistoire au Récif, exigèrent du gouverneur qu'il limitât la tolérance pleine et entière accordée aux autres sectes religieuses. Il fallut que Maurice bien malgré lui se prêtât l'année suivante à ces exigences. Désormais il fut défendu aux catholiques de faire des processions le long des rues, toutes les sucreries durent être bénies par un ministre protestant, au lieu du prêtre à qui cette cérémonie avait été dévolue jusqu'alors, etc. etc. Les synagogues furent fermées; et les Juifs durent se borner à célébrer leur culte dans l'intérieur des maisons². Les excellentes dispositions que Maurice avaient prises antérieurement, se trouvèrent ainsi sans force, en présence d'une intolérance d'autant plus déplorable, qu'elle provenait de ceux que leur charge appelait à prêcher la paix et la réconciliation.

Pendant ce temps le gouverneur avait reçu plusieurs lettres de l'assemblée des XIX, qui insistaient pour qu'il couronnât ses travaux si glorieusement commencés au Brésil par la prise de S. Salvador, capitale du Brésil portugais. On lui promettait de grands renforts de troupes et de vaisseaux sous le commandement d'Artichofsky; et de plus on l'invitait à hâter l'affaire, afin que la ville fût prise avant que le redoutable armement des Espagnols fût prêt à quitter les ports de l'Espagne et du Portugal. La Compagnie des Indes-Occidentales espérait par cette importante conquête relever un peu l'état de ses finances; car les grandes dépenses que nécessitaient cette longue guerre l'accablaient, et, pendant plusieurs années consécutives, il avait fallu que l'état lui avançât 6 à 700,000 florins.

En outre Maurice avait été induit en erreur par des rapports exagérés sur le mauvais esprit qui régnait parmi les soldats et sur la désunion entre les chefs à S. Salvador; on lui assurait que le peuple, instruit des bons traitements qu'éprouvaient ceux qui avaient reconnu l'autorité de la Hollande, se montrait tout disposé à changer de domination³. De concert avec le conseil suprême, le comte résolut

¹ De Beauchamp et l'*Istoria delle guerre* rapportent cet exploit de Schaap et la conquête de Siara, l'année 1637. La même inexactitude s'est glissée dans notre tableau chronologique; tandis que Van Kampen, Veegens et d'autres écrivains indiquent ces deux événements comme s'étant passés en janvier et février 1638. La ville de Siara ne fut point prise par Van Schuppen, comme on pourrait le croire d'après notre tableau chronologique. Van Schuppen se trouvait alors à Sergipe.

² Le mal fut d'autant plus sensible qu'un grand nombre de commerçants respectables et d'autres colonistes au Brésil étaient des juifs, qui depuis nombre d'années s'étaient réfugiés au Récif ou qui récemment y avaient été attirés par la tolérance du comte Maurice. C'était surtout à eux que le commerce devait sa prospérité. Nous les retrouverons plus tard à Surinam où leur grand et infatigable esprit de commerce déploya toute son activité dès notre premier établissement dans cette contrée.

³ En effet Maurice était regardé comme un ennemi généreux. Quand Bagnola l'avait invité à permettre que les femmes et les enfants de Pernambuco, dont les pères et les maris servaient dans l'armée portugaise, retournaient à Bahia, moyennant rançon, il répondit qu'il désirait que ses prisonniers ne fussent redéposables qu'à lui de leur délivrance. Il fit équiper à ses propres frais un vaisseau, les renvoya en sûreté, et pourvut à tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Cette noble conduite reçut le juste tribut d'éloges qu'elle méritait. Voy. De Beauchamp, t. II, p. 449.

donc de ne pas différer davantage l'expédition, et bientôt la flotte forte de 30 vaisseaux de guerre, appareilla du Récif le 8 avril 1638 et arriva peu de jours après devant la baie de Tous-les-Saints¹. Maurice lui-même se trouvait à la tête de cette expédition; il avait avec lui 3400 soldats hollandais et 1000 Brésiliens². Le 17 il entra dans la baie, au milieu du tonnerre de son artillerie, et déposa, sans rencontrer d'opposition, ses troupes de débarquement tout près de la ville. Bientôt les quatre forts d'Alberto, de S. Filippo, de S. Bartolomeo et de Rosario, qui entouraient la ville, tombèrent en notre pouvoir presque sans combat. Maurice fit ensuite creuser des tranchées et élever des batteries; mais bientôt il reconnut que ses forces n'étaient pas à beaucoup près suffisantes pour entreprendre le siège régulier d'une ville comme S. Salvador. Depuis 1625 les fortifications de cette place avaient été considérablement augmentées; il s'y trouvait une garnison de 2000 Espagnols et Portugais, renforcés d'un corps de 3000 bourgeois armés, outre celui que commandait Bagnola et qui s'était retiré à S. Salvador: ce dernier corps était composé de 1400 Européens et de 800 Brésiliens. Les assiégés étaient donc à peu près deux fois aussi nombreux que les assiégeants. Il ne fut pas possible de bloquer entièrement la ville et d'empêcher que les vivres n'y arrivassent de l'intérieur du pays. Dans la ville même l'enthousiasme pour la défense était à son comble; toute division entre les chefs avait disparu; et le gouverneur civil don Pedro da Sylva, pour mettre fin à toute dissension, céda volontairement le commandement en chef à Bagnola, pendant toute la durée du siège. Il fit ainsi à l'intérêt public le sacrifice toujours si pénible de l'amoûr-propre, en reconnaissant lui-même la supériorité des talents militaires de son lieutenant. Bagnola se montra digne d'une déférence qui ne pouvait manquer de flatter son amour-propre et d'enflammer son courage. Animé d'un nouvel esprit, il effaça bientôt par des actes d'une valeur soutenue l'impression défavorable qu'avaient produits ses échecs et sa conduite précédente. Tout le monde à San Salvador avait pris les armes à la voix des prêtres qui excitaient le peuple à la guerre contre les hérétiques et qui avaient eux-mêmes ceint l'épée.

Le 18 mai, Maurice tenta infructueusement une vigoureuse attaque pendant la nuit. Les Portugais, avertis à temps par un déserteur, reçurent les colonnes destinées à l'assaut avec la plus grande valeur. Le combat fut acharné; longtemps la victoire resta indécise, car partout où l'on voyait se dresser la taille imposante et athlétique du noble Nassau, l'ennemi pliait; mais à la fin il dut céder à des forces supérieures et faire sonner la retraite. Les pertes furent si grandes de part et d'autre qu'on conclut une trêve de six heures pour enterrer les morts; parmi ceux-ci on eut à regretter des deux côtés plusieurs capitaines distingués³.

Après ce premier succès les assiégés commencèrent à faire des sorties; bientôt les assiégeants se virent menacés d'être cernés et enfermés à leur tour. Dans ces divers combats, Bagnola, da Sylva, Edouard d'Albuquerque, Souto, Cameron et Diaz se distinguèrent plus particulièrement, du côté des Portugais; et Maurice, pour prévenir de plus grands malheurs, se vit d'autant plus forcée de lever le siège, que la saison des pluies approchait et qu'il n'avait plus à sa disposition que 2400 Européens et 900 indigènes. Dans la nuit du 25 au 26 mai, après un siège de six semaines, toutes les troupes se rembarquèrent dans le meilleur ordre avec leur matériel de guerre et les canons dont on s'était emparé. Avant de retourner au Récif, Maurice fit en vain proposer à Bagnola l'échange des prisonniers.

Dans le rapport officiel de cette malheureuse expédition qu'il adressa aux États-généraux et aux directeurs de la Compagnie, Maurice se plaignit vivement de ce que, par la lenteur qu'on avait mise à

¹ Voir, quant aux particularités de cette expédition, Aitzema, t. II, p. 538; Wagenaar, t. XI, p. 247; Van Kampen, t. I, *Istoria della guerra*, t. I; De Beauchamp, t. II; Veggens, et surtout le rapport officiel du comte Maurice aux États-généraux (Archives du Royaume).

² Les auteurs étrangers font monter plus haut le nombre des troupes de l'expédition. De Beauchamp avance même que les forces du débarquement étaient de 7800 hommes. C'est une erreur palpable, puisque les troupes hollandaises au Brésil ne se composaient alors que de 4 ou 5000 hommes.

³ Nous lisons dans plusieurs écrivains que l'intrépide Maurice, l'épée à la main, encourageait ses soldats au fort de la mêlée et qu'il ordonna à ses officiers de tourner sans pitié leurs armes contre les fuyards. « Ramenées ainsi à la charge par le comte » ce sont les expressions, de De Beauchamp, « les troupes hollandaises firent des prodiges de valeur, mais sans pouvoir néanmoins forcer les lignes. » D'autres auteurs étrangers font à l'envi l'éloge de Maurice. L'auteur de l'*Istoria della guerra* raconte comment il sut animer le courage des siens de la voix et de l'exemple, à tel point que la victoire fut longtemps douteuse: « ritornarono nuovamente ad assalire la trinciera, e ciò fecero con tant' impeto, inanimiti sempre dalla voce et dalla presenza di Maurizio, che stiede per longo tempo dubbia la vittoria. »

lui envoyer des renforts, on lui avait fait manquer cette belle conquête¹. Quelques mois plus tard il déclarait qu'il lui fallait au moins 3600 hommes pour compléter ses forces jusqu'au nombre de 7000, indispensable pour garnir convenablement les forts et tenir la campagne avec quelques troupes². En conséquence, la Compagnie, pressée par les Etats-généraux, conçut le projet d'envoyer 5000 hommes au Brésil afin de satisfaire aux instances réitérées du gouverneur. Cependant, après avoir cherché bien des mois à recruter des soldats, il avait été impossible d'en réunir plus de 1600. Ils furent embarqués sur 8 vaisseaux et mis sous le commandement d'Artichofsky qui fut renvoyé au Brésil avec le titre de général de l'artillerie et de colonel d'un régiment d'infanterie. Il mit à la voile le mois de décembre 1638.

Les armes de la Compagnie des Indes-Occidentales ne furent guère plus heureuses sur mer. Le 22 juillet 1638 l'amiral Jol (dit janube de bois) appareilla du Récif avec 17 vaisseaux et yachts, dans le but de s'emparer de la flotte d'argent des Espagnols. Il la rencontra le 31 août à la hauteur de Cuba; mais elle était commandée par le brave amiral don Carlos de Ibarra et composée de gros gallions bien armés. Jol aborda immédiatement le vaisseau-amiral³ et combattit avec furie pendant deux heures. Soit que la supériorité de l'ennemi les effrayât, soit qu'ils fussent jaloux de la gloire du jeune et vaillant amiral, les autres capitaines l'abandonnèrent et restèrent en arrière, à l'exception de deux, Roosendael⁴ et Van Der Mast, qui abordèrent aussi les vaisseaux ennemis et combattirent avec courage. Le vaisseau amiral hollandais, assailli de tous côtés, dut alarguer, justement au moment qu'un de nos matelots était occupé à arracher le pavillon de l'ennemi. Par un miracle d'adresse et d'agilité ce matelot parvint à regagner son bord, sans cependant avoir réussi à enlever le pavillon espagnol⁵. Trois fois encore Jol attaqua cette flotte pendant le courant de septembre; il fallut enfin renoncer à cette riche proie; et en novembre il rentrait dans les ports de la Hollande. Les Etats-généraux lui firent présent d'une chaîne en or et d'une médaille d'honneur de la valeur de 707 florins⁶, pour le récompenser.

¹ Le récit détaillé de l'insatiable attaque de S. Salvador, que nous trouvons dans cette lettre, datée : Antonio Vaz 29 juin 1638, confirme exactement, et presque mot à mot, l'exposé que nous en avons donné ci-dessus. D'après ce même manuscrit précieux, déposé dans les archives du royaume, les frais de l'expédition contre S. Salvador furent couverts en grande partie par le butin qu'on fit. Dans ce butin se trouvaient 400 esclaves. La réponse des directeurs à la lettre de Maurice fut très-honorables pour lui. Ils s'excusaient de n'avoir pas envoyé des renforts plus tôt, mais sans se permettre un seul mot de reproche. Cependant, nous croyons avec M. Veegens (p. 225) « que cet échec dans la baie de « Tous-les-Saints fut le premier germe de la mésintelligence qui éclata plus tard entre les directeurs et le comte. »

² Voir deux lettres M.S. du comte Maurice, écrites du Récif le 30 sept. et le 6 octobre 1638, qui se trouvent dans les archives du royaume.

³ Le 18 août Artichofsky, sur la présentation du Prince d'Orange et de l'assemblée des XIX, fut nommé général de l'artillerie et colonel d'un régiment d'infanterie de 12 compagnies, chacune de 150 hommes au Brésil. Dans cette double qualité son traitement devait monter à 750 florins par mois, plus 250 florins pour sa table. Voir les *Résolutions des Etats-généraux* du 18 août 1638. C'est donc à tort que Van Kampen, *de Nederlanders buiten Europa*, prétend qu'Artichofsky fut renvoyé au Brésil en 1638 comme commandant en chef avec le titre de généralissime. Cette même inexactitude s'est glissée dans le tableau chronologique, confirmés que nous étions alors dans notre opinion par le témoignage de plusieurs écrivains, De Beauchamp, l'auteur des *Nederl. reizen*, et surtout M. Veegens. Nous croyons devoir embrasser aujourd'hui l'opinion contraire depuis que nous avons parcouru l'original de la nomination d'Artichofsky aux fonctions de maître-général de l'artillerie et de colonel. Ces pièces sont déposées aux Archives du Royaume. Voir le *Commissie-boek* des Etats-généraux 1629 — 1639, t. 271 v. Nous empruntons à son brevet ou commission de général de l'artillerie la phrase suivante, qui montre clairement qu'Artichofsky était placé sous les ordres du comte Maurice. Nous conservons le style et l'orthographe du temps:.... « *alles te doen dat een goet ende getrouw meester-generael van de artillerie schuldig is ende behoort te doen ende tot sulcken staet* » « *eiigent ende gebeurt, alles in conformite van de conditiën en de order hem bij de meergenoemde W. I. Comp. albereijts gegeven* » « *oste als nog te geven ende vorders hem te laten gebruiken te water ende te lande in de steden, forten, sterckten ende te veldt* » « *daer ende alsoo hem dat bij ons, die van de dijckopgemelte W. I. Compagnie ende de welgemelten Heer Graef Joan Maurits* » « *van Nassau, naer d'occurentiën ende 't vereijsch van den dienst van 't lant sal worden gerecommandert* (de faire tout ce que « doit un hon et fidèle maître-général de l'artillerie, tout ce qui est propre à de pareilles fonctions, le tout conformément aux conditions « et aux ordres déjà posés ou à poser par la Compagnie des Indes-Occidentales, et d'exécuter par terre, par mer, dans les villes et forteresses et en campagne, tout ce qui pourra lui être recommandé par nous-mêmes, par la Compagnie et le comte Joan Maurice de Nassau, « selon les occurrences et les exigences du service). »

⁴ Les vaisseaux hollandais différaient tellement en grandeur de ceux des Espagnols que la hune du mât du vaisseau de Jol dépassait à peine le pont supérieur du vaisseau-amiral espagnol.

⁵ Le même, qui avec un bâtiment armé en course, fit une si heureuse tournée en 1635 et 1636, comme nous l'avons indiqué plus haut.

⁶ Voir Engelberts Gerrits, *Neérl. heldendaden ter see*, t. I, p. 335.

⁷ Voir Aitzema, t. II, p. 538.

penser de sa vaillance. Quelques-uns des lâches capitaines qui l'avaient abandonné et qui plus tard avaient encore cherché à noircir sa réputation, furent condamnés à une forte amende.

Cependant le comte Maurice ne voyant pas arriver les renforts si longtemps promis, expédia de nouveau une missive aux États-généraux¹, où, pour leur montrer le déplorable état de faiblesse dans lequel on le laissait, il y ajoutait les listes numériques de tout ce qu'il possédait de troupes, de vivres et d'ammunitions au Brésil... Au mois de mars 1639, Artichofsky arriva enfin au Brésil avec les renforts attendus; mais bientôt la désunion naquit entre lui et le comte Maurice. Le gouverneur voyait avec peine que cet ambitieux Polonais, avec lequel il n'avait jamais bien pu s'accorder, eût obtenu un grade qui le rendait presque son égal; il s'imagina que c'était une sorte de châtiment de l'échec qu'il avait subi devant S. Salvador. Ce fut, il faut l'avouer, une grande imprudence de la part de la Compagnie, pour ne rien dire de plus. Deux mois s'étaient à peine écoulés que la rupture fut publique². Artichofsky avait écrit à Albert Conraed, bourgmestre d'Amsterdam et directeur de la Compagnie, une lettre renfermant des remarques piquantes et calomnieuses sur la conduite du comte Maurice, et où il reprochait au gouverneur la lenteur et la négligence dans les affaires du gouvernement, les abus de toute espèce qui s'étaient introduits, ainsi que le refus que faisait Maurice de reconnaître ses droits comme général³. Avant d'expédier cette lettre il en communiqua le contenu à quelques-uns de ses amis. Par hasard cette même lettre tomba entre les mains de Maurice, qui fit aussitôt assebler le conseil gouvernemental le 20 mai 1639. Il y lut à haute voix cette lettre qui ternissait si odieusement sa réputation, fit quelques observations, défendit sa conduite et termina en annonçant sa ferme résolution de demander sa démission de gouverneur, si Artichofsky n'était pas immédiatement renvoyé de la colonie⁴. Le conseil tenta en vain d'apaiser cette querelle; et comme on tenait à conserver le noble comte de Nassau dont l'administration jusqu'alors avait été si prospère, plutôt que cet étranger dont les prétentions dépassaient les mérites, Artichofsky fut renvoyé dès le mois de juin en Hollande.

Aussitôt après son retour, il se répandit en plaintes contre le traitement qu'il venait de subir, auprès des Etats, du Stadhouder et des directeurs de la Compagnie⁵. Il ne rentra pas en service; mais mal-

¹ Nous trouvons cette lettre datée 18 février 1639 avec les appendices dans les Arch. du Roy. Elles nous montrent qu'il n'y avait alors au Brésil que 3250 soldats en état de faire le service actif, et de ce nombre il y avait encore à déduire les soldats pour la flotte. Les magasins de provisions au Récif ne contenaient que 31 tonneaux de viande salée, 34000 livres de biscuit etc. et les ammunitions de guerre se bornaient à 100,000 livres de poudre, 16,590 boulets de tout calibre, etc.

² Voir sur ces détails entre Maurice et Artichofsky, Veegens, p. 225; Aitzema, t. II, p. 538; Wagenaar, t. XI, p. 247; Van Kampen, t. I, p. 423; Nederl. reizen, t. XIV, p. 76; De Beauchamp, t. III, p. 86 et Barlaeus, p. 172 et suivantes.

³ Dans les *Nederl. reizen* et dans quelques autres ouvrages, nous trouvons qu'Artichofsky avait été autorisé par ses pouvoirs à agir indépendamment du comte Maurice. Le fragment de son brevet que nous avons cité plus haut prouve suffisamment le contraire. Il n'y est nullement fait mention de ce droit qu'Artichofsky réclamait de nommer les officiers, droit que, selon lui, Maurice avait méconnu. Le gouverneur lui-même n'avait ce droit qu'en campagne; car en garnison il n'avait que le choix sur la liste triple qui lui était présentée par le conseil gouvernemental (voir le brevet ou commission de Joan Maurice); comment donc Artichofsky pouvait-il réclamer un droit que le gouverneur n'avait pas?

⁴ Maurice soutenait qu'Artichofsky avait été envoyé dans la colonie pour contrôler sa conduite; il accusait ce général d'avoir excité les troupes à la désobéissance. Il déclare cette lettre interceptée, lausse et mensongère, et comme Artichofsky était la première personne en rang après lui, il demanda expressément son éloignement, *parce que désormais son honneur ne permettait plus qu'il se trouvât en rapport avec un pareil homme*. Nous avons tiré cette particularité d'une lettre M. S. de Maurice, datée du 25 mai 1639 (Arch. du Roy.). Les écrivains étrangers croient qu'Artichofsky avait reçu à son départ des instructions secrètes. Nous lisons, en effet, dans De Beauchamp (t. III, p. 86): « Artichofsky revint au Brésil « avec la mission d'agir comme inspecteur secret de la conduite de Nassau, mission peu honorable et qu'il remplit avec peu d'adresse. Ce général « ambitieux nourrissait une vieille haine contre Maurice, qu'il avait voulu supplanter dans sa place de Gouverneur-général, place à laquelle il se « croyait des droits. Son opposition fut si ouverte et son langage si virulent, qu'il devint impossible à Maurice de souffrir un pareil adversaire. » — Quoique le brevet d'Artichofsky ne contint rien qui pût justifier la première partie de cette assertion, il nous semble que De Beauchamp, comme étranger, est peut-être ici un juge impartial; il se pourrait que le général eût encore des instructions secrètes du conseil des XIX. Mais malheureusement les archives de la Compagnie des Indes-Occidentales, qui pourraient peut-être prouver le contraire, n'existent plus. Toutefois, il nous répugne d'ajouter foi à cette supposition si peu honorable pour un homme qui avait été pendant 16 ans au service de notre pays, et qui jusque là s'était toujours conduit en homme d'honneur et avec beaucoup de bravoure.

⁵ On trouve encore dans les Archives du Royaume une lettre d'Artichofsky aux Etats-généraux du 29 mars 1640. Il s'y défend contre les accusations du comte Maurice; il se plaint surtout de ce qu'avant son départ du Brésil, pas plus qu'après son retour en Hollande, on ne lui a jamais fourni une occasion convenable d'expliquer sa conduite. Il demande en même temps d'être rétabli dans son honneur et délié de ses serments à la Hollande. Cette requête fut appuyée vers la fin de l'année 1640 par des lettres de plusieurs Polonais de haut rang aux Etats-généraux, entre autres Christophe Radziwil, prince du St. Empire romain, généralissime des armées du roi de Pologne (voir les Arch. du Roy.).

heureusement l'estime qu'on faisait de ses connaissances et de sa bravoure indisposèrent beaucoup de personnes contre Maurice.

Un des membres du grand conseil, Van der Dussen, qui s'embarqua avec Artichofsky pour Amsterdam, mit sous les yeux de la Compagnie un compte détaillé de la situation des conquêtes au Brésil. Nous nous trouvions alors en possession de six provinces contiguës : Pernambuco, Tamarica, Paraïba, Rio-Grande, Sergipe del Rey et Siara, qui, sans être les plus grandes des quatorze capitaineries du Brésil, n'en étaient pas moins les plus fertiles et les mieux situées. La capitainerie de Sergipe seulement, qui avait été entièrement dévastée lors de la conquête, était encore abandonnée par ses habitants et n'était gardée, par une garnison de 40 hommes, que comme avant-poste contre les Portugais sur les frontières du Sud. La capitainerie de Pernambuco était la mieux cultivée et comptait plus de cent sucreries en activité; la ville du Récif en était le chef-lieu et le siège du gouvernement de la colonie. Au commencement de l'année 1639 le gouvernement était composé outre le gouverneur Joan Maurice, de la manière suivante¹:

Grands Conseillers Secrets (Hooge ende Secrete Raden): Van Ceulen, Gijsselingh, Van Der Dussen et un assesseur.

Conseillers politiques (Politique Raden): Heerckmans, Mortamer, De With et Bodechevius.

Au total, les revenus du Brésil hollandais, consistant principalement en dîmes des produits des 160 sucreries alors en activité, s'élevaient à 280,900 florins² et suffisaient presque pour subvenir aux frais de la guerre. Il ne manquait qu'une chose à cette belle province, c'était un plus grande nombre d'habitants. Depuis longtemps le comte Maurice demandait instamment des colons à la métropole, mais comme il arriva souvent plus tard, ses vues éclairées et ses sages conseils furent contrariés par les directeurs et surtout par les actionnaires de la Compagnie. Selon leur expression, le comte « leur coûtait déjà trop cher. » Idée bornée et sordide qui causa plus tard la perte de la colonie entière.

Deux classes d'habitants peuplaient les capitaineries hollandaises: les hommes libres et les esclaves. Les Hollandais, les Portugais et les Brésiliens formaient la population libre. Les premiers étaient pour la plupart des marchands, des ouvriers et des aubergistes et s'étaient établis presque tous au Récif; aussi les maisons y étaient entassées et chaque jour il s'en élevait de nouvelles. Les Portugais plus nombreux, et plus riches, étaient en possession de la plupart des plantations. Les Juifs tenaient aussi un rang considérable parmi les habitants libres du Brésil, qui n'étaient pas au service de la compagnie; ils faisaient un commerce étendu et plusieurs d'entr'eux achetaient des sucreries et bâtissaient au Récif des maisons magnifiques³. Persécutés encore alors dans presque toute l'Europe ils avaient cherché un asile dans un pays où ils pouvaient professer leur religion et célébrer leurs cérémonies avec plus de liberté que par tout ailleurs, malgré les restrictions qu'on y avait apportées à la requête des ministres protestants dont nous avons parlé plus haut.

Tous les Brésiliens, qui habitaient les provinces hollandaises jouissaient de la plus parfaite égalité sous le comte Maurice, qui par conséquent était aimé et respecté parmi eux. A l'exception de quelques chefs attachés aux Portugais fugitifs, ils étaient de fidèles alliés. Un moment même Cameron, ce redoutable chef brésilien allié des Portugais, ayant reçu quelque offense de Bagnola, sembla disposé à traiter séparément de la paix et à se soumettre à la domination néerlandaise. Mais Cameron était attaché au fond du cœur à une cause qu'il avait servie si longtemps avec tant de courage, et avant de recevoir la réponse de Maurice, son ressentiment s'était dissipé et il était redevenu un ennemi aussi actif qu'habile⁴.

¹ Cette liste des conseillers se trouve en tête d'une pièce authentique de l'an 1639, dans les archives du royaume. Nous avons trouvé en même-temps dans cette collection précieuse plusieurs lettres M.M. SS. du comte Maurice pour insister auprès des Etats-généraux sur la pleine et entière liberté du commerce avec le Brésil; ce qui fait donc cesser l'incertitude où nous étions à ce sujet. Voyez la seconde note en bas de la page 332 de ce volume.

² Ces données sont extraites du rapport officiel du conseiller Van Der Dussen à l'assemblée des XIX. Voir aussi Luzac, *Hollands rijkdom*, et Veegens.

³ Voir Van Kampen, I, pag. 426, et De Beauchamp, III, pag. 91.

⁴ Voir Raynal, III; Van Kampen, I; Veegens, De Beauchamp et *Istoria della guerra*.

Les Brésiliens, quelque devoués qu'ils se montrassent, étaient peu disposés au travail et ce n'était qu'à un prix énorme et pour un temps très limité qu'ils se louaient aux planteurs. Ce désavantage se fit d'autant plus sentir que les esclaves noirs étaient devenus plus rares. La plupart des nègres avaient suivi leurs maîtres portugais dans leur émigration ou avaient passé du côté des Hollandais pour devenir libres.

Si le comte Maurice avait su faire prospérer le pays par ses sages ordonnances et son gouvernement modéré, d'un autre côté, il ne négligea rien, non plus, pour embellir la capitale de la nouvelle colonie, et s'en occupa particulièrement cette année (1639) et les deux suivantes. Le Récif, quoique contenant maintenant 2000 maisons¹, ne suffisait plus à ses nombreux habitants; et Maurice, après avoir fait entièrement démolir la ville d'Olinda, abandonnée par ses habitants, employa les matériaux à la construction d'une nouvelle ville qu'il éleva sur l'île d'Antonio Vaz². Par arrêt du conseil suprême cette nouvelle ville fut appelée *Mauritsstad*, en l'honneur de son illustre fondateur. Entouré d'un marais du côté de l'ouest, borné par la mer à l'est, Mauritsstad se trouvait défendu au Nord et au Sud par deux forts nommés Frédéric-Henri et Ernest³. Déjà avant la fondation de cette ville, le comte avait fait planter un jardin pour lui-même sur le côté nord de l'île d'Antonio Vaz; il y avait transplanté 700 cocotiers en pleine grosseur, et presque tous les autres arbres fruitiers du pays, tels que l'oranger, le citronnier, le grenadier, etc. Il bâtit ensuite à ses propres frais, sur ce même terrain un superbe palais qu'il appela *Vrijburg* (Sans-souci) et qui coûta 600,000 florins. Les deux ailes étaient surmontées de tours qui servaient en même temps de points d'observation et de vigie pour les signaux en mer; on éleva tout autour, des ouvrages qui servaient à la fois à orner et à protéger l'île, désormais, la résidence du gouverneur. Son exemple fut imité par plusieurs autres colons et bientôt la ville de Mauritsstad fut aussi peuplée que le Récif⁴.

Il restait encore à entreprendre un autre grand ouvrage; c'était de joindre Mauritsstad au Récif par un pont nécessaire surtout pour le transport des marchandises. L'architecte exigea la somme de fl. 240,000; mais, après avoir achevé deux ou trois piliers en pierre et dépensé 100,000 florins, il abandonna l'entreprise comme impraticable.

Alors Maurice, grand amateur d'architecture, prit lui-même la direction de l'entreprise et la termina en moins de deux ans. Pour compléter son ouvrage, le comte fit jeter de l'autre côté de l'île un autre pont sur le Capibaribe, ouvrant ainsi une communication entre le continent et le Récif, à travers la ville de Mauritsstad.

Près de ce nouveau pont, il éleva une autre maison de plaisance ou palais d'été, auquel il donna le nom de Boa-Vista ou Belle-vue (*Schoonzigt*). Le rez-de-chaussée de ce bâtiment était garni de canons et servait ainsi en même temps à la défense de l'île⁵.

Les arts et les sciences fleurirent aussi sous le gouvernement bienfaisant du comte, et trouvèrent en lui un protecteur aussi éclairé que zélé⁶. En se rendant au Brésil, Maurice avait pris avec lui comme médecin le célèbre naturaliste Piso de Leyde. A la recommandation de Johan De Laet⁷, grand ami des

¹ Avant 1630 le Récif ne comptait que 200 petites habitations.

² Pierre Post, célèbre architecte né à Harlem, avait donné le plan de cette ville avec les fortifications.

³ C'était le nom du frère cadet de notre héros, qui était venu avec lui au Brésil et qui y mourut en 1639 à l'âge de 21 ans.

⁴ Tous ces détails quant à la condition du Brésil sous le gouvernement du comte Maurice se trouvent dans Veegens; *Istoria della guerra*, vol. I; Van Kampen, vol. I; De Beauchamp, III vol.; Barlaeus; *Nederl. reizen*, vol. XIV; Nieulofs *Brasiliaensche zee- en lantreizen*.

⁵ Ces deux ponts existent encore aujourd'hui, comme des monuments consacrés à immortaliser le génie créateur et l'esprit entreprenant du grand comte de Nassau.

⁶ Voici les propres paroles du prof. De Crane (*Oratio de J. Mauritio Nassaviae principe 1816*, p. 16): « partout où sa domination s'étendait, la civilisation venait y répandre ses bienfaits. Une foule d'artistes, peintres, sculpteurs, architectes, mécaniciens l'avaient accompagné au Brésil où s'y étaient rendus plus tard à sa demande. Rien ne lui tenait plus à cœur que les progrès de la géographie, de l'astronomie et de l'histoire naturelle. » Voir Veegens, p. 280.

⁷ C'est l'auteur de l'ouvrage que nous avons si souvent cité: *Verrigtingen der W. I. Compagnie*. Nous saisissons cette occasion pour mettre sous les yeux de nos lecteurs une particularité que nous devons encore aux recherches de M. De Zwaan. En 1644, De Laet reçut une gratification (assez grande dans ces temps-là) de fl. 250 pour la dédicace dudit ouvrage aux Etats-généraux. Voir l'*Ordonnantieboek Staten-Generael 1635—1645*, fol. 215. Barlaeus reçut aussi plusieurs fois de pareilles récompenses pour les ouvrages qu'il publiait, preuve de ce que faisait déjà notre gouvernement dans ces temps-là pour encourager les sciences.

sciences, il prit aussi à son service un autre naturaliste allemand, Marcgraf, dont l'*Historia naturalis Brasiliæ* est encore un ouvrage dont il est difficile de se passer¹. Ces deux savants firent des observations d'histoire naturelle de la plus haute importance. On éleva sous leur direction un observatoire dans l'île d'Antonio Vaz, aux frais du comte Maurice. En outre les deux frères Pierre et François Post, le premier comme architecte et l'autre comme peintre, avaient aussi suivi Maurice au Brésil; d'autre part, le ministre François Plante, chapelain du gouverneur, y cultivait les lettres avec fruit².

Mais en décrivant ainsi la prospérité de la belle colonie sous l'administration de cet illustre prince de Nassau, nous nous sommes laissé entraîner peut-être trop loin. Reprenons le fil de l'histoire que nous avons laissée au moment du renvoi du général Artichofsky.

Les bruits répandus sur l'arrivée d'une grande expédition hispano-portugaise pour recouvrer le Brésil n'avaient été que trop fondés³. Il était probable que le comte de Nassau, après la tentative contre San Salvador, où la fortune des armes s'était momentanément déclarée contre lui, renouvelerait ses attaques sur cette capitale. Aussi les Portugais en avaient pris occasion de redoubler leurs instances et leurs plaintes près de la cour de Madrid. Philippe IV reconnut enfin l'accent de la vérité, et il osa donner à son favori l'ordre formel d'équiper une armée navale pour sauver le Brésil. Olivarès applaudit en apparence aux intentions du monarque, et déjà vers la fin de 1638 un armement considérable avait mis à la voile de Lisbonne, sous le commandement de dom Fernando Mascarenhas, comte de la Torre, avec le titre de Gouverneur-général du Brésil⁴.

Cette flotte, forte de 26 grands gallions et 20 vaisseaux de guerre, comptait plus de 7000 hommes d'équipage. Arrivée à la hauteur du Cap Vert, elle eut beaucoup à souffrir des tempêtes et pendant tout le voyage elle fut en proie à une mortalité terrible, causée par une maladie épidémique; un tiers des équipages succomba et parmi eux Francisco Mello de Castro, à qui devait appartenir le commandement immédiat de l'armée de terre au Brésil. Ainsi, au lieu de se porter directement au Récif et attaquer les Hollandais au centre de leurs possessions, le commandant en chef, voyant tous ses vaisseaux encombrés de malades, alla d'abord à Bahia, tant pour rétablir ses troupes que pour se ravitailler. Plus d'une année s'écoula avant qu'il pût remettre à la voile (novembre 1639).

Le comte Maurice avait utilisé ce temps pour fortifier les frontières et mettre les places dans un bon état de défense. On découvrit une conspiration de quelques Portugais dans le Pernambuco, qui devait éclater et opérer conjointement avec les efforts de la flotte hispano-portugaise; plusieurs des meneurs furent arrêtés, et par mesure de sûreté, quoiqu'on ne pût trouver des preuves suffisantes, les prévenus furent emprisonnés, et déportés à Bahia ou plus loin⁵.

¹ Après avoir achevé ses observations au Brésil, Marcgraf se rendit en Guinée où la mort le surprit. De Lact recueillit ses papiers et publia l'ouvrage dont nous avons donné le titre. Voir Van Kampen, t. I, p. 427.

² Ce Plante célébra les louanges de son protecteur dans une épope intitulée, *Mauritias*, qui n'a guère de valeur comme produit littéraire. Veegens, p. 279.

³ Le premier bruit en avait été répandu au Récif par les prisonniers du gallion espagnol qui avait été capturé en 1638 par l'amiral Schap.

⁴ Voir *Istoria della guerra*, I, pag. 216; De Beauchamp, t. III, p. 98; Engelberts Gerrits, *Neérl. heldend. ter zee*.

Presqu'à la même époque une flotte forte de 66 grands vaisseaux et 25,000 hommes, sous les ordres de Don Antonio d'Oquendo, fut entièrement détruite dans la Manche, par la flotte hollandaise sous Marten Harpertz. Tromp à la hauteur de la rade de Dunes (*Duins*).

⁵ Voir Veegens, pag. 240 et autres historiens.

(Suite.)

Cependant, le comte de la Torre, avait, avec un zèle infatigable, employé son séjour dans St. Salvador à remettre sa flotte sur un pied formidable. Des renforts de toutes sortes arrivèrent de Rio-de-Janeiro et de Buenos-Ayros, et Bahia fut métamorphosé en un grand port maritime. Le nombre des troupes qui s'y trouvaient prêtes à être embarquées s'élevait à plus de 8500 hommes, savoir, 2400 nègres, sous Henriquez Diaz, 900 habitants armés, 600 Brésiliens sous le commandement de Cameron et enfin 4600 hommes de troupes régulières espagnoles et portugaises sous les ordres du général comte Bagnola et les colonels Louis Barbaillo, Dom Manuel Mascarenhas, Hector de la Calce¹, etc. etc. Les autres commandants en chef étaient: Dom Basco Mascarenhas comte d'Obidos, général d'artillerie, Don Francisco de Mora, général de cavalerie, Don Juan De Vega, amiral des forces maritimes de l'Espagne et Dom Rodrigo Lobo, amiral de la flotte portugaise. D'autres personnes de distinction, *fidalgos* et officiers pensionnés, accompagnaient l'expédition comme volontaires pour combattre contre les hérétiques². Joan Maurice, de son côté, manquait complètement de troupes, d'approvisionnements et de munitions de guerre³; toutefois il s'était fortifié autant que possible. Les forces maritimes disponibles au Brésil étaient fort minimes et consistaient principalement en 13 navires de guerre avec lesquels l'amiral Willem Cornelisz. Loos croisait devant Bahia. Par des efforts incroyables on parvint, en armant provisoirement des navires marchands, à porter ce nombre à 41 navires, montés par 1600 hommes.

¹ Le même qui, en 1636 avait été fait prisonnier par Artchibofsky et qui plus tard avait été échangé contre d'autres prisonniers de guerre.

² Nous empruntons ces détails sur la force espagnole à Bahia d'une lettre que Joan Maurice avait adressée aux Etats-Généraux, en date de Pernambuco, 9 juillet 1639 (voir Arch. du Roy. Lias West-Indie 1635—1640.) Le titre de Don est espagnol, celui de Dom portugais.

³ A ce moment la situation du Brésil-hollandais était devenue très-précaire; car le comte Maurice, dans sa lettre, du 9 juillet, adressée aux Etats-Généraux, annonce qu'il n'aura que tout au plus 3000 hommes à opposer à la force redoutable de l'Espagne, et si, peu de temps auparavant on n'avait pas pris un bâtiment ennemi chargé de grains, il y a longtemps qu'on aurait manqué de pain au Récif. Il termina sa lettre en disant «que l'on exposait au hasard tout le pays et tant de braves gens» *Soo dat men het geheele land ende soo veel eerlycke luijden well op de peze spant ende hasardeert.* (Arch. du Roy. Lias West-Indie 1635—1640.)

Le 4 août notre gouverneur adressa une nouvelle lettre à leurs hautes puissances. Il leur manda de nouveau que tous les approvisionnements étaient consommés. Cette lettre se termine par ces mots remarquables:

a Soo dat U Ho. Mo. lichtelijc kunnen voordeelen in wat voor een postur wij ons bevinden ende wat eere voor mijn alhier is te behaelen. De vijant maect groote preparatiën om ons dese maent aen te tasten. Ick ben geresolveert met de hulpe Godts met hem te slaen, het mag kosten wat het wil, nenghesien het beter is in 't velt te sterven met het rapier in de hand als door honger vergaen.

a De sorte que vos hautes puissances peuvent se faire une juste idée de la position où nous nous trouvons ici, et quel honneur il a y a à acquérir pour moi. L'ennemi fait de grands préparatifs pour nous attaquer ce mois-ci. J'ai résolu de le combattre avec l'aide de Dieu, coûte que coûte, vu qu'il vaut mieux mourir sur le champ de bataille, sa rapière à la main que de succomber à la faim. (Arch. du Roy., Lias West-Indie, 1635—1640.)

L'assemblée des XIX resta encore sourd à toutes les instances du comte Maurice, et aux pressantes sollicitations des Etats-Généraux mais en quelque sorte la compagnie était excusable, à cause de la déplorable situation où se trouvaient ses finances. Cette même année elle se vit forcée de proposer une augmentation des capitaux à une rente de 6 p. c. et de demander une subvention de fl. 500,000 outre celle de fl. 700,000 dont elle jouissait déjà depuis quelques années sur le trésor de l'Etat. (Résolutions des Etats-Généraux, Register W. I. Zaken, 1638—1651.)

lots et sur lesquels on avait en outre embarqué 1200 soldats sous les ordres du major Pierre le Grand. Le reste de nos forces militaires, 1800 hommes, auxquels on pouvait ajouter 1000 à 1500 Brésiliens auxiliaires, suffisait à peine pour les garnisons; on ne pouvait guère en distraire que quelques compagnies pour garantir les frontières du Sud des incursions incessantes des maraudeurs et des partisans portugais.

Le 19 novembre 1639 la flotte hispano-portugaise mit enfin à la voile de St. Salvador. Elle était forte de 86 bâtiments, montés par 12 à 15,000 matelots et soldats. Cette *armada* redoutable, commandée par Dom Fernando Mascarenhas, comte de la Torre, était composée de la manière suivante. L'escadre espagnole, consistant en 12 grands gallions et portant 568 bouches à feu en métal, de gros calibre, sous le commandement de Don Juan de Vega; l'escadre portugaise forte de 8 gallions avec 226 pièces de canon en métal, sous les ordres de Dom Rodrigo Lobo; 27 navires auxiliaires, des îles Açores et du Brésil portugais, avec 250 canons en fer, sous le commandement d'Antonio da Cunha d'Andrade. Il y avait encore outre ces bâtiments 59 caravelles, pataches et barques, pourvues de petits canons de fer, mais destinées principalement à servir pour le transport des troupes qu'il s'agissait de débarquer¹. Retenue constamment par le vent du nord, la flotte mit presque deux mois pour arriver à la hauteur de Pernambuco. Le comte de la Torre voulut essayer au nord de cette ville un débarquement de 7000 hommes. Cependant le vent du nord changea tout à coup et fut remplacé par un vent violent du sud, en sorte que le comte de la Torre se vit obligé de renoncer à son projet de débarquement mais le lendemain, 12 janvier 1640, il rencontra la flotte hollandaise à la hauteur de Tamarica². Cette escadre se composait de 18 vaisseaux et 11 yachts appartenant à la Compagnie, et 12 bâtiments loués, tous sous le commandement de l'amiral Willem Cornelisz. Loos, le vice-amiral Jacob Huygens et le contre-amiral Alderik. Ces bâtiments portaient ensemble 473 canons de tout calibre.

Le même jour, dans l'après-midi, les hostilités commencèrent. On se battit de part et d'autre avec une égale furie. Tout-à-coup le vaisseau amiral *de Faem* fut entouré et cerné de près par quatre gallions. Pendant trois heures il soutint le combat avec succès, jusqu'à ce que le vaillant Loos fut tué et que la nuit vint mettre fin à ce combat. Le navire *l'Alkmaar* souffrit tellement en cette occasion qu'il coula bas sans qu'on pût en empêcher la perte. Le vice-amiral Huygens prit le lendemain le commandement de la flotte, et recommença avec une nouvelle ardeur le combat, qui fut soutenu toute la journée. Ce jour-là nous perdîmes le navire *de Geele Zon*, qui coula à fond, et l'on ne parvint à sauver que la moitié de son équipage. Le vent et le courant poussèrent les deux flottes de plus en plus vers le nord, en

¹ La composition de la flotte ennemie est empruntée d'un état qui se trouve aux Archives du Royaume (Lias West-Indie, 1635—1640). Nous trouvons dans Barlaeus, page 174, un extrait de l'original du rapport espagnol, dans lequel la force de cette flotte est portée à 93 voiles, et celle de la flotte hollandaise à 35. Van Kampen fait à ce sujet la judicieuse observation qu'on rencontre fort rarement une pareille bonne foi dans les bulletins officiels. Nous nous permettrons de faire remarquer à notre tour, sans craindre qu'on nous accuse de partialité nationale, que les rapports officiels néerlandais sont peut-être une exception à la règle générale. D'après les événements qui se sont passés dans les derniers temps nous pouvons juger nous-mêmes, et en examinant dans les archives du Royaume les documents sur les événements de la troisième partie de ces mémoires historiques, et les comparant à ce qu'en ont écrit des écrivains étrangers, nous nous sommes convaincus qu'il est fort rare d'y trouver quelque chose qui soit contraire à la vérité.

² Nous empruntons en grande partie l'historique de cette bataille navale qui a duré quatre jours, au rapport officiel que le comte Maurice en communiqua aux États-Généraux, sous la date du 28 février 1640. (Arch. du Roy., Lias West-Indie 1635—1640). Ces mêmes particularités se trouvent en grande partie dans Barlaeus; Vreugdenhil, page 245 et suivantes; Eng. Gerr. Néerl. heldendaden ter zee, I page 355 et suivantes; Van Kampen, I pag. 430; De Blanchamp III, page 100 et ensuite dans une brochure qui date de cette époque et qui se trouve à la Bibliothèque royale. Cette brochure est intitulée: *auctentyck verhael van 't remarquabelste dat is voorgedragen in Brasyl tusschen den Hollandschen admiraal Willem Cornelisz en de Spaensche vloote. Amsterdam 1640.*

Nous trouvons également un rapport assez exact de ces quatre combats dans Southey, *History of Brasil*. Cet ouvrage remarquable et fort volumineux, qui a été réimprimé à Londres, en 1822, est sans contredit le plus complet qui ait été écrit jusqu'en ce jour sur l'histoire du Brésil depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1810. Le style en est agréable et poétiquement descriptif; les particularités s'y trouvent consignées avec moins de partialité contre les Hollandais que dans aucun autre ouvrage étranger, parce qu'il a aussi puisé à des sources hollandaises.

Dans le *Beschrijving van Amerika* de Montanus, 1671, nous trouvons également des particularités fort intéressantes. En général nous pouvons fortement recommander cet ouvrage. Nous l'avons comparé avec les documents qui se trouvent aux Archives du Royaume et nous avons reconnu que l'auteur a été parfaitement bien instruit des faits.

sorte que le troisième jour elles se trouvèrent déjà près la côte de Paraiba. Là le combat recommença de nouveau.

Entre autres actes héroïques, celui du contre-amiral Alderik, commandant le navire *de Swaen*, mérite une mention toute particulière: Les boulets lui ayant enlevé son grand mât, il se vit obligé de jeter l'ancre. Plusieurs gallions ennemis l'entourèrent aussitôt et commencèrent l'abordage. Déjà 200 à 300 soldats ennemis avaient sauté à son bord, lorsque tout à coup notre rusé capitaine fit couper les câbles et, se confiant à la grâce de Dieu, se laissa entraîner par le courant vers les bancs de sable voisins. Les gallions, se voyant ainsi aller à la dérive lâchèrent bientôt prise dans la crainte d'être poussés sur la côte. Les Espagnols et les Portugais qui se trouvaient à bord furent alors attaqués avec une telle fureur par l'équipage hollandais qu'une grande partie d'entre eux furent massacrés, et que les autres, désespérant d'échapper à la mort, sautèrent dans la mer. Le navire *de Swaen*, se trouvait donc encore en notre pouvoir, mais il restait assis sur un rocher et bientôt il se vit de nouveau attaqué par un gros navire portugais, commandé par Antonio da Cunha d'Andrada. Ce navire vint également à toucher fond et fut tellement canonné par notre grosse artillerie qu'il amena pavillon. Peu de temps après les deux navires coulèrent bas. Les équipages furent sauvés ainsi que le butin de fl. 30,000 en argent monnayé et non-monnayé qu'Alderik fit porter à terre.

Ce jour là un grand nombre d'Espagnols et de Portugais trouvèrent la mort dans les flots, car telle était la chaleur du combat qu'on ne songeait même pas à sauver les hommes qui se noyaient.

Conformément aux instructions que leur avait données le comte Maurice, les capitaines hollandais avec leurs petits bâtiments et leurs faibles équipages n'essayèrent pas l'abordage des grands navires ennemis; ils se tinrent constamment à une petite distance et dirigèrent sans cesse leur feu sur les bâtiments. Par la facilité de leurs mouvements, ils avaient un grand avantage sur les lourds gallions qui manœuvrent fort difficilement et qui étaient en outre si hauts de bord que la plupart de leurs boulets passaient par dessus la tête de nos marins. Le nombre des prisonniers que nous fimes ce jour-là, fut de 250, parmi lesquels se trouvait d'Andrada, dont nous avons parlé plus haut¹.

Les deux flottes qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, avaient de plus en plus été poussées vers le nord, furent empêchées, par un calme plat, de se rapprocher les deux jours suivants. Mais le 17 janvier un quatrième combat fut livré à la hauteur de Rio-Grande. Le vice-amiral Jacob Huygens attaqua le commandant en chef espagnol, comte de la Torre, avec une telle violence, que celui-ci profitant du vent sud-est, prit la fuite avec toute sa flotte et se cacha derrière les rochers du cap St. Roque pour échapper aux poursuites des Hollandais.

Quelques-uns des navires ennemis tentèrent de s'approcher de la côte; ils se trouvaient dans une pénible situation par suite du manque complet d'eau potable; mais-presque partout la côte était trop bien surveillée pour qu'ils pussent y aborder. Cependant Bagnola, de Mora et Louis Barbaillo parvinrent à opérer, au nord de Rio-Grande, un débarquement avec une partie de l'armée expéditionnaire, et ils s'avancèrent dans l'intérieur du pays, où par des efforts incroyables et des dangers immenses ils parvinrent à tourner notre colonie pour arriver à St. Salvador. Ils furent suivis de si près par nos troupes sous les ordres du colonel Tourlon et du major Garstman, qu'ils tuèrent les trainards afin de faire perdre la trace de leurs pas à ceux qui les poursuivaient².

Le reste de la flotte ennemie, entraîné par le courant, s'éloigna, bon gré malgré, du lieu de sa destination. Grand nombre de l'équipage succomba à la faim et à la soif, d'autres furent engloutis dans les flots avec leurs gallions, horriblement maltraités par nos boulets; une partie de la flotte fit voile vers l'Espagne, tandis que le gouverneur, comte de la Torre, s'embarqua sur un yacht de 10 canons, et,

¹ Le comte Maurice envoya ce commandant portugais en Hollande et conseilla aux Etats-Généraux de le tenir prisonnier quelque temps: c'était un vaillant capitaine qui pouvait nous faire encore bien du mal. Depuis le 26 juillet jusqu'au 16 août 1640 il a été gardé en prison à La Haye (au *Gerangenpoort*). Mais il fut relâché à condition qu'il ne retournerait ni en Portugal ni en Espagne, mais qu'il se rendrait à Tercera (Arch. du Roy., Register W. I. Zaken, 163 — 1651).

² Bien que Southey conteste la vérité de cette cruauté, nous croyons devoir d'autant plus ajouter foi au rapport officiel de Maurice, que ce fait est également confirmé par Veegens, Barlaeus, Montanus et autres auteurs.

après d'immenses détours, arriva enfin à Bahia, où le comte d'Obidos, général d'artillerie, s'était chargé du gouvernement pendant son absence¹.

Ainsi, sans avoir remporté des avantages décisifs, les Hollandais, secondés par les vents, avaient réussi à écarter cette expédition formidable et leur flotte était rentrée au Récif sans aucune perte sensible (seulement deux vaisseaux, et 106 hommes, tant tués que blessés) et avec tous les avantages d'une victoire².

Pour célébrer cet heureux événement, le comte Maurice ordonna des réjouissances publiques. Des coups de canon furent tirés en signe d'allégresse et plus tard on frappa une médaille en commémoration de ce combat naval ; cette médaille portait sur la face l'effigie du gouverneur et sur le revers une bataille navale entourée d'une inscription qui prouve si éminemment la modestie et le sentiment religieux de nos ancêtres : *Dieu abattit l'orgueil de l'ennemi le 12, 13, 14 et 17 janvier 1640 (God sloeg 's vijands hoogmoed den 12^a, 13^a, 14^a en 17^a Jan. 1640)*³. Quelques capitaines de vaisseaux marchands qui n'avaient pas fait leur devoir dans l'action, furent mis en jugement et reçurent une juste punition. Deux de ces lâches furent décapités⁴.

Ce danger avait donc disparu, mais d'un autre côté nos possessions avaient été à cette époque également attaquées avec violence. Déjà avant l'apparition de la flotte ennemie, Juan Lopez Barbaillo avec deux mille hommes parmi lesquels se trouvaient quelques centaines de Brésiliens sous le commandement de Cameron, avait passé la rivière de St. Francisco et entreprit sur plusieurs points des excursions dévastatrices même jusque sous les murs d'Olinda, tandis que plus vers le nord, le Portugais Andreas Vidal s'était avancé dans Paraïba, dans le but de faciliter, au moment donné, le débarquement de la flotte. Mais au sud et au nord de notre colonie menacée, les bandes ennemis furent complètement battues et mises en fuite par le colonel Kin, le major Mansfeld et le capitaine Tak. Sur quelques prisonniers que l'on avait faits, on trouva des papiers, d'où l'on vit que les commandants ennemis avaient reçu pour instruction de n'épargner aucun Hollandais ni aucun Brésilien dévoué aux Hollandais, de les massacer tous et de mettre le feu à leurs habitations⁵.

On découvrit, à la même époque, à Paraïba, une conjuration parmi la population portugaise. Elle était en rapport avec les attaques que nous essayions par terre, et elle devait éclater également, lors de l'apparition de la flotte. Les chefs de ce complot étaient des ecclésiastiques. Le comte Maurice, pour les punir, en fit emprisonner une soixantaine à Tamarica.

¹ Nous trouvons dans De Beauchamp, Southey, *Istoria delle guerre et Historia de Portugal restaurado por D. Louis Menezes, conde de Ericeira*, Lisboa 1757: que le comte de la Torre, n'ayant plus aucune espérance de rentrer à Bahia, erra encore quelque temps dans les mers occidentales et ne regagna qu'avec peine le port de Lisbonne, où une étroite prison dans le fort St. Julien devint le prix de ses services infructueux. Cette assertion ne nous semble pourtant pas exacte.

Nous avons emprunté nos détails sur le retour du comte de la Torre à Bahia au rapport officiel du comte Maurice adressé aux Etats-Généraux sous la date du 28 février 1640. Montanus et Veegens le rapportent de la même manière et nous croyons d'autant plus pouvoir l'accepter comme fait avéré, qu'aux Archives du Royaume (Lias West-Indie 1635—1640) il se trouve des copies authentiques de deux lettres du comte de la Torre, adressées au mois de juin 1640, de St. Salvador au roi d'Espagne : ce qui serait chose impossible si immédiatement après le combat naval, il s'était rendu en Portugal. Il est vrai qu'il n'a pas conservé longtemps ses fonctions, et que déjà au mois de juillet il était remplacé par Dom Jorge de Masearenhas, marquis de Montalvan, avec le titre de vice-roi. C'est donc à tort que Veegens écrit (voir page 270) que l'amiral à la bataille de Tamarica et ce vice-roi n'étaient qu'une seule et même personne. Cette erreur n'est au reste que la suite naturelle d'une méprise dans les noms, car tous deux portaient le nom de l'antique et noble famille portugaise de Masearenhas.

² Nous lisons dans Southey I, page 651 : «In this manner was a fleet of eighty seven vessels, carrying two thousand four hundred pieces of cannon, prevented by a far inferior force from effecting any thing.» (Ainsi une flotte de 87 navires avec 2400 pièces de canon fut empêchée par une force bien inférieure en nombre d'exécuter sa mission.)

³ Voir Veegens page 249.

⁴ Voir Montanus, page 487.

⁵ Ce n'est pas une exagération, car ces papiers existent aux archives du royaume, savoir : deux ordres du gouverneur de Bahia adressés à Cameron et à Juan Lopez Barbaillo, datés du 17 novembre 1639 (Lias West Indie), et une lettre de Louis Barbaillo (oncle de Juan Lopez) à son neveu pour lui recommander la stricte exécution de cet ordre. Telle était la haine de l'ennemi contre les Hollandais, que, suivant quelques auteurs, les prêtres de Bahia n'accordaient l'absolution aux troupes de terre et de mer qu'après que celles-ci avaient promis de ne faire quartier à aucun hérétique.

Les succès obtenus sur les ennemis, en les chassant de l'intérieur de nos possessions, étaient dus en partie au secours que nous avait prêté la tribu des Tapujas; celle-ci nous avait envoyé un corps de 3000 hommes. Leur roi, Jandovi¹, s'était déclaré pour les Hollandais et avait même remis comme otage, son fils entre les mains du comte Maurice. Après ces différents avantages que nous avions remportés, le gouvernement hollandais commença à acquérir de plus en plus la confiance des indigènes, surtout lorsque le gouverneur convoqua au Récif, au mois d'août 1640, une sorte de diète composée des notabilités portugaises dans le Brésil hollandais. Il leur promit de nouveau le libre exercice du culte, et la protection de leur personnes et de leurs biens. Il leur fit comprendre en même temps qu'avec l'anéantissement de la flotte espagnole tout espoir avait disparu pour eux².

Cependant, le 26 mars 1640, arriva de la métropole une flotte composée de 27 navires, sous le commandement des amiraux Lichthart et Jol, avec un équipage de 1200 hommes³. La Compagnie des Indes-Occidentales avait fait tous ses efforts pour parvenir à ce résultat. Elle insista de nouveau sur la nécessité de tâcher de s'emparer de St. Salvador. Mais le comte Maurice comprit que ses forces militaires étaient insuffisantes pour une pareille entreprise, surtout dans un moment où il était encore si faiblement pourvu d'approvisionnements, de vivres et de munitions de guerre. Il se borna donc à expédier vers la baie de Tous-les-Saints, une flotte de 20 bâtiments, sous le commandement de l'amiral Lichthart montée par 2500 soldats, sous les ordres du colonel Tourlon; il leur donna l'ordre de piller et de dévaster les environs de St. Salvador et de n'épargner que les femmes et les enfants. Par ce système de destruction, le comte ne fit qu'user du droit de représailles, et voulut se venger des incursions dévastatrices de Camerou, Barbaillot et Vidal⁴. En même temps il espérait diminuer les revenus de la capitale du Brésil portugais, et la fatiguer tellement, qu'il lui serait plus facile, plus tard, de la soumettre à ses armes. Cet ordre fut exécuté avec une sévérité inexorable: tous les ateliers, toutes les sucreries de cette vaste baie furent incendiés et pillés⁵.

Une terreur panique s'empara alors de tous les coeurs dans le Brésil-portugais; même les hommes les plus hardis commencèrent à désespérer de la possibilité de pouvoir à la longue résister à leur entreprenant ennemi.

Ce fut dans cet état de désolation que Dom Jorge de Mascarenhas, marquis de Montalvan, trouva la colonie, lorsqu'au mois de juillet 1640 il arriva de la métropole avec le titre de vice-roi⁶. Il s'occupa d'abord de multiplier les moyens défensifs de sa capitale et ordonna à ses capitaines de s'en tenir désormais à la convention conclue en 1633, avec les Hollandais, pour se faire la guerre avec plus d'humanité et de loyauté.

Dans le cours du même mois notre gouverneur avait envoyé les amiraux Jol et Lichthart aux Antilles

¹ C'est avec les plus grands éloges que le comte Maurice fait mention de ce roi dans son rapport officiel; il l'appelle Jandovi, ou bien Jan de Wy. Cette dernière dénomination extraordinaire se trouve ainsi dans Montanus.

² La promesse faite par le tolérant comte Maurice aux populations catholiques portugaises, au sujet du libre exercice de leur culte fut, ainsi qui nous le verrons plus loin, en grande partie retirée par ordre de la métropole.

³ Dans une lettre datée du 8 mai 1640 que le comte Maurice écrivit aux états-généraux, il leur fit part de l'arrivée de ce renfort tout en regrettant que ce ne fut pas assez pour effectuer une nouvelle attaque contre St. Salvador. Il demandait en même temps d'être relevé de son poste aussitôt que le terme de cinq ans serait écoulé (Arch. du Roy., Lias West-Indie, 1635—1640).

⁴ Voyez les lettres M. S. de Maurice de Nassau aux Etats-Généraux du 8 mai et du 11 septembre 1640. Dans cette dernière lettre il réitère sa demande d'être rappelé (A. du R.).

⁵ Il se trouve dans les Archives du Royaume quelques traductions de lettres espagnoles qui ont été interceptées à cette époque, et qui toutes présentent sous les plus sombres couleurs la situation du Brésil-portugais. On y trouve entre autres deux lettres du gouverneur comte de la Torre, adressées de Bahia au mois de juin (peu de temps avant son départ) au roi d'Espagne. Il se plaint amèrement des nombreuses dévastations commises par les Hollandais: 28 moulins à sucre avaient été incendiés et un grand nombre de champs de cannes à sucre détruits. Il s'y plaint aussi de ce que ses troupes étaient si pauvrement pourvues de tout ce qui leur était nécessaire. A cette lettre était jointe une copie de la circulaire qu'il avait adressée à tous les gouverneurs des colonies espagnoles environnantes, et dans laquelle il leur recommandait la plus grande vigilance parce qu'il était possible que l'audacieux amiral hollandais viendrait à les attaquer aussi chez eux. (Arch. du Roy., Lias West-Indie 1635—1640).

⁶ Voir la lettre de Maurice aux Etats-Généraux du 11 Septembre 1640 (Arch. du Roy., Lias West Indie 1641—1644), ainsi que Southey I, pag. 654; *Historia de portugul restaurado I*, page 62; De Beauchamp III, page 108 et *Istoria delle guerre tome 1*.

pour y surprendre la flotte d'argent espagnole. Mais à la hauteur de Cuba ils furent assaillis par une si violente tempête, que cinq de leurs navires sombrèrent¹, et qu'ils se virent obligés de retourner au Brésil avec leurs autres bâtiments délabrés.

Telle était la situation des deux parties belligérantes au Brésil, lorsque le 1^{er} décembre 1640 Lisbonne vit éclater dans son sein, la révolution qui plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal, son légitime héritage². Depuis que les Portugais avaient subi le joug espagnol, en 1581, ils n'avaient pas connu le bonheur : ils étaient opprimés et méconnus dans leurs priviléges, leurs moeurs et tout ce qu'ils avaient de plus cher ; on eût dit que les rois d'Espagne, et surtout Philippe IV (à l'instigation d'Olivarez) par les mesures les plus injustes, avaient résolu de les pousser à la révolte. — Enfin, la conspiration éclata, préparée qu'elle était depuis quelques années avec un incroyable secret, sous la direction principale de Pinto-Ribeiro, secrétaire du duc de Bragance, homme d'une intelligence supérieure.

Philippe fut déclaré déchu du trône de Portugal, et Joaõ II duc de Bragance fut proclamé roi de Portugal et des Algarves sous le nom de Jean IV³. La révolution fut complète et unanime dans tout le pays, et ne coûta que le sang du ministre d'Etat Dom Miguel de Vasconcellos (Portugais de naissance) que le peuple immola à sa vengeance, pour le punir d'être devenu l'odieux tyran de ses compatriotes. Bientôt les anciennes colonies du Portugal, passées avec le pays sous la domination espagnole, suivirent l'exemple de la métropole : les îles de Madère et des Açores, Tanger, les royaumes de Congo et d'Angola, le Mozambique, la Guinée et l'Inde proclamèrent Jean IV ; le Brésil surtout se distingua par l'adhésion la plus franche et la plus unanime.

Le vice-roi notifia cette révolution importante au comte Maurice et la lui représenta comme un événement qui devait rapprocher par un traité de paix les nations hollandaise et portugaise contre l'Espagne, leur commune ennemie. Il proposa même de cesser tout-à-fait les hostilités de part et d'autre et commença par rappeler Cameron, Barbaillo et Henriquez Diaz qui étaient encore occupés à saccager nos frontières méridionales. Notre gouverneur lui répondit qu'il n'osait conclure aucune trêve sans l'ordre exprès de la Compagnie et des Etats-généraux, mais qu'il suivrait son exemple en retirant ses corps de partisans⁴. Même dans les capitaineries hollandaises la nouvelle de l'avènement de Jean IV au trône de Portugal fut reçue avec des acclamations générales, et Maurice, loin de blâmer l'essor et le témoignage de la joie publique, ordonna des salves d'artillerie dans tous les forts de Pernambuco et des fêtes au Récif, mesures de sage politique, pour se concilier de plus en plus l'esprit des Portugais dans son gouvernement.

Montalvan s'empressa aussitôt d'envoyer son fils Fernando à Lisbonne pour y porter le témoignage de son obéissance au nouveau Roi, mais malheureusement ses deux autres fils Pedro et Jeronimo s'enfuyaient à Madrid comme pour protester contre la révolution de Bragance. Cette conduite loyale mais peu patriotique, éveilla des soupçons sur la fidélité du père, et le roi envoya à St. Salvador le jésuite Francisco Vilheno avec ordre de déposer le vice-roi, dans le cas où sa conduite ne serait pas irréprochable, et de le remplacer dans le gouvernement par le général Louis Barbaillo, Laurenzo Correa de Britto et Pedro da Sylva, alors archevêque de la capitale. Le jésuite eut l'imprudence inexcusable de communiquer ses instructions aux trois régents désignés par le roi, et aussitôt Montalvan fut dépouillé de l'autorité par ces trois ambitieux qui le firent charger de fers et conduire à bord d'une caravelle pour être transporté au Portugal⁵. Avant son arrivée à Lisbonne, l'effet des impressions

¹ Voir le rapport officiel de Jol et Lichthart au comte Maurice (Arch. du Roy., Lias West Indie 1641—1644).

² Voyez le récit de cette révolution du Portugal : Wagenaar XI, pages 311—313 ; *Istoria delle guerre II*, page 5 et suivantes ; mais surtout le *Historia de Portugal restaurado*, dans le 1^{er} volume qui ne traite que de cette époque.

³ Malheureusement ce prince était, comme le furent depuis la plupart de ses successeurs, d'un caractère sans énergie et d'un esprit borné.

⁴ Ce sont les propres expressions de la réponse du comte à Montalvan, et dont il fit part aux Etats-Généraux, dans sa lettre du 1^{er} juin 1641 (Arch. du Roy., Lias West Indie 1641—1644).

⁵ Tous les détails de ces traitements injustes à l'égard du noble marquis de Montalvan se trouvent dans De Beanchamp III, page 117.

calomnieuses dont il avait été la victime était déjà détruit, et le monarque vengea le vice-roi si injustement destitué, par l'accueil le plus gracieux et en l'élevant aux plus hautes dignités du royaume.

Au moment où éclata la révolution en Portugal, Philippe IV était justement occupé à réprimer un soulèvement dans la Catalogne, et se trouvait ainsi hors d'état de rétablir en Portugal sa démission, pour laquelle il a plus tard soutenu une guerre infructueuse pendant 28 années.

L'Angleterre, la France¹ et la plupart des puissances européennes, s'empressèrent de reconnaître le nouveau royaume, et les Etats-généraux des Provinces-Unies, qui envisageaient cette révolution comme un heureux événement, parce qu'elle affaiblissait le pouvoir et la force du roi d'Espagne, résolurent d'entamer des relations amicales avec le roi Jean IV, et même d'envoyer une flotte auxiliaire vers les côtes du Portugal.

Immédiatement après, c'est-à-dire le 23 février 1641, les Etats-généraux adressèrent une lettre à Joan Maurice qui, en mai et septembre de l'année précédente, avait déjà demandé à être rappelé de son poste et à être remplacé par un autre gouverneur, dès que le terme de cinq ans serait expiré. Dans cette lettre ils le prièrent instamment de vouloir bien encore continuer ses fonctions *à cause du nouvel état de choses en Europe* (« uit hoofde van de vreemde Constitutie van Saeken in Europa ») et qu'ils ne connaissaient personne qui pût remplir ce poste d'une manière aussi digne que lui: « Nous « le regarderions comme le plus grand et le plus éminent service que vous pussiez rendre à « nous et à l'Etat dans les présentes conjonctures. » (« sullende wij het aennemen als den no- « tabelsten en als den grootsten dienst die U.E. ons ende desen Staat soude connen doen en betoonen « bij deze conjuncture van tijde. ») Ils l'engagèrent en même temps à profiter de l'affaiblissement que les forces du roi d'Espagne avaient éprouvé par la perte du Portugal².

L'assemblée des XIX lui adressa à la même époque une missive pour le prier de continuer provisoirement ses fonctions et de faire encore une expédition quelconque au profit de la Compagnie avant la conclusion d'un traité de paix avec le Portugal. Sans toutefois lui donner des ordres formels à cet égard, on lui fit en même temps comprendre qu'une nouvelle tentative pour reprendre St. Salvador, serait reçue avec la plus grande satisfaction. Mais Maurice démontra l'impossibilité d'une pareille entreprise³ et il se borna pour le moment à faire occuper, renforcer et rétablir la capitainerie de Sergipe del Rey, qui, depuis qu'elle avait été conquise était restée dans un état de délabrement et d'abandon complet⁴.

Il fixa ensuite son attention sur le royaume d'Angola, situé sur la côte occidentale de l'Afrique, par le 18^e degré de latitude méridionale, et il lui sembla qu'une tentative contre ce royaume devait être faite pour plusieurs raisons. D'abord, parce que c'était le principal marché d'esclaves sans lesquels la culture de la canne à sucre est impossible au Brésil; ensuite, parce qu'une attaque contre Angola ne pourrait être aucun obstacle à la conclusion d'un traité de paix, puis qu'on ne savait pas *Istoria delle guerre II*, page 21. et surtout dans la *Historia de Portugal restaurado I*, page 148 et *Southey History of Brasil I*, page 669.

¹ Suivant quelques auteurs c'est le cardinal de Richelieu, qui aurait encouragé et secondé la révolution portugaise.

² Voir les Archives du Royaume. Résol. des Etats-Généraux, Register W. 1. Zaken 1638—1651, ainsi que *Lias West Indie 1641—1644*.

A en juger d'après les termes de cette missive de 23 févr., l'intention des Etats-Généraux était probablement de ne faire continuer les hostilités que contre l'Espagne seule; cependant la conduite qu'ils ont tenue plus tard n'est pas tout à fait exempte de duplicité; car, le 2 novembre 1641, ils prirent la résolution de n'autoriser le comte Maurice à cesser les hostilités contre les Portugais dans le Brésil qu'après la ratification du traité. (Arch. du Roy., Rés. des Etats-Gén. 2 nov. 1641).

³ Le nombre de ses troupes était encore beaucoup au dessous du chiffre nécessaire pour tenter cette entreprise, en outre le manque des vivres était excessive dans la colonie, ce qui est démontré par le fait suivant: Un navire espagnol, ayant à bord 600 soldats, sous les ordres de Hector de la Calce, dont il a déjà été parlé, se vit forcé par des avaries, d'entrer à Paráiba; on dut se contenter de retenir prisonniers les officiers et on laissa partir les soldats parce que les vivres manquaient pour les nourrir. Ce détachement avait formé la garnison de St. Salvador, au moment où Jean IV y fut proclamé roi de Portugal, et les Portugais leur avaient permis de quitter la ville pour se rendre dans une des colonies espagnoles aux Indes Occidentales. Voir *Veegens*, *Southey* et *Arch. du Roy.*

⁴ Voir la lettre du comte Maurice du 1^{er} juin 1641, adressée aux Etats-Généraux (Arch. du Roy.) La reprise de possession de cette capitainerie n'était en définitive que chose fort légitime, car l'ennemi n'y avait plus aucun droit depuis que nous l'avions conquise en 1637. Au surplus cette province n'avait pas même de garnison portugaise et toute sa richesse consistait en vastes prés et en bétail. Aussi fut elle occupée par les nôtres de la manière la plus pacifique. C'est donc à tort que *Southey*, vol. II, page 6, la qualifie de *an act of Treachery* et la présente sous un point de vue d'où il semble que nous l'avions conquise d'une manière déloyale ou par ruse.

encore officiellement si Angola était resté à l'Espagne, ou s'il était redevenu une colonie portugaise, et enfin, parce que dans tous les cas la perte d'Angola serait infiniment plus préjudiciable à l'Espagne qu'au Portugal, puisque les mines d'or que l'Espagne possédait dans le Pérou, ne lui seraient d'aucune valeur si on l'empêchait d'y transporter des esclaves pour leur exploitation.

En analysant ces deux derniers arguments que Joan Maurice adressa aux Etats-généraux¹, on voit aussitôt que le cœur du noble comte se révoltait à l'idée de faire la moindre action de mauvaise foi, et que, ne pouvant refuser d'obéir aux ordres formels de ses supérieurs, il tâchait au moins de leur donner la tournure la plus honorable, en se posant pour but les pertes qui en résulteraient pour l'Espagne notre ennemie implacable².

Le 30 mai 1641 l'amiral Jol appareilla du Récif avec une flotte, forte de vingt voiles, montée par 900 matelots et à bord de laquelle se trouvaient 2000 soldats et 200 Brésiliens sous le commandement du colonel Hinderson. Après un long voyage, ils arrivèrent enfin près des côtes africaines. Le 26 août, ils s'emparèrent de la ville de St. Paolo de Loanda, après une courte résistance de la part de la garnison forte de 800 hommes, sous le commandement de Dom Pedro César de Menezes, qui avait également auprès de lui 3000 nègres bien exercés. De notre côté nous eûmes 3 morts et 8 blessés. Le butin consista en 30 navires marchands, 59 canons en métal et 69 en fer, et une grande quantité de munitions de guerre³.

Le commandant de notre flotte fit immédiatement fortifier la ville, y laissa une assez forte garnison sous les ordres du colonel Hinderson, et continua sa course vers la côte de Guinée. Le 16 octobre, il s'empara de la ville de Pavoasa, la capitale de l'île de St. Thomas, après l'avoir assiégée pendant 16 jours. Dans le fort St. Sebastian, situé près de la ville, on trouva 30 canons en métal en 20 en fer.

L'île de St. Thomas a 18 milles de circonférence; mais, quoique son sol soit fort fertile, son climat est des plus malsains, à tel point, que peu de jours après son occupation, le vaillant amiral Jol y périt, comme quarante ans auparavant y avait succombé Pierre Van Der Does. Son successeur Mathys Jansz. homme d'un caractère fort doux, réussit à faire revenir dans la ville un grand nombre de Portugais qui avaient pris la fuite. Peu de temps après, il s'empara aussi de l'île d'Annabon située près de St. Thomas. Au mois de décembre, tous les capitaines, à l'exception d'un seul, étaient morts, et de la garnison qui, lors de la conquête de l'île, était forte de 600 hommes, il ne restait plus que 250, de manière que le comte Maurice conseilla aux Etats-généraux et à la Compagnie de faire habiter l'île par des criminels, ainsi que l'avaient fait les Espagnols; car il serait difficile de décider les troupes à s'y rendre⁴.

La possession d'Angola était d'une plus grande importance à cause du nombre considérable des nègres qu'on en exportait annuellement. Ce nombre s'élevait à plus de 15000. Dans un document, rédigé par le grand-conseil du Récif, document que le comte Maurice envoya aux Etats-généraux, se trouve indiquée la somme moyenne que cette exportation rapporterait annuellement au trésor de la compagnie. Cette somme était évaluée, après déduction faite des frais, à fl. 2,100,000⁵.

¹ Voyez la lettre de Maurice aux Etats-Généraux du 1^{er} juin 1641 (Arch. du Roy., Lias West Indie 1641—1644).

² Ceci est prouvé encore plus clairement par la clôture de son premier rapport aux Etats-Généraux, concernant la prise de Loanda, daté du 29 octobre 1641 (Arch. du Roy. Lias West Indie 1641—1644). Nous y lisons: En congratulant vos hautes puissances de cette victoire, nous prions Dieu de bénir de plus en plus vos armes, au préjudice et à la ruine du roi de Castille qui se ressentira beaucoup de cette victoire dans ses mines d'argent. « UHM. *Met deze Victorie veel geluck wenschende Bidde Godt almachtig dat hij denselven wapenen hoe langer hoe meer wil zeghenen tot afbreck ende kleinmaekinghe des Konincks van Castilien denwelcken dese Victorie in Sijne Silvermijnen niet weynich voelen sal.* »

³ Nous avons emprunté tous ces détails au rapport de Maurice aux Etats-Généraux du 11 novembre 1641 (Arch. du Roy. Lias West Indie 1641—1644). Voir aussi Barlaeus, Veegens, Van Kampen, Néerl. Heldendaden etc. Wagenaar se trompe en disant vol. XI, page 315 que cette conquête avait eu lieu en 1640.

⁴ Nous trouvons toutes ces particularités dans le rapport détaillé que fit à ce sujet le comte Maurice aux Etats-Généraux, sous date du 17 janvier 1642 (Arch. du Roy. Lias West-Indie 1641—1644).

⁵ Le vaillant amiral Jol fut inhumé, avec toute la solennité que permettaient le temps et les localités, dans la principale église de la ville. La compagnie le regretta vivement, comme le méritait au reste un aussi vaillant et fidèle serviteur. Voir *Neerlands Heldendaden, Nederl. Reizen et Leeren en daadcn* etc.

⁶ Cette pièce qui se trouve dans les Archives du Royaume est un appendice du rapport de Maurice aux Etats-Généraux, en date du

Notre gouverneur envoia en même temps un rapport détaillé aux directeurs de la Compagnie, tendant à obtenir l'autorisation de faire incorporer les deux conquêtes sur les côtes africaines dans le gouvernement du Brésil. Son opinion se basait sur le fait que ces colonies pouvaient être plus facilement pourvues du Brésil de tout ce dont elles avaient besoin que de la métropole, et ensuite, parce que leur commerce consistait exclusivement en esclaves qui étaient si indispensables pour le Brésil et que de cette manière elles pouvaient fornir avec celui-ci un seul pays¹. Cependant, quelque fondées que fussent les vues de Maurice, on rejeta de nouveau ses conseils; les directeurs commencèrent à concevoir une certaine méfiance du comte Maurice, et ils instituèrent pour les possessions africaines, un gouvernement séparé placé sous la surveillance directe du conseil des XIX².

En attendant le roi Jean IV avait déjà au mois de février envoyé en Hollande comme ambassadeur Tristan de Mendoza de Furtado, et après de longues négociations on parvint enfin à signer à La Haye le 12 juin 1641, un traité par lequel notre république conclut avec le Portugal une alliance offensive et défensive contre les Espagnols, et un armistice de dix ans pour les colonies³. Dans ce traité se trouvait stipulé qu'en Europe les Etats-généraux soutiendraient le Portugal au moyen de quinze vaisseaux de haut bord et de cinq frégates et qu'ils s'engageaient en outre à lui louer un égal nombre de bâtiments. L'envoyé portugais reçut l'autorisation de faire en Hollande des enrôlements pour fornir un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie et de les envoyer en Portugal. (Ces régiments ont effectivement rendu par la suite d'éminents services au Portugal.)

Aux colonies on conserverait pendant l'armistice de part et d'autre, les possessions qu'on occupait respectivement, de telle sorte cependant que cette clause entrerait en vigueur pour ce qui concerne les Indes-Orientales *un an après la ratification du traité par le roi du Portugal*, et aux Indes-Occidentales, *à partir de l'époque à laquelle cette ratification y serait annoncée officiellement*⁴. Immédiatement après la ratification du traité ou s'occuperaît de la conclusion d'une paix définitive.

Les changements qui s'étaient opérés en Portugal et ce traité qui en était le résultat, ne furent pas généralement accueillis avec faveur dans les Pays-Bas. Les compagnies des Indes-Orientales et des Indes-Occidentales auraient préféré voir continuer l'état de guerre. Ce qui leur était surtout défavorable c'était l'armistice pour un temps déterminé. En effet, une paix définitive aurait été préférable, car dans ce cas elles auraient pu jouir tranquillement de leurs possessions et les faire fructifier, tandis que maintenant elles étaient obligées à y maintenir leurs forces militaires sur un pied fort coûteux dans la crainte de voir recommencer les hostilités après que les dix ans de la durée de l'armistice seraient écoulés. Cette clause avait encore un autre inconvénient, savoir, qu'on donnait aux Portugais le temps de rassembler leurs forces.

¹ 11 novembre 1641. Un autre appendice de ce rapport porte les profits qui résulteraient pour la compagnie de cette nouvelle conquête à fl. 6,600,000, suivant l'estimation, sans doute exagérée, des directeurs civils de St. Paul de Loanda.

² Voyez dans les Archives du Royaume, troisième appendice du rapport de Maurice aux Etats-Généraux du 11 novembre 1641.

³ Cette résolution, après avoir rencontré beaucoup d'objections en faveur du comte Maurice, fut enfin approuvée, quoiqu'à regret, par les Etats-Généraux. (Résol. des Etats-génér. du 20 mars 1642.)

⁴ Ce traité n'a pas été conclu le 22 ou le 23 juin, ainsi que nous le trouvons dans la plupart des auteurs. Nous avons nous même, dans notre tableau chronologique indiqué abusivement cette dernière date. Mais nous saisissions cette occasion pour rectifier cette inexactitude. Depuis que nous avons été à même d'examiner aux Archives du Royaume le traité original avec les signatures et les sceaux de l'ambassadeur portugais et de nos six commissaires (parmi lesquels nous voyons figurer le nom de notre grand poète et homme d'Etat Jacob Cats) nous nous sommes convaincus que cette pièce porte la date : La Haye 12 juin 1641. Voir aussi à ce sujet les Archives du Royaume Register West Ind. Zaken 1638—1651.

⁵ Voir l'art. 8 de ce traité qui est ainsi concu :

« Het meergenoemde Bestant ende ophoudinge van alle acten van vijandtschap sal effect sorteren voor den tyjd van 10 jaren in de plaetsen en zeen gehoorende onder 't district van het octroy bij de Heeren Staten-Gen: verleent aan de W. I. Comp. deser landen, na dato dat de ratificatie op dit Tractaet van wegen den Koningh van Portugael hier te lande sal sijn overgebracht, ende de publicque notificatie van het roornoemde Bestant ende ophoudinghe van alle acten van vijandtschap voorts aen eenige der roornoemde plaetsen en zeen respectievelijk zal sijn gekomen, van welcken tijde af partijen wederzijds in soodanige plaetsen ende zeen respectievelijk sullen moeten onthouden van alle acten van vijandtschap, wel verstaende etc. etc.

Le traité en entier se trouve chez Aitzema et Wicquefort, ainsi que dans un petit ouvrage imprimé à l'imprimerie de l'Etat, intitulé: *Recueil van de tractaeten gemaect en gesloten tusschen de Hoogh Mog. Heeren Staten gen: en verschedene Koninghen, Princen, etc.*

Les États- de la province de Hollande partagèrent aussi cette opinion et n'accordèrent qu'après beaucoup d'objections leur consentement à l'envoi de la flotte de l'État, sous le commandement de l'amiral Aert Gysels, vers la côte du Portugal¹. Les actions de la Compagnie des Indes-Orientales baissèrent immédiatement de 500 p. c. à 440 et 400 p. c. et celles de la Compagnie des Indes-Occidentales de 128 à 114 p. c.².

Joan Maurice, ayant à différentes reprises reçu l'ordre de ne suspendre les hostilités dans le Brésil que lorsqu'il en aurait reçu l'ordre formel, s'empara encore, avant la fin de l'année, de la riche capitainerie de Maranhan (près de la rivière des Amazones). Il y envoya une flotte de quatorze navires, sous le commandement de Lichthart, et les troupes de débarquement étaient sous les ordres du vaillant colonel Kin³. On se rendit maître sans coup férir de la ville de St. Louis (S. Luiz da ilha do Maranhaõ) et de ses forts. Les autorités et le clergé, immédiatement après que le débarquement des troupes se fut opéré, le 25 novembre 1641, se rendirent au devant des nôtres et leur firent entière soumission⁴. On ouvrit des relations amicales avec les tribus brésiliennes voisines et après avoir laissé à St. Louis une garnison de 600 hommes, la flotte retorna au Récif.

On conçoit le mécontentement que durent éprouver les Portugais, lorsqu'ils apprirent les différentes conquêtes que le comte Maurice avait faites après la révolution portugaise. L'envoyé du roi Jean, à la Haye, se plaignait vivement auprès des États-généraux de cette conduite, et réclama, tantôt avec des menaces, tantôt par des prières, la restitution des ces pays conquis⁵. Mais tous ses efforts furent infructueux. Les États s'en référèrent constamment à la lettre du traité qui stipulait que les hostilités dans la colonie seraient seulement suspendues après la publication de la ratification du traité par le roi Jean IV.

Bien que l'art. 55 du traité en question portât explicitement que cette ratification devait être arrivée à la Haye dans les trois mois qui suivraient la signature du traité, le roi Jean, retarda, à son propre préjudice, cette ratification jusqu'au 18 novembre 1641, en sorte qu'elle n'arrivât en Hollande qu'au mois de février 1642. Le 22 février, il en fut donné lecture dans la séance des Etats-généraux qui résolurent de la faire expédier immédiatement aux Indes-Orientales et Occidentales avec l'ordre de s'y conformer strictement⁶.

La Compagnie des Indes-Occidentales resta donc en possession de toutes ses nouvelles conquêtes. Plus tard ce furent cependant ces mêmes conquêtes qui contribuèrent en grande partie, à sa déplorable décadence; car les Portugais eurent alors un prétexte convenable pour donner une apparence de justes représailles à leurs intrigues et leur conduite déloyale pour saper le pouvoir néerlandais au Brésil.

Les Etats-généraux s'étaient simplement référés à la teneur textuelle du traité; ils ne sont donc pas si coupables à cet égard que veulent le faire accroire quelques auteurs. Au surplus, pour justifier cette duplicité de la part de notre gouvernement, après avoir ouvert des négociations de paix, il faut prendre en considération les nombreux exemples qui sont là pour prouver combien de fois nous avons été trahis de la part de nos ennemis, et il était d'autant plus permis d'envisager les propositions de paix comme une ruse de leur part que l'envoyé portugais lui-même avait insisté sur l'insertion de la clause qui stipulait que les hostilités ne devaient pas être immédiatement suspendues⁷.

¹ Sur cette flotte se trouvait pour la première fois notre célèbre de Ruyter comme capitaine de marine au service de l'Etat. — Cette flotte retorna dans la mère-patrie en janvier 1642, sans avoir fait rien d'important. Voir Wagenaar vol. XI, page 314 et De Jonge. *Nederl. zeebewsen* 1, page 541 et suivantes.

² Sur l'opinion exprimée dans la métropole au sujet de cet armistice voir Aitzema II, page 754; Luzac I, page 333; Wagenaar XI, page 318 et quelques brochures qui ont paru à cette époque et qui se trouvent dans la Bibliothèque royale.

³ Nous saisissions cette occasion pour faire remarquer au lecteur que le commandant de ces troupes que nous appelons constamment *Ain*, d'après Van Kampen, se nommait proprement *Van Koïn*, comme on le trouve dans Veegens et ainsi qu'il appert de ses propres signatures dans les Archives du Royaume.

⁴ Voir à ce sujet le rapport de Joan Maurice aux Etats-Généraux du 17 janvier 1642 (Arch. du Roy., Lias West Ind. 1641—1644).

⁵ Voyer Arch. du Roy., Register West Ind. Zaken 1638—1651.

⁶ Voyer dans les Arch. du Roy. (Register West Ind. Zaken 1638—1651. Résolution du 22 février 1642).

⁷ Voir Veegens, Wicquesfort I et Barlaeus page 396.

En outre, les hostilités, qu'à cette même époque, les Portugais exerçaient à Ceylan contre les sujets des Provinces-Unies étaient certes de nature à fortifier de notre part une pareille opinion¹.

Quant au comte Maurice, nous l'avons déjà dit plus haut, ce n'est qu'à contre coeur, qu'il ordonna de nouvelles hostilités; mais il devait obéir aux ordres formels qui lui avaient été donnés à différentes reprises par ses supérieurs dans la mère-patrie. C'est ce qu'il écrivit aussi, le mois de mai suivant, à Dom Jorge de Mascarenhas, marquis de Montalvan, ancien vice-roi du Brésil qui occupait de hautes dignités à la cour de Jean IV, en réponse à une lettre que celui-ci lui avait adressée de Lisbonne, au mois de mars 1642, pour lui faire connaître l'indignation du roi de Portugal des conquêtes nouvelles faites par la Compagnie des Indes-Occidentales sur les côtes de l'Afrique, et dont il réclamait la restitution.

Comme exemple pour prouver combien le comte Maurice était estimé, même de ses ennemis, on peut citer ici le fait que Mascarenhas écrivit à notre héros, qu'avant les événements d'Angola, Sa Majesté portugaise avait eu le projet de le nommer commandant de toute sa force armée dans le Brésil portugais, afin de pouvoir agir en commun avec la Hollande pour combattre l'Espagne².

Avant de passer aux événements de l'année 1642, nous croyons devoir faire mention brièvement d'un voyage d'exploration dans les pays intérieurs du Brésil, que le comte Maurice avait ordonné vers la fin de l'année 1641. Ce voyage fut entrepris par l'ami de Maurice, le savant Elias Heerckmans, gouverneur de Paraïba. Accompagné de 113 hommes, notre hardi voyageur quitta le Récif le 3 septembre 1641, muni de beaucoup de renseignements d'un vieux portugais, l'alcade Emmanuel Rodrigo qui, en 1625, avait lui-même entrepris un pareil voyage. Après avoir erré, pendant deux mois, avoir souffert des peines de tous genres et couru les plus grands dangers, les compagnons de Heerckmans refusèrent d'aller plus loin, et force lui fut de retourner au Récif, sans avoir atteint le but principal de son voyage (la découverte de mines d'or)³.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, les incursions dévastatrices entreprises sur les frontières avaient été suspendues au Brésil de la part des deux parties belligérantes, immédiatement après la révolution portugaise, en sorte que depuis cette époque notre colonie jouissait de ce côté d'une parfaite tranquillité. Maurice avait employé ce temps àachever les améliorations locales qu'il avait commencées les années précédentes, et il donna tous les encouragements possibles à l'agriculture. Les planteurs travaillèrent avec beaucoup d'activité et d'émulation. Il était seulement à regretter que la plupart des plantations de sucre qui avaient appartenu à la Compagnie eussent été vendues à crédit à des Portugais; circonstance qui eut pour conséquence fatale que, lors de la révolution qui éclata plus tard, tous ces propriétaires devinrent de zélés adversaires du gouvernement hollandais, afin d'échapper au paiement de leurs dettes envers la Compagnie⁴.

L'esprit d'indépendance nationale qui se développa rapidement parmi la population portugaise du Brésil-hollandais, fit que le comte Maurice insista, plus que jamais, sur l'envoi de troupes, de vivres et de munitions de la mère-patrie. Ce fut vain; l'assemblée des XIX ne voulut modifier en rien la résolution qu'elle avait déjà prise en 1641, de diminuer considérablement le nombre des troupes au Brésil, jugeant qu'elles seraient inutiles aussitôt qu'on aurait conclu un armistice⁵. Déjà plusieurs navires avec des troupes étaient partis pour la Hollande et le total de l'armée dans les sept capitaineries du Brésil, et y compris Angola et St. Thomas⁶, s'élevait à peine à 4843 hommes, au moment où Maurice se décida, à donner, pour la dernière fois, aux directeurs, une juste description de l'état des choses afin de les convaincre de la manière erronée dont ils les envisageaient. Le 1^{er} mai il envoya en

¹ Voir Wagenaar, XII, pag. 10.

² Voir dans les Archives du Royaume (Lias W. I. 1641—1644) la lettre de Maurice aux Etats-Généraux du 4 mai 1642 et la copie de la lettre du marquis de Montalvan en date: Lisbonne 12 mars 1642.

³ Voir Montanus, page 494 ainsi que Van Kampen I et Veegeus.

⁴ Voir Veegeus, page 298 et 312, et surtout plusieurs lettres de Maurice aux Etats-Généraux (Arch. du Roy., Lias W. I. 1641—1644).

⁵ Voir la correspondance à ce sujet de Maurice avec les Etats-généraux (Arch. du Roy. Lias W. I. 1641—1644).

⁶ Angola et St. Thomas faisaient encore partie à cette époque du gouvernement de Maurice; car, nous avons vu plus haut, que ce ne fut qu'à la suite de l'arrêté des Etats-généraux du 20 mars qu'ils furent portés sous la direction immédiate des l'assemblée des XIX. On n'en était donc pas encore instruit dans la colonie.

Hollande son secrétaire privé (*raed ende secretaris*) Johan Carl Tolner, avec une lettre de recommandation aux Etats-généraux, dans laquelle il demandait qu'on voulût bien accorder pleine confiance et crédit audit secrétaire qu'il avait chargé de donner un rapport détaillé de l'état des affaires au Brésil¹. Le 25 juillet Tolner parut devant l'assemblée des Etats-généraux, et le 27 on y lut son rapport lequel dépeignait l'état déplorable où serait réduit le Brésil par la négligence et l'économie de la Compagnie. On avait par trop diminué le nombre des troupes; par suite de l'introduction (sur l'ordre de la métropole, contre l'avis de Maurice) de mesures restrictives dans la liberté de religion, l'esprit des Portugais était aigri contre la Hollande; il y avait manque de vivres, de munitions de guerre, de médicaments, etc. Pour donner une preuve combien on respectait et aimait le comte Maurice au Brésil, Tolner joignait à son rapport huit appendices, savoir des lettres des habitants les plus notables et des conseils municipaux de Mauritsstad, Serinhain, Porto Calvo, Garassu, Tamarica, Paraíba et Rio-Grande; elles contenaient toutes des supplications au comte de ne pas donner suite à son projet de quitter la colonie. De plus ils lui offraient, comme preuve de leur dévouement, un présent annuel d'un demi-pataque par chaque caisse de sucre fabriqué dans leurs provinces aussi longtemps qu'il voudrait bien rester gouverneur².

Peu de temps après le départ de Tolner du Brésil, arriva la communication des Etats-généraux relative à la ratification de l'armistice de dix ans. Joan Maurice la fit publier en tous lieux, en juin 1642, et l'on s'y conforma strictement³. Mais qu'on se fasse une juste idée de l'indignation et du chagrin que dut éprouver Maurice, lorsque, quelques semaines après, il reçut une missive du conseil des XIX, en date du 18 avril 1642, qui lui intima l'ordre de diminuer de nouveau les forces armées, de les réduire à 18 compagnies, et de congédier la majeure partie des officiers (les Hollandais et les Allemands seuls pouvaient rester). Cette même missive lui apprit aussi qu'on accédait à sa demande réitérée d'être déchargé de ses fonctions et qu'il pouvait retourner dans la métropole au printemps de 1643, après avoir pris toutes les mesures qu'exigerait l'institution de la nouvelle administration en temps de paix⁴. La missive du conseil des XIX n'étant pas accompagnée de la sanction des Etats-généraux, le comte Maurice n'envisagea pas comme suffisant cet ordre de départ, et il écrivit par conséquent une lettre aux Etats-généraux, en date du 24 septembre, pour demander leurs ordres à ce sujet. Dans cette lettre il traça un nouveau tableau de la situation du Brésil; du mécontentement des Portugais de ce qu'ils s'étaient vus privés de leurs couvents; qu'on eût banni plusieurs de leurs ordres religieux; laissé vacantes les places de plusieurs ecclésiastiques et qu'on leur eût fait défense d'exercer publiquement leur culte au Récif, tandis que les Israélites pouvaient librement y fréquenter leurs synagogues; il y parlait ensuite des dangers que présentait la dette de plusieurs Portugais envers la compagnie, qui à cette époque s'élevait déjà à fl. 5,700,000; il se plaignait du défaut de paiement de la solde des troupes qui en outre manquaient absolument de tout ce dont elles avaient besoin, ainsi que de la diminution apportée à ses frais de table, qui n'étaient déjà pas trop considérables lorsqu'on considère l'cessive cherté des vivres au Récif; par la conclusion du traité de paix il perdait en outre les deux pour cent qui lui avaient été

¹ Voir la lettre de crédit pour Tolner (Arch. du Roy. Lias W. I. 1641—1644).

² Ce rapport se trouve dans les archives du royaume et contient une liste des munitions et des vivres dans la colonie. Du nombre de 4843 soldats, rapporté ci-dessus, il n'y avait que 3064 dans les villes et forts de Sergipe, Pernambuco, Tamarica, Paraíba, Rio-Grande et Siara; les autres se trouvaient à Maranhão, St. Thomas et Angola, et ainsi trop éloignés pour pouvoir compter sur eux en cas de besoin. Dans l'arsenal il ne se trouvait que 150 mousquetaires, 1000 livres de plomb et 60,000 livres de poudre gâtée; point de sabres ni de piques. L'état des magasins de vivres et d'habillements était, s'il se peut, encore pire.

³ Voir les appendices du rapport de Tolner aux Etats-généraux (Arch. du Roy. Lias W. I. 1641—1644). Dans une de ces adresses si flatteuses pour Maurice nous lisons entre autres passages: *Nous assurons à Son Excellence que si Son Excellence voudrait indiquer un moyen quelconque pour le décider de rester dans la colonie, aucun prix, fut-ce notre sang, ne nous sera trop cher pour le garder (en kan Sijne Ex^{te}). 't voor seecker houden dat bij/a/dien Sijne Ex^{te}. slechts met eenig dinck ter werelt om in dese landen te blijven onde gecocht worden dat ons geen prijs al waer 't oock onse eijgen bloet te swaer vallen soude om hem te coopen en mogen hebben. Les juifs de Mauritsstad offrirent au comte un cadeau annuel de fl. 3000 s'il pouvait se décider à ne pas partir.*

⁴ Voir la lettre de Maurice aux Etats-généraux, du 11 juillet 1642 (Arch. du Roy., Lias W. I. 1641—1644).

⁵ Ceci est presque la teneur textuelle de la lettre des directeurs de la Compagnie au comte Maurice, du 18 avril 1642. Nous l'avons empruntée à une copie de cette missive qui se trouve aux Archives du Royaume.

accordés sur le butin¹. Le 25 octobre il adressa une autre missive, conçue dans le même sens, au conseil des XIX ; mais nous verrons dans le récit des événements de l'année suivante que tous ces rapports si consciencieusement rédigés n'ont pas eu de meilleurs résultats que la mission de Tolner. Les directeurs de la Compagnie étaient comme frappés d'aveuglement ; ils hâtèrent leur propre perte en restant sourds aux conseils et aux plaintes du comte Maurice.

Dans le cours de cette même année (1642) les événements survenus au Brésil démontrèrent déjà que Jean Maurice avait eu parfaitement raison de ne pas considérer sa situation comme fort assurée et que les Portugais, bien que soumis en apparence, nourrissaient le projet de secouer le joug étranger. Ils ne pouvaient guère employer la force, mais en revanche ils eurent recours à la ruse et à la trahison, et ils trouvèrent un puissant encouragement de la part des Portugais qui demeuraient à St. Salvador. Depuis le mois de janvier il se trouvait à St. Salvador un nouveau vice-roi, Dom Antonio Telles da Sylva, homme aussi habile que rusé. Dès son avènement aux affaires, il avait renvoyé à Lisbonne pour y rendre compte de leur gestion, deux des régents provisoires qui, depuis la destitution injuste de Montalvan, y avaient la direction des affaires². Il fit au comte Maurice de vifs reproches au sujet des dernières conquêtes en Afrique et à Maranhan. Nassau se contenta de lui répondre qu'il n'avait agi que d'après les ordres reçus de sa métropole, et qu'il ne pouvait se dessaisir de ces nouvelles conquêtes qu'après y avoir été autorisé par les Etats-généraux.

Depuis cette époque, da Sylva ne cessa pas d'encourager la révolte qui fermentait parmi les Portugais du Brésil-hollandais et qui nous causa peu d'années après la perte de cette magnifique possession. Avant la fin de cette année un soulèvement se manifesta déjà publiquement dans la province de Maranhan qu'on avait conquise peu de temps auparavant. On avait malheureusement choisi pour commandant de cette province un homme qui joignait à une conduite déréglée un caractère inhumain et cruel. Il opprima de toutes les manières les populations portugaises, et un de ses plus proches parents, nommé Negenton, fut saisi, on ignore sous quel prétexte, vingt-quatre Portugais, innocents de tout méfait, et les fit déporter sur une côte déserte, où ils furent surpris par une tribu de cannibales des Tapujas qui les tuèrent pour en faire leur dégoûtants repas. Pour venger cet acte de cruauté, des bandes nombreuses de Portugais, qui avaient reçu des renforts de la capitainerie portugaise voisine, Grand-Paru, s'avancèrent sous le commandement de Antonio Moniz Baretto, de Pedro Maciel et d'Antonio Teixeira, pour attaquer les Hollandais. Ils surprisent au mois d'octobre le fort de Mont-Calvaria où ils égorgèrent toute la garnison³, et assiégèrent ensuite St. Louis, capitale de l'île Maranhan.

Au mois de janvier de l'année suivante Joan Maurice y envoya le colonel Hinderson, qui se trouvait à Siara, avec 500 hommes de troupes et 200 Brésiliens ; il réussit à châtier comme ils le méritaient Negenton et ses complices et à reconquérir l'île ; mais le continent resta occupé par 700 Portugais et 3000 Brésiliens qui interceptèrent complètement tout transport d'approvisionnement et qui rendirent

¹ C'est là ce que contenait principalement la lettre du comte Maurice aux Etats-généraux, en date du 27 septembre 1642 (Arch. du Royaume, Lias W. I. 1641—1644). Dans un Post-scriptum ajouté à cette lettre par Maurice lui-même, le comte se plaint amèrement de la conduite et de l'ingratitude des directeurs de la Compagnie à son égard. Il prie en même temps les Etats-généraux, de n'ajouter aucune foi aux mensonges et aux calomnies qu'on pourrait répandre sur son compte dans la mère-patrie, tant qu'on ne l'aurait pas entendu lui-même à son retour dans la métropole.

Le mécontentement des Portugais au sujet de l'oppression qu'ils éprouvaient relativement à l'exercice de leur culte, était en quelque sorte fondé ; car les Etats-généraux, et plus encore la Compagnie, n'écoutant pas les sages conseils de Maurice, refusèrent, malgré leurs promesses et leurs proclamations antérieures, à accorder l'autorisation de faire construire une église catholique au Récif, dans la crainte d'y voir insensiblement écarter la religion protestante. Cette résolution fut encore une fois renouvelée en 1643. Voir Résol. des Etats-généraux du 28 mars 1643 (Arch. du Roy., Register W. I. Zaken 1638—1651, fol. 87).

² Louis Barbaillo obtint grâce à cause des grands services qu'il avait rendus antérieurement aux Portugais du Brésil ; mais de Britto fut retenu prisonnier plusieurs années, en punition de sa conduite injuste et déloyale. L'évêque Pedro da Sylva fut condamné à payer une amende. Voir *Historia de Portugal restaurado*, I, page 411, et *Southey*, II, page 20.

³ Le commandant du fort, le capitaine Maximilien Schade, un lieutenant et deux soldats eurent la vie sauve ; mais ils furent conduits prisonniers à Para. Après avoir été détenus un an, ils parvinrent à s'évader, et après avoir cruellement souffert, ils arrivèrent, vers la fin de l'année 1644 dans la mère-patrie (Arch. du Roy., rapport de Maximilien Schade aux directeurs de la Compagnie et aux Etats-généraux : 4 novembre 1644).

fort critique la situation de la garnison de St. Louis¹. Cependant cette vaillante garnison supporta cette déplorable situation pendant plus d'une année; mais lorsque la révolte éclata aussi dans les autres provinces (d'où lui parvenaient les approvisionnements) elle se vit enfin forcée d'évacuer l'île en 1644.

A St. Thomas, en Afrique, la population se soulevait aussi en 1642 contre le gouvernement hollandais; elle était soutenue par deux navires armés qui étaient arrivés à cet effet de Lisbonne. La garnison hollandaise fut chassée de la ville, et l'ennemi assiégea le fort où il y avait une telle disette d'eau potable qu'une grande partie des soldats désertèrent et passèrent à l'ennemi². Dès que Joan Maurice eut connaissance de cet événement il expédia immédiatement deux vaisseaux de guerre à St. Thomas, et l'on parvint à rétablir les affaires dans l'île pour un assez long espace de temps.

Mais une chose qui avait une plus grande importance, et qui en effet eut par la suite des conséquences bien plus déplorables pour nous, ce fut le bruit qui se répandit, en novembre 1642, parmi les habitants du Brésil-hollandais, relativement à l'existence d'un complot, dirigé principalement par Juan Fernandez Viera. Cet homme courageux et entreprenant qui à sa dix-septième année s'était déjà distingué d'une manière héroïque en 1630, dans la défense du fort de St. Jorge d'Olinda, ainsi que nous l'avons fait remarquer précédemment, fut fait prisonnier par les nôtres lors de la prise de l'Arreyal. Il s'établit alors au Récif, d'abord comme commis chez un négociant, mais peu à peu il acquit de la fortune et devint un des négociants les plus riches et les plus considérés en sorte que déjà en 1641 il occupait la dignité d'échevin dans la ville de Mauritsstad. Plus tard nous le rencontrons effectivement comme le principal auteur et l'âme de l'insurrection générale, ce qui lui valut de la part de ses compatriotes le surnom de *libérateur du Brésil*. — En ce moment il était accusé d'avoir envoyé une missive au roi du Portugal pour lui donner connaissance de ses projets de révolte. Au mois de décembre il comparut volontairement devant le conseil du gouvernement et sut s'y présenter si favorablement et se justifier de telle manière, qu'il passa généralement pour un homme fort bien intentionné à l'égard du gouvernement hollandais. Afin qu'on pût croire complètement à son innocence, il alla jusqu'à conseiller de défendre, pour plus de sûreté, le libre port d'armes à la population portugaise³.

Le rapport que Tolner, secrétaire intime du comte, avait été chargé de faire en Hollande sur la situation du Brésil, n'eut pas le résultat qu'on en attendait. Bien que les États-généraux et Frédéric-Henri reconnaissent combien étaient fondées les plaintes de Maurice et qu'ils partageassent entièrement sa manière de voir, ils ne purent parvenir à changer l'opinion des directeurs de la Compagnie des Indes-Occidentales; tous les efforts qu'ils firent à cet effet furent vains⁴. Les directeurs de la Compagnie dédaignèrent les conseils de Joan Maurice. Par suite des ordres réitérés qu'ils avaient donnés toute la force armée qui se trouvait au Brésil (y compris également Maranhan) consistait en 2656 soldats, outre les officiers, dont à peu près la moitié fut congédiée et dont la plupart prirent service dans l'armée portugaise⁵.

Il devenait de jour en jour plus évident que les directeurs cherchaient à se débarrasser d'un homme qui ne se gênait guère pour leur indiquer leurs fautes. Ils prétextèrent donc « que son administration était trop coûteuse et que c'était là la seule cause de la stagnation dans le cours des actions de la

¹ Ces détails sont empruntés au rapport officiel de Joan Maurice aux États-généraux, en date du 3 avril 1643 (Arch. du Roy.).

C'est à tort que De Beauchamp et Gio. Giuseppe dans son *Istoria delle guerre* disent que ce soulèvement avait eu lieu après le départ de Joan Maurice. Par contre, Veegens, page 297 et Van Kampen, I, page 446, ont rapporté l'ordre chronologique exact des événements. Il en est de même de Sonthey qui, vol. II, pages 26 et suivantes donne un récit fort détaillé de cet événement.

² Voir le rapport de Joan Maurice aux États-généraux du 3 avril 1643 (Arch. du Roy., Lias W. I. 1641—1644).

³ Voyer Veegens, pag. 302, et Sonthey, II, pag. 67. Plus tard cette même mesure lui servit de prétexte pour exciter la population portugaise contre le gouvernement hollandais.

⁴ Voir à ce sujet différentes résolutions des États-généraux prises en 1640, 1641 et 1642 (Arch. du Roy., Register W. I. Zaken 1638—1651).

⁵ Voyer les appendices de la lettre du 24 septembre 1642 de Maurice aux États-généraux et le rapport de Tolner aux États-généraux et aux directeurs de la Compagnie du 15 juillet 1642 (Arch. du Roy., Lias W. I. 1641—1644).

Compagnie^{1.} » Enfin, le 9 mai 1643, le conseil des XIX envoia une députation aux États-généraux pour leur donner communication d'une lettre que le conseil avait reçue du comte Maurice, datée du 25 octobre dernier. Dans cette lettre Maurice disait qu'il ne pouvait considérer comme suffisant leur consentement à son retour dans la mère-patrie, qu'après que les États-généraux et le Stadhouder y auraient joint leur approbation, s'en référant à ce sujet à la missive des Etats-généraux du 23 février 1641, dans laquelle ceux-ci l'avaient prié instamment de continuer encore pour un temps indéterminé ses fonctions de gouverneur. Les directeurs de la Compagnie venaient donc demander aux Etats-généraux la sanction du rappel de Joan Maurice; sanction qui fut accordée par une résolution datée du même jour² et qui fut ensuite communiquée au comte Maurice.

Dans la situation déplorable où se trouva la colonie par suite du manque complet d'approvisionnements³ et des mouvements séditieux de Maranhan et de St. Thomas, qui avaient été suivis de la perte de Siara, le comte Maurice se vit forcé de renoncer au plan qu'il avait formé de s'emparer de Buenos-Ayres. La garnison de Siara avec son commandant Gidéon Morritz fut égorgée par les Brésiliens. Une expédition entreprise contre les possessions espagnoles sur les côtes sud-ouest de l'Amérique du Sud et qui avait été confiée à Henri Brouwer, échoua également. Cependant, nous croyons devoir faire une courte mention de cette expédition remarquable.

Après avoir rempli pendant trois ans (1632—1635) les fonctions de gouverneur des Indes-Orientales, le vaillant Henri Brouwer était retourné dans la mère-patrie. Mais, accoutumé qu'il était à cette vie pleine d'activité, les habitudes continentales ne lui plaisaient guère; aussi, fatigué de cette vie oisive, il offrit ses services à la Compagnie des Indes-Occidentales et proposa d'entreprendre une expédition au Chili. La Compagnie accepta ses services et l'envoya en 1642 au Brésil afin de s'y concerter pour l'exécution de ses plans avec le comte Maurice. Après être resté un mois au Récif, il en partit le 15 janvier 1643 avec une escadre composée de quatre vaisseaux et d'un yacht avec ordre de se rendre au Chili. Ce pays, qui avait déjà été auparavant exploré par Van Noord, attirait particulièrement l'attention des Hollandais à cause des richesses immenses de ses mines, l'heureuse situation de ses ports sur l'Océan-Pacifique et la salubrité de son climat. Brouwer avait mission de passer le détroit de le Maire; mais les vents d'ouest et des courants vers l'est le contraignirent à doubler l'île des Etats (*Staten-land*) que jusqu'ici on avait crue être une terre ferme.

Ayant atteint l'île de Chiloë, notre amiral fit tous ses efforts pour engager les indigènes (les Araucans) à prendre les armes contre les Espagnols; il s'empara aussitôt du fort de Carel-mappe où il fit passer au fil de l'épée les soixante hommes qui en componaient la garnison. Cet acte de cruauté inutile inspira aux habitants une haine si implacable contre leurs vainqueurs, qu'ils mirent eux-mêmes le feu à la ville de Castro; et Brouwer, au lieu d'employer des moyens pour éteindre l'incendie, contribua au contraire à achever cette œuvre de destruction. On forma alors le projet d'avancer par terre vers Valdivia, lorsque tout à coup notre amiral succomba à la suite d'une maladie⁴. Il fut remplacé immédiatement

¹ Si l'on s'arrête uniquement aux chiffres posés, les directeurs de la Compagnie avaient raison de dire que l'administration du comte Maurice était coûteuse; car nous voyons dans un état des recettes et dépenses de la colonie de Brésil, faite en 1647, et qui se trouve aux archives du royaume, que les frais du gouverneur, le grand-conseil, les juges et autres hauts fonctionnaires, après les économies et les réductions, dont nous avons parlé plus haut, s'étaient élevés en 1643, à la somme de fl. 221,208, tandis qu'en 1647, ces mêmes frais ne montaient qu'à fl. 161,520. Nous trouvons cependant dans ce même état que les revenus du Brésil étaient en 1643 (sous l'administration de Maurice) de fl. 1,800,000, tandis qu'ils n'étaient que de fl. 400,000 en 1647. Tel fut le résultat de la fausse économie de la Compagnie.

² Cette résolution que les Etats-généraux avaient prise à contre-cœur, est ainsi conçue: . . . avons arrêté et arrêtons qu'il soit écrit à M. le comte Maurice de Nassau, dans les termes les plus convenables, afin qu'il revienne ici pour continuer ses services au pays. . . hebben goedtyeronden en verstaen dat in discrete terme geschreven sal worden aan den Heer Graef Maurits van Nassau « ten einde dat hij herwaerts wille wederkeeren om den lande alhier verdere dienst te doen. » (Arch. du Roy., Register W. 1. a 1638—1651, fol. 92).

³ Il appert des états de magasin, envoyés par le comte Maurice aux Etats-généraux, en 1643 (Arch. du Royaume) qu'il ne se trouvait au Récif aucun approvisionnement de vivres de la Hollande; en sorte que depuis bien longtemps on était obligé d'acheter tout à des prix exorbitants dans la colonie.

⁴ Voir à ce sujet la biographie de Brouwer, ancien gouverneur-général des Indes, dans ce volume du *Moniteur des Indes*, page 294.

ment par Elias Heerckmans, dont l'expédition hardie, en 1641, au Brésil, a été indiquée précédemment. Heerckmans avança donc vers Valdivia, où il fut reçu très favorablement par les habitants ; mais dès qu'il leur demanda de l'or, ces sentiments de bienveillance changèrent subitement, et on refusa même de lui fournir des approvisionnements pour ses soldats. Bientôt après, craignant une attaque de la part des Espagnols du Pérou, Heerckmans ramena l'escadre au Récif, où il jeta l'ancre le 28 décembre 1643. Il mourut justement au moment où le fiscal s'apprétait à lui demander compte de son retour¹.

Joan Maurice reçut seulement le 50 septembre la résolution des Etats-généraux du 9 mai dernier par laquelle ils avaient sanctionné son rappel, et il fixa son départ pour la mère-patrie au mois d'avril ou de mai de l'année suivante. Cette nouvelle causa une consternation générale parmi les habitants de la colonie, aussi bien chez les Portugais que chez les Néerlandais. De toutes les capitaineries arrivèrent des pétitions et des adresses au comte Maurice lui-même et aux Etats-généraux en Hollande pour protester contre le départ du comte, et pour les supplier de changer la résolution prise à cet égard, si cela était encore possible².

Notre héros reçut aussi de différents autres côtés, même d'endroits fort éloignés, des témoignages non équivoques de l'estime qu'on avait pour sa personne et de la confiance qu'on mettait en lui. Avant son départ arrivèrent deux ambassades au Récif, envoyées par deux princes du royaume de Congo, près de St. Paul de Loanda, pour invoquer la médiation de Maurice dans un différend qui était survenu entre eux. Les envoyés apportèrent à Maurice des présents, consistant en bracelets d'or — et entre autres 200 esclaves choisis parmi les plus beaux. Maurice qui, comme on sait, n'était pas chargé à Angola du pouvoir suprême, refusa tout secours direct et se borna à envoyer en retour de beaux présents aux princes³, et d'écrire à Nieuwland, notre directeur à St. Paul de Loanda, pour lui conseiller de ne pas fomenter la mésintelligence qui avait éclaté entre les princes noirs et de vivre aussi en bonne harmonie avec les habitants portugais. Malheureusement le directeur dédaigna les sages conseils de Maurice, et une nuit il surprit d'une manière perfide, les Portugais commandés par Pedro Cesar de Menezes, avec lesquels on avait vécu en parfaite harmonie depuis la ratification du dernier traité. Cette entreprise procura un butin de 500,000 ducats; mais elle eut plus tard pour conséquence la perte totale de cette importante possession dans Angola⁴.

Outre les mouvements séditieux qui, ainsi que nous venons de le dire, avaient éclaté dans les deux capitaineries de Maranhão et de Siara, la province de Paraíba commença aussi à être vivement inquiétée par les bandes de nègres qui s'étaient évadées et qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans la seconde partie de notre récit⁵, s'étaient refugiées dans la grande forêt de Palmares, où leur nombre s'était accru jusqu'à 6,000 faisant sans cesse des incursions sur notre territoire et y commettant de brigandages. Pour y mettre un frein, le comte Maurice envoya contre eux Rudolph Baron⁶ avec quelques soldats hollandais et 100 Tapujas qui parvint heureusement à anéantir leur principal village, Palmares-la-grande (*Groot-Palmares*), et à disperser les nègres dans les forêts, après en avoir tué une centaine et fait 50 prisonniers.

L'époque si redouté par tous ceux des habitants du Brésil qui nourrissaient des intentions favorables pour le gouvernement néerlandais — le départ du comte — approchait de plus en plus. Le 6 mai 1644 Maurice abdiqua la dignité de gouverneur du Brésil-néerlandais dans la salle des séances du

¹ Voyez dans les Archives du Royaume les rapports de Heerckmans et de Joan Maurice aux Etats-généraux en date du 16 septembre et du 28 décembre 1643, comme aussi Veegens, page 303 — 308. Van Kampen, I, page 448, Southey, II, page 24.

² Ces pétitions rédigées en partie en langue portugaise et en partie en langue hollandaise avec les signatures de plus de cent des habitants les plus considérés du Brésil néerlandais, se trouvent aux Archives du Royaume (Lias W. I. 1641—1644).

³ Lorsque le comte Maurice retourna en Hollande, plusieurs de ces envoyés l'accompagnèrent pour exposer en personnes leurs griefs aux Etats-généraux.

⁴ Voir Veegens, page 310, et Montanus, page 500.

⁵ *Moniteur des Indes*, tome III, page 278.

⁶ Ce Rudolph Baron était un homme fort courageux et fort versé dans les langues des indigènes, dont il connaissait parfaitement les moeurs et les coutumes. Il jouissait d'un revenu annuel de la part du comte Maurice qui l'employa particulièrement pour faire de voyages d'exploration dans l'intérieur du pays. Voyez Montanus et Barlaeus.

seil du gouvernement à Mauritsstad, en présence de tous les hauts fonctionnaires, commandants militaires et le clergé; il remit ses pouvoirs entre les mains du Grand-Conseil (*Hoogen Raad*) se composant des conseillers Bas, Hamel et Van Bullestrate. Le colonel Haus, commandant de la garde de Maurice fut investi du commandement en chef de la force armée. Le comte présenta en même temps au conseil du gouvernement un projet fort détaillé sur la manière dont devait être gouverné le Brésil. Ce projet contenait de fort sages conseils; principalement il recommandait au gouvernement d'être tolérant et modére relativement à l'exercice du culte des différentes nations soumises à la domination hollandaise; de mettre du zèle, mais non pas d'employer la rigueur pour faire rentrer les sommes dues à la compagnie des Indes-Occidentales par les planteurs de sucre; d'entretenir soigneusement les fortifications et surtout de faire construire une redoute devant le pont près de Boa Vista, afin de protéger la ville de Mauritsstad; d'observer une sévère discipline militaire, ayant bien soin toutefois que la solde fût payée régulièrement et que les troupes fussent pourvues de tout ce dont elles avaient besoin; et enfin de maintenir la stricte exécution des lois contre le sacrilège, l'immoralité et la profanation du dimanche; il recommandait en outre au gouvernement de faire tout ce qui lui serait possible pour acquérir l'attachement des principaux négociants portugais; de ne pas trop vite ajouter foi aux plaintes qu'on élèverait contre eux et surtout d'être fort sobre dans l'emploi de la torture; mais, d'un autre côté, d'empêcher soigneusement toute communication ou correspondances entre le clergé catholique de nos capitaineries et celui de St. Salvador, car c'est de ce côté que venaient les plus grands dangers.

Après avoir ainsi, par ses derniers conseils, cherché à garantir autant que possible l'avenir de la colonie menacée, Joan Maurice quitta le 11 mai 1644 Mauritsstad et se rendit à cheval, accompagné d'un nombreux cortège, le long de la côte, à Olinda et de là par Tamarica à Paraïba où il devait s'embarquer.

Le comte Maurice reçut partout les témoignages les moins équivoques de reconnaissance et du vif regret que causait son départ; ce voyage ressembla à une marche de triomphe. De tous les côtés les habitants arrivèrent en foule sur son passage pour lui faire leurs derniers adieux; ces acclamations étaient accompagnées du bruit des fanfares qui exécutèrent l'air de *Wilhelmus van Nassauwen*, tandis que le bruit du canon des forts lui apportait de loin les derniers saluts militaires. Notre allié Jandovi, roi des Tapujas, envoya une députation (parmi laquelle se trouvaient trois de ses soixante enfants), pour prier Joan Maurice de différer encore son départ, si cela était possible¹.

Le 22 mai 1644, Joan Maurice s'embarqua enfin. Plusieurs des négociants les plus considérables et d'autres habitants s'embarquèrent avec lui²; car ils considéraient le Brésil comme perdu pour la Hollande dès le départ du comte Maurice. Onze Brésiliens de différentes tribus indigènes se trouvaient également à bord, ayant exprimé le désir de faire le voyage de la Hollande pour visiter la puissante république, pour connaître son illustre stadhouder Frédéric-Henri, et pour se convaincre par eux-mêmes que la nation néerlandaise ne se composait pas seulement de pirates et de pêcheurs, ainsi que les Espagnols et les Portugais s'efforçaient à le faire accroire partout.

Le jour suivant la flotte mit à la voile. Elle se composait de treize navires, tant grands que petits, montés par 1400 hommes d'équipage et pourvus de 327 pièces de canon. La cargaison avait une valeur de 2,600,000 fl.; elle consistait en sucre, bois de campêche, tabac, peaux, etc. en partie pour le compte de la Compagnie et en partie pour compte de particuliers³. Le voyage s'effectua fort heureusement; car au mois de juillet 1644 la flotte entra au Texel. Cependant le comte Maurice, ayant beaucoup souffert du mal de mer, ne put se rendre à la Haye que quelques semaines après. — Le 12 août 1644 il parut à la séance des Etats-généraux et leur remit un court rapport préalable sur la situation du Brésil et sur sa gestion depuis l'année 1637. Ce rapport fut suivi d'un autre rapport (*verbaal*) fort

¹ Voir Montanus, page 505, et Veegens, page 316.

² De Beauchamp et *Istoria delle guerre* se trompent en rapportant que le départ de Maurice eut lieu en 1642 ou 1643. Il en avait bien été question à cette époque, mais le départ n'a réellement eu lieu qu'en 1644.

³ D'après le récit de Southey, II, page 50, on pourrait conclure que le nombre de ces personnes qui retournaient dans la mère-patrie était de 1400. Il l'a pris abusivement dans Barlaeus qui donne ce chiffre comme étant celui de l'équipage de la flotte.

⁴ Extrait d'un des documents du rapport de Joan Maurice aux Etats-généraux du 12 août 1644 (Arch. du Roy). — On peut aussi voir ces mêmes données dans Luzac, I, page 336, Montanus, p. 505 et suiv.

étendu et fort remarquable, dans lequel il exposa clairement la véritable situation de cette colonie¹.

Nous ne ferons pas ici mention de cet important rapport pour ne pas tomber dans des redites, en ayant déjà fait connaître les principaux points lorsque nous avons cité les passages de ses nombreux rapports et lettres adressés aux Etats-généraux. Ce qu'il recommanda surtout de nouveau ce fut une prudente condescendance en faveur des populations portugaises au Brésil et il indiqua les fautes que la Compagnie avait commises en ne donnant pas assez de force au pouvoir du gouverneur et en ajoutant plus de foi aux lettres et aux rapports de personnes étrangères, qu'à ses rapports officiels ne renfermant que des faits avérés. Ce fut là, disait-il, une des plus grandes fautes que les directeurs de la Compagnie avaient commises déjà avant son arrivée dans la colonie. Il résultait de là naturellement que, mal renseignée, la Compagnie avait souvent ordonné des expéditions aventureuses qui étaient fort coûteuses et ne rapportaient aucun profit².

Comme un des meilleurs moyens à employer pour relever le Brésil de sa décadence et améliorer en même temps la situation de la Compagnie des Indes-Occidentales, le comte Maurice conseilla aux Etats-généraux de réunir la Compagnie des Indes-Orientales à celle des Indes-Occidentales, ces forces réunies devant suffire pour arracher aux Espagnols toutes leurs colonies en Amérique.

On se réjouissait généralement en Hollande de l'heureux retour du comte. Les Etats-généraux, le stadhouder et même les directeurs de la Compagnie lui témoignèrent publiquement leur reconnaissance de la manière sage et prudente dont il avait administré le Brésil pendant plus de sept ans.

Immédiatement après son arrivée, Maurice offrit de nouveau ses services aux Etats-généraux, et il partit cette même année encore, comme colonel, pour l'armée réunie dans les Flandres, sous les ordres de Frédéric-Henri. On conçoit qu'il dût être peu agréable pour notre héros, qui avait si longtemps exercé l'autorité suprême au Brésil, de servir dans un rang relativement si inférieur. Mais le 27 octobre 1644, à la mort du vieux guerrier Stakenbroek, il fut promu au grade de lieutenant-général de la cavalerie de l'Etat, et au mois de décembre suivant nommé gouverneur de la place de Wezel³.

¹ Ces deux rapports originaux de Joan Mauritz aux Etats-Généraux après son retour en Hollande sont déposés aux Archives du Royaume (Lias W. I. 1641—1644). Les principaux points de ces rapports se trouvent dans Barlaeus et Montanus.

² Maurice termina son rapport en disant qu'il se pourrait bien qu'il parût étrange que, connaissant tous les abus qui se commettaient au Brésil il ne soit pas parvenu à les redresser. A cela il répondit qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour y mettre un terme; mais que ce redressement aurait dû venir en partie de la mère-patrie, et. (nous citons ici textuellement les paroles de Maurice) *dat men in plaets van myn gesach en autoriteyt te styren, deselre heeft degost in te crimp en ten laeste soo verre is gegren, dat men buyten myn weten hecht opgericht een geheel nieuwen Raedt dewelcke het stuk van finantie of de siele van de Compagnie is toertrouw, onder soo ample comissie dat het meerendeel van regeringe daeraen scheen gedevolveerd, waardoor de Heeren van dien soo outrecuidant syn geworden dat sy hier niet en hebben ontsien ronduyt te verklueren (gelijk my in den hoogen Raedt is aengedient) my niet kennen alsoo in huer instructie van my geen mentie was gemaect.* » (Arch. du Royaume, verbal du comte Maurice de Nassau, 20 septembre 1644.)

³ Dans toute sa carrière ultérieure, le comte Maurice justifia pleinement sa grande renommée d'homme d'Etat et de guerrier imminent, qu'il s'était acquise au Brésil; aussi fut-il partout comblé de distinctions et de titres d'honneur. Nous citerons ici quelques points principaux de sa vie, que nous empruntons à la biographie du comte, publiée par M. Veegens, auxquels nous ajoutons quelques notices des archives du royaume de M. De Zwaan.

Il prit une part active aux campagnes qui eurent lieu en 1645 et 1646, sous Frédéric-Henri, comme lieutenant-général de la cavalerie. Le temps que lui laissèrent les opérations militaires fut employé par lui, à faire construire la belle maison dite *Mauritshuis* (aujourd'hui le musée royal.) Au commencement de l'année 1647 la Compagnie des Indes-Occidentales lui offrit de nouveau le poste de Gouverneur-général du Brésil; mais il refusa. Au mois de novembre 1647 la place de gouverneur de Clève, Mark et Ravensburg lui fut offerte par l'électeur de Brandebourg, il accepta cette dignité avec l'approbation des Etats-généraux, qui lui accordèrent en même temps la faveur de conserver également son grade de général de cavalerie et ses fonctions de gouverneur de Wezel, et de pouvoir résider dorénavant dans la ville de Clèves. En 1652 il fut élevé au rang de prince de l'empire allemand par l'empereur Ferdinand III, et la même année il fut élu à l'unanimité grand-maître de l'ordre de St. Jean en Allemagne (cet ordre fait partie de l'ordre de St. Jean de Malte). Cinq années après, l'électeur de Brandebourg le choisit pour le représenter à Francfort où il s'agissait d'élire un empereur, et ce fut à son influence que Léopold, fils de l'empereur décédé, fut principalement d'avoir été élu. En 1665, il fut nommé, pour la durée d'un an seulement, général-en-chef de l'armée des Pays-Bas réunis, et il chassa de ce pays l'évêque de Munster qui avait fait une invasion sur les frontières de l'est. Peu de temps après cet événement, les Etats-généraux, craignant une nouvelle guerre, résolurent d'augmenter considérablement l'armée et de nommer deux seldmarchéaux; Joan Maurice fut le premier et Paulus Wurtz, général danois, le deuxième. En 1671 il reçut du roi de Danemark l'ordre de l'Eléphant, et dans la mémorable année de 1672, il soutint puissamment le jeune Guillaume III

Nous terminerons ici l'histoire de Maurice, pour reprendre le récit des événements du Brésil sur lesquels il n'exerça plus une influence directe.

Nous avons accompli la plus grande partie de la tâche que nous nous étions imposée, du moins la partie agréable de ces événements historiques; car notre principal but fut de rappeler à la mémoire de nos contemporains la gloire de nos ancêtres, et nous espérons qu'on ne nous en voudra pas, si nous exposons d'une manière plus succincte, la dernière partie de ce récit qui offre moins de gloire et d'honneurs pour nous. Toutefois, nous continuerons d'être aussi véridique que par le passé, ne voulant ni tronquer ni cacher les faits quelque blessants qu'ils puissent être pour nos sentiments patriotiques.

Après le départ de l'illustre gouverneur du Brésil, toute énergie disparut de la colonie. Il était le seul qui, par l'affabilité de son caractère, par une sévérité et une sage modération, sut constamment maîtriser et calmer l'esprit de mécontentement toujours croissant des populations portugaises, qui, de leur côté, l'aimèrent tant qu'elles l'avaient surnommé leur St. Antonio¹. Il était le seul homme qui s'opposât énergiquement à cet esprit d'économie exagéré de la Compagnie des Indes-Occidentales. Malgré les contrariétés sans nombre qu'on lui fit éprouver de la métropole et qui l'entravèrent dans l'exécution de ses projets, la Compagnie avait néanmoins tiré annuellement un revenu considérable du Brésil. La vente des biens confisqués des Portugais émigrés, avait produit une somme de fl. 1,963,250, et ce qu'on nommait le butin de guerre, avait rapporté fl. 2,017,478. On avait exporté pendant son administration 218,160 caisses de sucre et 2,593,630 livres de bois du Brésil².

Les trois membres du Grand-conseil, Hamel, Van Bulestrate et Bas, auxquels le comte avait laissé le gouvernement, avaient entrepris une tâche bien difficile³. Il leur manquait cette puissance morale que Maurice exerçait sur la population, d'abord par son haut rang et sa haute naissance, et ensuite, par ses vertus et les grands talents comme administrateur et comme homme de guerre. Leurs instructions du conseil des XIX tendaient à supprimer toutes les dépenses et à multiplier à quelque prix que ce fut les bénéfices du corps qu'ils représentaient; entre autres ils devaient donner la permission de repasser en Europe à tous les soldats qui en exprimeraient le désir et il était défendu de faire réparer les fortifications déjà trop négligées. Les troupes manquèrent de tout, et pour payer leur solde, le grand conseil se vit forcé de donner des délégations sur les débiteurs de la Compagnie qui furent contraints alors à s'acquitter dans de courts délais. A défaut de paiement ils étaient livrés aux

dans la défense de nos frontières, menacées de tous les côtés par de nombreuses armées ennemis. — Malgré son âge avancé il fit encore, en 1674, comme seld-maréchal, la campagne dans les Pays-Bas espagnols et se distingua notamment à la bataille de Seneff.

Les fatigues qu'il avait supportées pendant le cours de cette année l'avaient tellement affaibli, qu'en 1675 il se vit obligé de solliciter sa démission du service néerlandais; ce qui lui fut aussi accordé, et il retourna à Clèves pour y passer en paix ses derniers jours. Le 20 décembre il y décéda à l'âge de 75 ans et 6 mois. Sa mort fut l'occasion d'un deuil général; car il avait par sa sage administration élevé la prospérité du pays de Clèves à un degré inconnu, jusqu'à là. Encore aujourd'hui sa mémoire y est vénérée, et il n'y a pas un voyageur passant par Clèves à qui l'on ne montre l'endroit où repose ce grand homme, endroit qu'il avait lui-même désigné à cet effet et où l'on a fait élever un magnifique mausolée. Plus tard cependant ses cendres furent transportées à Siegen où se trouvent les caveaux de ses ancêtres.

En 1702 le mausolée fut fortement endommagé par les Français qui, sous Boufflers, furent repoussés de Nymègue; mais en 1811 Napoléon, qui savait apprécier la mémoire du grand prince de Nassau ordonna de réparer ce monument funèbre et s'empessa ainsi de faire oublier une profanation commise par ses compatriotes.

¹ Voir Veegens, page 321. Southey, II, page 60 et tous les auteurs portugais et autres auteurs étrangers.

² Voyez Bar'acus et De Beauchamp, III, page 139. Comparez Veegens, page 323.

³ L'observation que fait M. Veegens, page 342, est fort judicieuse, lorsqu'il fait remarquer qu'on a, sans y refléchir sérieusement, généralement emprunté la manière de voir de Raynal, qui attribue la décadence du Brésil à la circonstance que ces trois conseillers avaient été négociants ou même boutiquiers et n'ayant par conséquence aucune connaissance des affaires d'Etat et de la guerre. La puissance de la Néerlande dans les Indes-Orientales fut consolidée en grande partie par des hommes d'une telle origine; mais ici le vrai mal provenait de ce que les forces militaires dont ils disposaient étaient insuffisantes, que leurs moyens étaient trop restreints et surtout de ce que les populations portugaises étaient animées d'un désir enthousiaste de reconvir leur nationalité.

Dans le second volume de Southey il n'est fait mention que de deux conseillers, Bulestrate et Van Der Burgh; mais c'est là une erreur de la part de cet auteur.

Le reproche que leur lance Raynal savoir «qu'ils vendraient à leurs rivaux des armes et des munitions de guerre» est injuste; car nous avons vu par les nombreux rapports de Maurice aux Etats-généraux, que déjà en 1643, les magasins étaient presque vides et qu'il ne s'y trouvait pas même un seul mousquet (Arch. du Roy.).

officiers de justice, qui formaient aussitôt la saisie des propriétés et leur plus vif désir était donc de voir une prochaine révolution éteindre leurs dettes¹.

Les troupes que l'exécution rigoureuse de la discipline sous Joan Maurice ne contenait plus dans les justes bornes, exaspérées du traitement qu'on leur faisait subir, se rendaient continuellement coupables de vexations et d'extorsions envers les Portugais. Excités, autant par ces motifs de haine qu'enflammés par une antipathie nationale et religieuse² et délivrés de la crainte et du respect que leur inspirait la présence du comte de Nassau, les principaux mécontents du Pernambuco résolurent enfin de réunir tous leurs efforts pour renverser le gouvernement hollandais. Juan Fernandez Vieira³ qui, en 1642, avait déjà tramé un complot contre Joan Maurice, fut l'âme de cette conspiration; il lui consacra son bras, sa fortune et toutes ses facultés. Fermier des droits sur les sures de la Compagnie des Indes-Occidentales, il avait de relations journalières avec les membres du grand conseil, ce qui lui assurait les moyens de pénétrer leurs vues, d'apprécier la situation et les forces dont disposaient les Hollandais. Mais il lui fallait un point d'appui au dehors. A cette fin il adressa un mémoire raisonné au vice-roi de Bahia, Antonio Telles da Sylva, dans lequel il établit ses moyens et développa ses vues et conjura le vice-roi de venir avec une flotte seconder ses projets⁴. Le vice-roi ne croyant pas devoir prendre une résolution de cette importance sur l'impulsion de Vieira seul, envoya pour examiner de près la situation de l'état des choses, son lieutenant et favori Andreas Vidal. Cet officier se rendit au Récif, sous prétexte d'affaires particulières et il y fut reçu par les conseillers hollandais, qui ne se doutaient de rien, d'une manière flatteuse et honorable, d'autant plus qu'il leur disait être chargé d'assurer LL. SS. «que rien au monde ne serait capable d'altérer la bonne intelligence si heureusement rétablie entre deux nations faites pour s'estimer.»

En même temps il convoqua en secret les plus riches propriétaires du Pernambuco, tels que les frères Cavalcante, Amador d'Arraio, Sebastian Carvalho, etc. etc. Il leur déclara qu'il avait reçu du roi⁵ et du gouverneur-général l'ordre positif de les délivrer du joug des Hollandais, et il les engagea à prendre les armes. Cette violente harangue fut accueillie par des signes manifestes d'approbation et Vidal profita de cet enthousiasme pour faire prêter à tous les membres de cette conspiration naissante le serment: «de prendre les armes pour l'honneur de Dieu, pour la propagation de la foi catholique, pour le service du roi et pour la liberté commune⁶.» Il leur désigna pour chefs Vieira, Antonio Cavalcante et Amador d'Arraio. A Paraíba il agissait de la même manière, et après avoir bien examiné l'état des forteresses il retourna à Bahia.

Le gouverneur de Bahia, instruit de cette manière du plan projeté, et animé du désir d'être l'instrument d'une révolution qui, en cas de réussite, il en était sûr, serait approuvée par Jean IV, envoya Antonio Diaz Cardoso avec soixante hommes choisis au secours de Vieira. Celui-ci les cacha dans une de ses maisons de campagne jusqu'à ce que le moment décisif fut arrivé. Enfin il fut résolu que le jour de St. Jean, le 21 juin 1645, ou célébrerait dans la maison de campagne de Vieira, par des fêtes et avec une grande pompe, le mariage de la fille d'Antonio Cavalcante; on y attirerait par des invita-

¹ Quelques-uns d'entre eux s'ensuivirent à St. Salvador pour échapper ainsi à la nécessité de payer leurs dettes. Le conseil du gouvernement au Récif envoya alors en députation le conseiller politique Van Voorde et le major Hoogstraeten, commandant du cap de St. Augustin, auprès du vice-roi da Sylva, mais ils ne purent obtenir de celui-ci que des réponses évasives. Hoogstraeten profita de cette occasion pour entamer avec l'ennemi des négociations secrètes ayant pour but la stipulation des conditions auxquelles il leur livrerait tristement la forteresse qui lui avait été confiée.

² C'était surtout le clergé catholique qui excitait les populations à la révolte en promettant l'absolution des péchés antérieurs et à venir à tous ceux qui prêteraient leur concours pour chasser les hérétiques.

³ Le vrai nom de cet homme imminent est Vieira, et non pas Viera, comme nous l'avons dit auparavant d'après Raynal.

⁴ Voyez pour tous les détails de cette insurrection et de ses causes: De Beauchamp, tome III; Southey, tome II; *Istoria delle guerre*, tome II; Montanus, pages 507 et suivantes; Raynal, III, page 349; Wagenaar, XII, page 10 et les notices faites par Van Wyn: *Nederl. reizen*, tome XIV; Van Kampen, tome II, page 41 et Luzac, tome I, page 336.

⁵ Bien que le roi de Portugal se réjouissât intérieurement de la révolution projetée en sa faveur, il n'avait encore jusqu'à présent témoigné d'aucune manière visible son approbation à ce projet; car par cette approbation il aurait violé l'armistice conclu pour dix ans, et il ne se sentait pas encore assez puissant pour le rompre.

⁶ Telle fut la formule du serment; et chaque membre de la ligue promit en outre de faire tous ses efforts pour grossir le nombre des adhérents. Voir De Beauchamp, III, page 150; Southey, II, page 81; *Istoria delle guerre*, II, etc.

tions pressantes les membres du grand-conseil, ainsi que les principaux fonctionnaires civils et militaires de la colonie. A un signal convenu les conjurés devaient se jeter sur les convives hollandais, les massacrer tous, et puis, revêtus de leurs habits, se présenter en force devant les portes du Récif, gardées avec négligence. A la faveur de cet acte de trahison atroce¹, on espérait se rendre maître du port, tandis que la flotte promise par Vidal apparaîtrait au même moment et compléterait le succès de l'entreprise.

Avant même le départ de Cardoso, Cameron s'était porté avec 2700 Brésiliens vers Sergipe et Henriquez Diaz, à la tête de 1500 noirs campait encore plus près du Récif². Toutefois ils avaient l'ordre du gouverneur de Bahia qu'ils ne devaient se joindre à Vieira qu'en paraissant agir contre les intentions de la cour et seulement comme entraînés par la force des événements et sous l'empire de l'opinion publique.

Heureusement le fanatisme national et religieux n'avait pas étouffé les sentiments d'humanité et de loyauté dans les coeurs de tous les conjurés. Deux Portugais, Sébastien Carvalho et Fernando Vale avec cinq juifs³, craignant aussi pour leurs jours et leur fortune, se décidèrent en commun à révéler l'existence de la conspiration au grand conseil. Redoutant les suites d'une délation directe, ils adressèrent, le 30 mai 1645, aux régents une lettre anonyme qui découvrit à leurs yeux tout le plan de la conjuration. Le grand conseil fut aussitôt convoqué et décida à l'unanimité de mettre les forts en état de siège, d'expédier à Lestry, commandant des Brésiliens du parti hollandais, l'ordre de se tenir prêt au premier signal et avant tout de mander Vieira au Récif⁴. Celui-ci, averti par ses espions que la conspiration était découverte, s'était enfui dans les bois voisins, et en peu de jours douze cents Portugais animés du désir de l'indépendance, étaient accourus sous sa bannière.

De ce moment le courageux Vieira se trouva en guerre ouverte avec les Hollandais. Comme il ne pouvait pas agir au nom du roi de Portugal, il dut sous sa propre responsabilité, et au risque d'être désavoué par Jean IV, et même livré aux Néerlandais, combattre pour l'indépendance de sa nation.

Au commencement, Vieira fut à lutter contre le mécontentement et le découragement qui se manifestèrent dans sa petite armée par suite des fatigues et du manque de vivres que ses troupes improvisées avaient à supporter; mais il sut par son enthousiasme les ranimer et leur faire oublier les rudes fatigues, de la guerre. Les Hollandais furent sans cesse harcelés sur tous les points. Dans les plantations personne ne se trouvant bientôt plus en sécurité, chacun chercha un asile au Récif ou dans les forts. C'est alors qu'on commença à reconnaître, que cette tendance exagérée à réaliser des économies en toutes choses avait mis la colonie en péril. Il n'y avait qu'un navire hollandais au Récif⁵, les magasins militaires étaient complètement vides, et dans le premier moment de danger on ne put équiper plus de 300 soldats néerlandais et 200 brésiliens, sous le commandement du colonel Haus.

Le grand-conseil, par une missive datée du 27 juin 1645, donna communication de ces événements au conseil des XIX, ainsi qu'aux Etats-généraux. A cette missive étaient jointes les minutes des résolutions prises par eux dans l'intérêt de la sécurité publique, et le conseil sollicitait instamment qu'on lui fit parvenir sans retard des renforts de troupes et des approvisionnements de vivres. Il envoya en même

¹ C'est ainsi que Southey le nomme : *an act of atrocious treachery*, et un peu plus loin : *The project can not be condemned too severely*. (Ce projet ne saurait être condamné trop sévèrement.) Il ajoute cependant que, en jugeant ce fait, il ne faut pas perdre de vue cette circonstance qu'à peine un demi-siècle s'était écoulé que le chef infaillible de l'église de Rome avait fait frapper une médaille en commémoration du massacre de la St. Barthélémy.

² Diaz qui venait d'obtenir du roi l'ordre du Christ, jura qu'il ne se décorerait de cette marque honorable que lorsque le Brésil serait entièrement délivré des Hollandais.

³ Déjà auparavant un juif, Moïse Accoignes, qu'on avait forcé de prendre part à cette conspiration, avait fait connaître au conseil ce plan abominable; mais malgré l'importance de cette communication le conseil n'y avait pas fait attention. On aurait dit que les directeurs du Récif avaient été aveuglés par les témoignages d'amitié que leur montraient constamment les Portugais. Voyez Montanus, page 509.

⁴ Voir les minutes des résolutions prises à ce sujet par le grand-conseil du Brésil, qui se trouvent aux archives du Rouauwe (Lias West Ind. 1645 et 1646).

⁵ Cet unique navire hollandais n'appartenait même pas à la Compagnie des Indes-Occidentales : c'était un navire destiné pour les Indes-Orientales, et qui était entré dans le port pour réparer des avaries qu'il avait éprouvées. (Voir *Natezingen op Wagenaar door Van Wyn*, Tome II, page 90.)

temps le conseiller politique Balthazar Van De Voorde dans la métropole pour faire en personne son rapport sur la situation de l'état des choses¹.

Immédiatement après avoir reçu la nouvelle des tristes événements du Brésil, les Etats-généraux entrèrent en négociations avec le conseil des XIX pour prendre les meilleures mesures, propres à relever le Brésil de sa décadence. On résolut d'abord d'y envoyer Walter Van Schoonenburgh comme président et Michiel Van Goch, Simon Van Beaumont, Abraham Trouwels et Henri Haecxs comme membres du Grand-conseil; les deux derniers étaient en outre spécialement chargés de vérifier les comptes de la Compagnie au Brésil. Ensuite on résolut d'y envoyer 4000 hommes de troupes, sous le commandement des vaillants colonels Van Schuppen et Hinderson². Pour soutenir la Compagnie dans les grands frais qu'occasionna cette expédition, les Etats-généraux lui accordèrent une subvention de 700,000 florins avec l'autorisation d'enrôler dans l'armée de l'Etat trois hommes par compagnie et de prendre les armes nécessaires dans les magasins de l'Etat³.

Ce secours vint fort à point à la Compagnie dont les ressources financières étaient tellement arriérées que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la faiblesse et l'incurie qui fit échouer la plupart de ses dernières opérations. Les premières lettres patentes devaient expirer dans le courant de l'année 1645, et déjà en février 1644 elle s'était adressée aux Etats-généraux pour obtenir une prolongation et s'il était possible, la réunion à la Compagnie des Indes-Orientales dont le second octroi touchait à son terme. A cette époque on écrivit et discuta beaucoup sur cette question. Quelques-uns furent d'avis que l'existence de la Compagnie n'était plus possible ou du moins n'était plus nécessaire, puisqu'on pouvait librement commercer avec le Brésil. D'autres, et de ce nombre le fameux négociant Usselinex, voulaient étendre le privilége de la Compagnie jusqu'à la navigation dans les Indes-Orientales⁴; et plusieurs, entre autres le comte Maurice, opinèrent pour la combinaison des deux Compagnies⁵.

¹ Voyez la lettre du grand-conseil en date du 27 juin 1645 et le rapport de Van Voorde, aux Archives du Royaume (Lias West-Indie 1645—1646). Ces pièces démontrent à l'évidence que Hamel, Bullestraete et Bas n'ont point, comme le prétendent à tort plusieurs auteurs, travaillé eux-mêmes à la perte de la colonie, mais qu'au contraire ils avaient, comme leur prédécesseur Maurice, fait tous leurs efforts pour faire comprendre aux directeurs dans la métropole, combien étaient fausses les mesures qu'ils avaient adoptées relativement au Brésil. A cet effet nous citerons ici textuellement un passage de la missive authentique du 27 juin: « *UE. roor dese conqueste geen ander sorge dragende en blygende continueren in ons alle noodicheden te onthouden en hebben anders niet te verwachten als dat alles sal deser loopen en verlooren gaen, waer dan wy als hebbende Uwe E. en E. sou meenig malen sulcx geremonstreert, protesteren voor Godt en de weereilt te willen onschuldigh syn. Wy sullen niettemin ons eere en eedt naer b'hooren betrachten etc.* »

² Voir à ce sujet plusieurs résolutions des Etats-généraux des mois de septembre, octobre et novembre 1645 (Arch. du Roy. Register West. Ind. Zaken 1638—1651) — Schoonenburgh était lui-même membre des Etats-généraux, pour la province de Groningue. Ce ne fut qu'à contre-cœur qu'il consentit à se charger de cette tâche si difficile.

³ Voyez à cet égard différentes résolutions des Etats-généraux du mois de décembre 1645 et janvier 1646 (Arch. du Roy., Register West-Ind. Zaken 1638—1651, fol. 180—190), ainsi que Aitzema, Wagenaar, van Kampen, Luzac et autres auteurs.

⁴ Voir diverses brochures de ce temps qui se trouvent à la Bibliothèque royale, ainsi que plusieurs manuscrits aux archives du royaume.

⁵ On trouve aux Archives du royaume un très long et très important mémoire d'Usselinex, en date du 15 octobre 1644, dans lequel il expose avec une grande habileté les causes de la décadence de la compagnie des Indes-Occidentales et les moyens d'y porter remède — Jusqu'alors la plupart des entreprises de la compagnie faites avec un grand développement de forces, avaient réussi, mais à cause des frais énormes qu'elles avaient occasionnées, les conquêtes étaient devenues pour elle une ruine. La compagnie des Indes-Orientales avait fait le commerce avec des royaumes déjà établis dans l'Orient et sans avoir dû supporter de grands frais de guerre, tandis qu'au contraire la compagnie des Indes-Occidentales avait été constamment en guerre avec les ennemis du pays et par cette diversion qu'elle avait occasionnée, elle avait probablement épargné à la compagnie des Indes-Orientales les attaques auxquelles cette dernière aurait été sans doute exposée. Aussi il était de toute justice, que la Compagnie des Indes-Occidentales eût aussi sa part dans les avantages du commerce dans les Indes-Orientales et qu'au renouvellement des lettres patentes il lui fût aussi permis de naviguer vers cette autre partie du monde.

Déjà, au commencement de notre récit, avant de parler de la fondation de la Compagnie des Indes-Occidentales, nous avions fait mention du savant et habile Usselinex que nous avions appelé, par erreur, Wisselius, ainsi que le fait Van Kampen, dans son *Nederl. buiten Europa*. Depuis, nous avons trouvé un grand nombre de faits qui le concernent; les mémoires qu'il a laissés et qui sont aux archives du royaume; nous y avons vu que déjà depuis l'année 1592 il avait été un conseiller éclairé dans toutes les questions du commerce relatives aux Indes-Orientales et Occidentales. C'est sur ses avis que Bicker et Van Leyen fondèrent en 1597 une société pour le commerce avec l'Amérique et il était, ainsi qu'il le dit lui-même dans une de ses lettres aux Etats-Généraux, *le fondateur et le promoteur de la Compagnie des Indes-Occidentales en 1621 (de stichter ende beroorderuer der West-Indische Compagnie in 1621)*. Les mémoires et les brochures qu'il publia à plusieurs occasions sur le commerce des Indes-Occidentales étaient d'un tel intérêt

La Compagnie des Indes-Occidentales offrit même à cet effet une somme de fl. 3,600,000, et en outre tout ce quelle possédait en navires, fortifications et munitions de guerre; mais la Compagnie des Indes-Orientales refusa cette offre, prétendant que la Compagnie des Indes-Occidentales étant déjà en arrière de cinq millions, ne pouvait rien donner; qu'elle devrait donc emprunter cette somme, ce qu'elle n'obtiendrait que sur le crédit de la Compagnie des Indes-Orientales et que cette opération serait au détriment de cette dernière. Les Etats-Généraux essayèrent en vain de la convaincre, elle persista dans son refus¹.

Au Brésil, le péril était arrivé à son comble. Vieira, que les Portugais avaient surnommé le *Governador da liberdade*, avait tellement cerné le Récif, qu'on se vit obligé d'abandonner tous les forts extérieurs, et de raser même la ville de Mauritsstad, à peine achevée, ainsi que le magnifique château de Vryburg² et de restreindre toute la défense au Récif. Les seules troupes disponibles, consistant en 500 hommes, sous le commandement du colonel Haus, avaient été battues par Vidal, à la tête de 2000 Portugais et Haus avec 243 hommes de sa petite armée avaient été faits prisonniers et conduits à St. Salvador³. Le fort Puntal situé au cap de St. Augustin fut vendu aux Portugais par un lâche traître, le major Van Hoogstraeten, pour une somme de 18,000 florins et le commandement d'un régiment⁴.

Mais par mer l'honneur national fut glorieusement maintenu par l'immortel amiral Lichhart. Le 9 septembre 1645 (précisement la veille du jour où s'était accomplie la noire trahison de Van Hoogstraeten), Lichhart avec 3 vaisseaux et 5 yachts anéantit entièrement une flotte portugaise de treize voiles, dans la baie de Tamandère, où elle voulait débarquer des troupes auxiliaires pour les insurgés. Cinq cents Portugais périrent dans le combat ou trouvèrent la mort dans les flots, onze de leurs bâtiments furent ou brûlés ou coulés bas, et leur amiral Jeronimo Serrano de Payva avec son vaisseau amiral et celui du vice-amiral fut conduit en triomphe au Récif⁵.

Porto Calvo, Tamarica et le fort près du Rio-Francisco avaient succombé devant les armes triomphantes des insurgés. A Paraïba, le drapeau de l'insurrection fut également déployé en dépit de la vigilance du directeur Paul de Linge. Bientôt Vidal y parut avec sa petite armée et jugeant trop difficile d'assiéger le fort de Cabodello (Marguerite), il tâcha d'entamer une négociation avec de Linge pour acheter la place pour 15000 florins; mais ce gouverneur lui prouva que les lâches principes de

qu'en 1608 les Etats-Généraux lui donnèrent pour un de ces mémoires une gratification de mille florins (somme qui pour cette époque était fort considérable.)

Nous n'en dirons pas davantage de cet homme si remarquable, surtout depuis que nous avons vu avec satisfaction qu'il avait trouvé un éloquent panégyriste dans l'auteur d'une notice écrite avec une grande connaissance des choses et des faits sur la nouvelle Néerlande et qui a paru dans le numéro du *Gids* de novembre 1848.

¹ Voir Luzac I, page 335; Van Kampen I, page 459; *Nalezing op Wagenaar door van Wyn*, II, pag. 83 et principalement quelques mémoires relatifs à cette question et envoyés aux Etats-Généraux par la Compagnie des Indes-Occidentales.

² Lors du départ du comte Maurice du Brésil, les israélites au Récif et à Mauritsstad avaient offert de ce bâtiment 600,000 florins pour en faire leur synagogue.

³ La plupart des autres prisonniers moururent dans les plus grandes tortures exercées par les Portugais. Suivant les rapports du grand-conseil aux Etats-Généraux, les insurgés firent la guerre avec une cruauté sans exemple. (Arch. du Royaume, Lias West-Ind. 1645 — 1646).

⁴ Quelques officiers fidèles seulement opinèrent contre la reddition du fort; mais dans le conseil de guerre le sentiment contraire prévalut. Un des articles de la capitulation était que Vieira s'engageait à rembourser aux Hollandais l'arrière de solde qui leur était dû, et les soldats, autant entraînés par cette largeur, que par l'exemple de leur vil commandant, se rangèrent avec lui sous les drapeaux des insurgés. Trois Hollandais firent cependant une honorable exception, ce furent Van Millingen, Jan Brokhausen et Isaac Sweers devenu par la suite si célèbre comme amiral hollandais. Ils répondirent qu'ils mourraient plutôt que de prendre les armes contre leur patrie. Sweers, envoyé prisonnier à Bahia, fut soupçonné d'avoir communiqué secrètement un avis important au grand conseil du Récif. Le fait était vrai; mais cet ardent patriote eut le courage de supporter la rigueur de la torture et trompa ainsi l'espérance de ses bourreaux. Envoyé depuis en Portugal, il ne revit la Hollande qu'après une longue et dure captivité. Voyez De Beauchamp, III, page 211 et *Nederl. reizen*, vol. XIV.

⁵ Voyez les lettres du grand conseil aux Etats-généraux en date du 18 septembre et du 10 décembre 1645 (Arch. du Roy., Lias W. I. 1645 et 1646), comme aussi Southey II, De Beauchamp III, Van Kampen II, Engelbert Gerrits I, etc.

Hoogstraeten n'avaient pas perverti tous les officiers hollandais. Il fit pendre celui qui s'était chargé de lui faire cette proposition déshonorante¹.

Ce noble exemple et la victoire éclatante remportée près de Tamandère inspirèrent de nouveau courage aux défenseurs du Récif, dont les habitants avaient été tellement décimés par la mortalité, l'émigration et la désertion pour le camp des insurgés, que le chiffre n'en était plus que de 11000, y compris les troupes, les matelots et les Brésiliens. Il fut délivré à chacun une ration de trois livres de pain par semaine, mais plus tard on fut obligé de la réduire à une seule livre². Cependant, nonobstant cette effrayante disette la population fit bonne contenance jusqu'à l'arrivée des navires de la mère-patrie sous le colonel Van Schuppen.

Avec grande peine on était parvenu en Hollande à enrôler pour cette expédition 2000 hommes de troupes, et aux mois de janvier, février, mars et avril les bâtiments mirent successivement à la voile. Après un voyage des plus malheureux, — pendant la traversée, cinq navires avaient fait naufrage et la plus grande discorde régnait à bord parmi les différents commandants des troupes — le gros de la flotte arriva enfin, le 1^{er} août 1646, devant le Récif, où l'on s'était déjà préparé à capituler, convaincu de l'impossibilité de soutenir le siège encore pendant trois jours seulement³.

Cependant il devint de plus en plus évident que le roi de Portugal approuvait secrètement l'insurrection dans le Brésil, bien qu'il feignît de la désapprouver aux yeux du monde. A défaut de secours directs que la politique ne permettait pas d'accorder aux insurgés, le roi laissait au zèle du gouverneur de Bahia un libre essor tout en paraissant le contenir. Ce gouverneur fut autorisé à favoriser et à encourager la révolte, mais sans compromettre la cour de Lisbonne, et pourvu que la guerre ne fût soutenue qu'au nom des insurgés. Jean IV se réservait la faculté de pouvoir la désavouer si la politique de l'Europe l'exigeait. Les Etats-généraux avaient à différentes reprises fait des représentations à cet égard à l'envoyé portugais à La Haye, Francisco de Souza Coutinho, mais celui-ci savait toujours présenter les choses avec une grande finesse et démontrer, malgré l'évidence du contraire, que le roi Jean IV était innocent et complètement étranger à l'insurrection. Cependant les plaintes des Etats-généraux devinrent de plus en plus pressantes et même menaçantes, et la perspective d'une alliance entre l'Espagne et la Néerlande (les négociations de Munster avaient déjà commencé à cette époque) inspira une telle crainte au roi de Portugal, qu'il envoya enfin des ordres à Bahia pour retirer des capitaineries néerlandaises les troupes qui s'y trouvaient sous les ordres de Vieira, Vidal, Soares et Diaz et pour faire cesser toutes les hostilités⁴.

Vieira et Vidal refusèrent nettement d'obéir à ces ordres, disant que probablement le roi n'était pas bien informé de la situation désespérante où se trouveraient ses fidèles sujets dans le Pernambuco si cette province tombait de nouveau au pouvoir des hérétiques. Jean IV se réjouissait intérieurement, de cette opposition, car ce n'était que par la force des événements qu'il s'était décidé à envoyer ces ordres. Mais on parvint enfin en Hollande à se procurer, par un juif qui demeurait à Lisbonne, le moyen d'intercepter quelques lettres du roi, qui prouvaient clairement sa coopération au soulèvement

¹ Voyer De Beauchamp, III, pag. 214, Southey II, etc. etc.

² Voir à ce sujet différentes missives de Hamel, Bullestrate et Bas adressées aux Etats-Généraux, en date du 26 février, 17 avril et 21 juin 1646 (Arch. du Royaume, Lias West-Ind. 1645—1646.) Dans une lettre de Johan Van Raesvelt, conseiller de justice au Récif, adressée aux Etats-Généraux en date de 18 avril 1646 (Arch. du Roy.) nous lisons la triste phrase suivante: « *Ick hebbe nu » ondante selfs in 3 daegen tydts quelick een suue broodts voor my. myn huysvrouw en 5 levendige kinderen connen in mond* » steecken, *soo dat wy nu l'venemael tot de uytterste extremitet g'commen syn.* » Le vaillant amiral Lichthart adressa à son tour, le 28 février, aux Etats-Généraux une lettre remplie de plaintes sur la misère extrême qu'ils avaient à endurer. (Arch. du Roy.) Cette lettre se termine par la phrase remarquable suivante: « *U Ho. Mo. gelieve ook te vertrouwen dat hoewel onze macht cleyn is, wy » evenwel ons lijf, goedt ende bloedt tot den lesten drappel toe voor ons liere vaderlandt sullen stellen.* » Comparez au sujet de tout ceci, Montanus. Van Kampen II, Wagenaar XII, de nalezingen op Wagenaar, par van Wijn, tome II et Southey II.

³ Justement au moment où arrivait la flotte on avait dû cesser la distribution de la ration d'une livre de pain par semaine. Voir à ce sujet le rapport des nouveaux conseillers Schoonenburgh, Van Goch, Beaumont et Haeck, adressé aux Etats-Généraux, ainsi que la lettre de Van Schuppen, de 21 septembre 1646 également adressée aux Etats-Généraux (Arch. du Royaume, Lias West-Ind. 1645—1646).

⁴ Voyer Southey, II, page 169. De Beauchamp, III, page 222 et une lettre de Johan Van Raesvelt aux Etats-généraux. (Arch. du Roy. Lias W. I. 1645 et 1646).

dans le Brésil¹. L'indignation que produisit une pareille conduite, en Hollande, était générale. La populace de La Haye se rassembla devant l'hôtel du ministre portugais pour la piller, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que la garde du Stadhouder parvint à l'en empêcher.

Sans vouloir encore déclarer la guerre au Portugal, le Stadhouder et les Etats-Généraux autorisèrent tous les officiers de terre et de mer au service de la compagnie des Indes-Océidentales à user de représailles envers tous ceux qui chercheraient à porter préjudice à la compagnie².

Cependant la situation des Hollandais continuait d'être excessivement défavorable au Brésil. Il est vrai que par l'arrivée de la flotte auxiliaire on était parvenu à conserver le Récif; on réussit même, peu de temps après, à reconquérir Tamarico et Rio Francisco, mais les approvisionnements apportés de la Hollande ne durèrent pas longtemps et le manque de vivres se fit bientôt sentir de nouveau³. Notre armée déjà fort peu nombreuse, fut encore diminuée d'une manière fort sensible par la défection des Tapujas qui, jusque là nous avaient été si dévoués. La cause de cette défection était que le major Garstman avait été assez impolitique pour faire mettre à mort pour un crime supposé ou réellement commis, un nommé Jacob Rabbi, allemand de naissance, d'un caractère féroce (il avait vécu depuis de longues années parmi les sauvages comme agent du gouvernement hollandais). Le grand conseil ne voulut point donner satisfaction aux Tapujas qui réclamaient qu'on leur livrât Garstman, mais il ordonna une enquête sur l'affaire même; il résulta de cette enquête que Garstman fut chassé du Brésil comme scélérat. Les Tapujas ne furent pas satisfaits de ce jugement et ils jurèrent de se venger des Hollandais. Ils tinrent parole en nous quittant en masse⁴.

Aussitôt après leur arrivée au Récif, les nouveaux régents hollandais avaient proposé de nouvelles conditions d'amnistie aux généraux des insurgés⁵, avec invitation pressante de retirer leurs troupes, conformément aux déclarations pacifiques de la cour de Lisbonne. La réponse de Vieira fut menaçante; il déclarait qu'il serait impossible aux forces hollandaises de tenir contre la confédération brésilienne, d'autant moins, disait-il, que la Providence combattait visiblement pour leur cause. Il fit en même temps un détail pompeux de la force de son armée, qui se composait, disait-il, de 14000 hommes, outre les nègres et les Tapujas⁶.

Van Schuppen essaya vainement par une sortie vigoureuse, de chasser les assiegants de leur camp (l'Arreyal, nommé aussi camp du Bom Jesus, comme en 1630 sous Albuquerque). Il fut, à différentes reprises, repoussé avec une grande perte. Pour détourner autant que possible du Récif les forces armées toujours croissantes de l'ennemi, il se rendit peu de temps après, avec une flotte, montée par 2500 soldats, vers Bahia, il débarqua les troupes à l'île de Taperica, d'où on chassa la garnison portugaise, et de là on ravagea les environs de St. Salvador. Une vengeance terrible et sanglante fut exercée contre les insurgés, pour les cruautés qu'ils avaient commises envers les prisonniers hollandais; plus de 2000 Portugais furent massacrés par nos soldats. On fit de vaines tentatives de St. Salvador pour s'emparer de nouveau de l'île. Une attaque tentée sous le commandement de Van Hoogstraeten fut vigoureusement repoussée et coûta la vie à 700 Portugais⁷.

Les membres du grand conseil avaient à différentes reprises sollicité avec instance des renforts de la mère-patrie, car Vieira et Vidal ne s'étaient nullement laissés décourager par l'attaque contre St. Salvador⁸. Les Etats-généraux, et plus particulièrement les Etats de la Hollande, résolurent enfin de

¹ Voir Van Kampen, II, page 45 et quelques lettres de Lisbonne (Arch. de Roy. Lias W. I. 1645 et 1646).

² Résolutions des Etats-généraux du 24 décembre 1646 et du 22 janvier 1647 (Arch. du Roy. Register W. I. Zaken 1638—1651).

³ Nous lisons ce qui suit dans une lettre de Johan Van Raesvelt aux Etats-généraux, en date du 1^{er} mars 1647 (Arch. du Roy.

⁴ *My vrouw en myn kinder hebben tot meermaals deerlick geschreyt en gecreten by gebreck.*» Certes la famine doit avoir été son comble si nous entendons dire cela de la part d'un des plus hauts fonctionnaires de la colonie.

⁵ Voyez Montanus et Southey II.

⁶ L'original de cette pièce, datée du 5 septembre 1646, se trouve aux Archives du Royaume (Lias W. I. 1645 et 1646). De cette amnistie étaient cependant exclus: Van Hoogstraten et deux autres traîtres: Wedda et Van der Ley.

⁷ Voir Southey, II, page 186 et l'original de cette lettre de Vieira, en date du 23 septembre 1646; elle se trouve aux Archives du Royaume (Lias W. I. 1645 et 1646).

⁸ Voir Southey II. et Montanus, où l'on trouve tous les détails de cette expédition dévastatrice.

⁹ Voyez à ce sujet différentes lettres du grand conseil aux Etats-Généraux (Arch. du Roy., Lias, W. I., 1647 et 1648).

prendre la chose en sérieuse considération. Une grande partie de leurs séances furent consacrées à la lecture et à l'examen des pièces relatives aux événements du Brésil¹. Déjà, l'année précédente, les Etats-Généraux avaient nommé une commission prise dans leur sein², qui était chargée d'entrer en pourparlers avec le conseil des XIX, pour se concerter sur les mesures les plus efficaces à prendre pour relever la compagnie des Indes-Occidentales de sa décadence. Cette compagnie était encore peu d'années auparavant un puissant soutien de l'Etat, mais elle était alors tellement tombée en discrédit, qu'un capital de 100,000 florins (de ses actions) fut vendu pour 30,000 florins.

L'octroi de la compagnie qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, était déjà expiré en 1645, avait été, depuis cette époque constamment prolongé pour des termes de courte durée; mais depuis les derniers événements on dut renoncer entièrement au projet de réunir cette compagnie à celle des Indes-Orientales. On renouvela donc, le 22 mars 1647, ses lettres patentes pour une période de vingt-cinq ans³. L'octroi de la compagnie des Indes-Orientales fut prolongé en même temps pour un égal laps de temps, à la condition qu'elle devait verser dans la caisse du trésor une somme de 1,500,000 florins. Cette somme devait servir à secourir la compagnie des Indes-Orientales.

Il fut donc immédiatement résolu d'envoyer un puissant secours au Brésil. Ce fut en vain que l'envoyé français fit des efforts pour atténuer un accommodement entre les Etats-généraux et le Portugal⁴. Déjà, au mois d'août, les Etats-généraux avaient accordé à la compagnie des Indes-Occidentales 12 vaisseaux de guerre et 6000 soldats qui devaient être enrôlés dans l'armée de l'Etat. Ces troupes devaient être transportées sur 39 navires de l'Etat et le pays se chargerait en outre de leur payer leur solde pendant une année entière et de les entretenir à ses frais⁵. De son côté, la compagnie devait y ajouter 1350 hommes de troupes et six navires de transport. Le vaillant Witte Cornelisz de With fut nommé amiral de la flotte.

Cependant, on acquit de plus en plus la conviction que, pour remédier promptement à la situation critique du Brésil il fallait mettre à la tête du gouvernement de la colonie un homme d'un haut rang, qui eût des connaissances approfondies et à qui l'on pût accorder un pouvoir dictatorial. On conçoit que les vues durent se porter sur le comte Maurice de Nassau. Les délégués des Etats-Généraux entrèrent en négociations avec le comte, mais ces négociations n'eurent pas le résultat qu'on s'en était promis, Joan Maurice exigea des conditions qu'on ne voulait ni ne pouvait accepter⁶. Sur son conseil on confia le commandement en chef de toutes les forces militaires au Brésil à Sigismond van Schuppen, le plus ancien des colonels qui s'y trouvaient, et que l'on promut au grade de lieutenant-général.

Pendant que l'expédition se prépara, l'envoyé portugais à La Haye fit tous les efforts imaginables pour retarder autant que possible l'armement de l'expédition pour le Brésil, s'il ne pouvait parvenir à l'empêcher entièrement, par des négociations. Il déclara aux Etats-généraux que le roi de Portugal, consentait à restituer toutes les conquêtes faites par les insurgés et à conclure définitivement un traité de paix. Il fit même l'offre de se rendre lui-même au lieu et place pour accélérer la restitution⁷. Mais il refusa de mettre Bahia ou l'île de Tercera au pouvoir des Hollandais comme une garantie de l'exécution de ces promesses⁸.

¹ Voir dans les Archives du Royaume, Register W. I. Zaken, 1638—1651. Ce registre in-folio contient 759 doubles pages, dont les délibérations des années 1647 et 1648 seules en occupent 220.

² A la tête de cette commission était Jr. Van Der Capellen van Aertsbergen. Cette circonstance rend doublement précieux son ouvrage *Gedenkschriften* pour les affaires concernant les Indes-Occidentales, qui ainsi peut être regardé comme authentique; et si nous n'avons que fort rarement fait mention de cet ouvrage, c'est que nous avions à notre service une source plus féconde encore, les Archives du Royaume.

³ Voyez dans les Arch. du Roy.: *Actenboeck der Staten-Generaal* 1646—1649, et Register W. I. Zaken. 1638—1659, fol. 220—242. La province de Frise seule s'opposa à la prorogation de l'octroi et elle refusa plus tard de payer aucun subside pour la compagnie des Indes-Occidentales.

⁴ Voir les Arch. du Roy., Register W. I. Zaken, 1638—1651 (juillet 1647).

⁵ Voir les Arch. du Roy., Résolutions des Etats-généraux des 10, 14 et 17 août 1647 (Register W. I. Zaken).

⁶ Voyez Veegens, Van Wijn. *Nalezingen op Wagenaar, Van Kampen, Southey et Arch. du Roy.* Le comte Maurice demanda un traitement annuel de 50,000 florins, toute sa vie durant, et une force armée de 12000 hommes, pour rétablir les affaires au Brésil.

⁷ Voir la note de cet ambassadeur aux Etats-généraux, en date du 15 octobre 1647. (Arch. du Roy., Register W. I. Zaken, page 279).

⁸ Voir la lettre de De Souza Coutinho aux Etats-généraux, datée du 9 novembre 1647. (Arch. du Roy.. Lias W. I. 1647 et 1648.)

Les Etats-Généraux ne se laisserent pas détourner de leur projet par ces négociations diplomatiques ; ils poussèrent activement l'armement des navires promis à la compagnie et l'enrôlement des troupes. Cet enrôlement était accompagné de grandes difficultés, car les soldats se montraient peu disposés à prendre service pour le Brésil, et grand nombre de ceux qui avaient signé, désertèrent avant l'embarquement¹.

Déjà le 26 décembre 1647 de With mit à la voile de la Goeree, et peu de temps après, les autres navires appareillèrent de Texel. La flotte, après avoir eu à supporter de violentes tempêtes pendant la traversée arriva enfin le 18 mars 1648 devant le Récif. Elle comptait neuf vaisseaux de guerre, quatre yachts et 28 navires de transport².

Le Récif avait été de plus en plus cerné par les insurgés qui avaient fini par le bombarder pendant plusieurs jours d'une batterie élevée tout près de la ville, en sorte qu'on se vit obligé de rappeler Van Schuppen. Il quitta Bahia au mois de décembre, précisément neuf jours avant l'arrivée d'une forte flotte portugaise de trente voiles, commandée par le chevalier Salvador Correa de Sa, qui était venue pour délivrer Bahia. A bord de cette flotte se trouvait Dom Antonio Telles de Menezes comte de Villapoça, qui prit possession du gouvernement de Bahia en remplacement de Telles da Sylva que le roi Jean jugea convenable de rappeler pour donner satisfaction aux Etats-Généraux³. Nous avions encore éprouvé une perte fort sensible par la mort du vaillant amiral Lichhart, qui, croisant devant Rio Francisco, succomba à une maladie de quelques heures seulement. La compagnie perdit en lui un de ses plus zélés serviteurs et la patrie, un de ses plus braves marins.

A l'arrivée de De With au Brésil nous n'étions plus en possession que de trois places : le Récif, Paraíba et Rio-grande. De With résolut immédiatement d'ouvrir la campagne avec les troupes auxiliaires qui étaient arrivées avec lui. Mais c'était absolument comme si le sort avait tourné les chances de la victoire. Naguère une poignée de Hollandais avaient mis en fuite des corps entiers de Portugais, maintenant le contraire avait lieu. Le 19 avril 4500 hommes de nos troupes, commandés par Van Schuppen furent complètement défait par 2400 Portugais près de la montagne Guarapes⁴. Nous perdîmes dans ce combat 1100 hommes, tués et blessés et 17 drapeaux. La principale cause de cette défaite fut que les soldats refusèrent de se battre parce qu'on ne leur avait pas payé auparavant un mois de solde qui leur était dû.

De violentes dissensions éclatèrent bientôt entre notre amiral et le grand conseil à cause du manque de vivres où on laissait les équipages de ses navires⁵, circonstance qui avait eu pour conséquence l'insuccès d'une entreprise contre Bahia. Il s'y était rendu pour empêcher la flotte portugaise, commandée par Salvador Correa, d'appareiller de ce port pour tenter de reconquérir Angola ; mais ses navires n'étaient approvisionnés que pour quelques semaines, et il se vit ainsi forcé de rebrousser chemin sans avoir atteint son but. Cependant il avait auparavant augmenté la garnison des forts de St. Bartolomeo et d'El Rosario près de St. Salvador et en avait ravagé les environs.

Informé du départ de la flotte hollandaise sous De With, le roi de Portugal n'osa pas encore se déclarer ouvertement ; toutefois il ne put se résoudre à abandonner les insurgés, que le désespoir aurait pu réduire à se détacher de leur ancienne métropole pour se former en état séparé. Il envoya donc en secret au Brésil Dom Francisco Baretto de Menezes, pour prendre le commandement général des insurgés, afin qu'il y eût plus d'unité et d'ensemble dans les opérations. Baretto embarqué à Lisbonne sur une caravelle, fut pris dans la traversée et conduit prisonnier au Récif. Mais il parvint à tromper la

¹ Voyez à ce sujet tous les historiens hollandais et diverses lettres de De With aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Lias W. I. 1647 et 1648). Voici ce que nous lisons dans une de ces lettres : «de logementen der soldaten in de transportschepen waren soo slecht «voor ons 'tseyl guan bevonden, dat de varckens en honden in ons landt beter logys wordt gegeven.»

² Voir la lettre de De With aux Etats-généraux, du Récif, en date du 1^{er} avril 1648. (Arch. du Roy).

³ Cette flotte avait déjà, le 15 août 1647, mis à la voile, à Ubes en Portugal, et on en avait été informé dans la métropole par une lettre particulière de Lisbonne (Arch. du Roy., Lias W. I. 1647—1648). Voyez enfin à ce sujet Southey, II, De Beauchamp, III, p. 248 etc.

⁴ Voyez à ce sujet Southey, II, Beauchamp, III, le fait se trouve aussi confirmé par différents rapports adressés aux Etats-généraux par le grand conseil, par le général Van Schuppen et par De With. (Arch. du Roy., Lias W. I. 1647—1648).

⁵ Voir à cet égard différents rapports de De With aux Etats-généraux (Arch. du Roy., Lias W. I. 1647—1648).

vigilance de ses gardes, s'évada et se rendit au camp de Vieira. Ce noble héros du Brésil donna alors un exemple d'abnégation rare et d'une grandeur d'âme sans exemple, en cédant sans murmurer, le commandement à ce chef que lui imposait le roi, et en lui jurant, le premier, dévouement et obéissance. C'est un des traits les plus honorables de la vie de Vieira, car, sans doute, il lui eût été facile de méconnaître cette nouvelle autorité et d'employer son ascendant et son influence à sa propre élévation¹.

La flotte portugaise qui, ainsi qu'on vient de le voir, avait échappé à De With, continua sans entraves sa course vers la côte d'Afrique, et s'empara au mois d'octobre d'Angola et de St. Thomas². Les Etats-généraux en firent l'objet de plusieurs réclamations qu'ils transmirent à l'ambassadeur de Jean IV. Coutinho trouvait chaque jour de nouveaux prétextes afin d'échapper ou de traîner en longueur toute espèce de négociations relatives aux guerres du Brésil; mais la sensation que fit en Hollande la nouvelle des dernières défaites, fut telle, que le peuple à La Haye, excité par les intéressés à la compagnie des Indes-Occidentales, s'émeut et courut insulter pour la seconde fois l'ambassadeur dans son hôtel même. Il fut encore une fois délivré par la garde du prince d'Orange.

Les compagnies des Indes-Occidentales et Orientales furent autorisées à armer en course et à commettre des hostilités par droit de représailles, contre les Portugais, partout où ils les rencontreraient dans les limites de leur octroi³. La trêve européenne fut maintenue, mais le roi Jean, se défiant des dispositions du peuple de Hollande contre Coutinho, se hâta de le rappeler (août 1649).

Le 18 février 1649 notre armée de terre essaya une nouvelle défaite de la part des Portugais, commandés par Baretto, Vieira et Vidal, au même endroit que l'année auparavant, près de la montagne de Guarapes. Nous perdîmes dans cette rencontre 1110 hommes tués et blessés; 87 des nôtres furent faits prisonniers et l'ennemi s'empara de toute notre artillerie de campagne⁴. De With fit de vains efforts pour aider de son expérience les membres du grand conseil, et pour les déterminer à lui fournir les vivres nécessaires pour ses navires, dont le besoin était devenu tel que De With, exaspéré des entraves qu'on lui faisait éprouver dans ses opérations et convaincu qu'il ne pouvait plus rien faire pour renier à la situation, s'embarqua le 9 novembre 1649 et retourna avec deux navires dans la mère-patrie, sans en avoir demandé au préalable l'autorisation au grand conseil⁵. A son arrivée en Hollande il fut immédiatement mis en état d'arrestation par les Etats-Généraux, sur les ordres du prince. Cette arrestation donna lieu à de grandes dissensions entre les Etats-Généraux et les Etats de la Hollande. Ces derniers prétendirent que cette affaire était dans leurs attributions et que par conséquent les Etats-Généraux n'y avaient rien à dire. Cette querelle dura fort longtemps jusqu'à ce que la mort de Guillaume II vint y mettre un terme. Après la mort de ce prince, De With fut mis en liberté⁶.

¹ Voyez De Beauchamp, III, et Southey, II.

² Les Etats-Généraux en reçurent la première nouvelle le 29 décembre 1648, par une lettre particulière de Lisbonne datée du 28 novembre (Archives du Royaume, *Register West-Ind. Zaken 1638—1651*). Voir les détails sur la conquête d'Angola par les Portugais dans Southey II, page. 207.

³ Archives du Royaume, résolutions des Etats-Généraux du 19 et du 23 janvier 1649 (*Register West-Ind. Zaken 1638—1651*).

⁴ De Beauchamp et quelques autres historiens étrangers rapportent inexactement que ces deux combats près de Guarapes ont eu lieu en novembre 1648 et en 1650; mais Southey avec l'exactitude qui le distingue, les place dans l'ordre chronologique que nous avons suivi nous-mêmes.

⁵ La situation du Brésil, telle qu'elle fut à cette époque, ainsi que la manière dont on a traité De With, se trouve décrit en détail par Nieuhof, Montanus, Wagenaar XII, *Nalezingen op Wagenaar door van Wyn*, et surtout dans le rapport de l'amiral, signé par lui-même, qui porte pour titre: *Cort Register van onse reyse naer ende in Brasil ende onse rereichtingen aldaer 1647—1649*. Dans cette pièce importante qu'il adressa aux Etats-Généraux pour justifier son retour inattendu, il accuse le grand conseil de négligence et de mauvaise foi. Comme exemple des nombreux abus scandaleux qui s'y commettent et qui ont, à différentes reprises donné lieu à un vif mécontentement de la part des soldats, l'amiral communique les détails sur la ration que l'on y donne aux soldats et aux matelots et sur ce qu'on la leur fait payer. Cette ration consistait en 2 pains de seigle de 2 livres d'Amst. chacun, $1\frac{1}{2}$ livres de viande, $\frac{4}{3}$ livre de farine en $\frac{1}{3}$, pinte de vin de Madère par semaine. Tout cela était porté en compte à chaque soldat de manière que des deux florins de solde qu'il devait toucher par semaine, il ne lui revenait seulement que cinq sous (50 centimes). Un habit ou un pantalon que la compagnie ne payait en Hollande que cinq florins furent vendus aux soldats à raison de cinquante florins; pour une livre de tabac qui coûtait à la compagnie, en Hollande, huit à neuf sous on faisait payer trente sous, etc. etc.

⁶ Les papiers du procès fastidieux de De With se trouvent au complet aux Archives du Royaume. Pour pouvoir bien apprécier les détails de ce procès il est nécessaire de consulter les Résolutions des Etats-Généraux de l'année 1650 qui sont d'une haute importance (Archives

La situation précaire du Brésil exigea plus que jamais un prompt et puissant secours. Après avoir rencontré une forte opposition de la part de plusieurs provinces (notamment de la Frise) on résolut d'entreprendre une nouvelle expédition, surtout parce que l'armistice conclu pour la durée de dix ans allait bientôt expirer. Le roi Jean IV à qui cette nouvelle expédition inspira des craintes sérieuses, envoya en septembre 1650 un nouvel ambassadeur, Antonio de Souza Macedo, à La Haye, pour entamer des négociations de paix. Seulement au mois de mars 1651 il fut admis en audience dans la *Grande assemblée* des Etats-Généraux¹. Il commença par se plaindre de ce qu'on avait tant tardé à le recevoir, puis il fit les déclarations suivantes: Le roi de Portugal se trouvait dans l'impossibilité de forcer les insurgés du Brésil de se soumettre de nouveau à la domination néerlandaise; mais il était prêt à offrir à la compagnie une indemnité de huit millions de florins et une autre somme de 800,000 florins à la Zélande qui avait supporté le plus de préjudice par la perte qu'elle avait essuyée en Amérique; la Compagnie aurait en outre la faculté de trafiquer au Brésil avec un certain nombre de navires, et on lui abandonnerait aussi le commerce du sel à St. Ubes en Portugal. Mais les Etats-Généraux, croyant savoir que la mission de l'ambassadeur s'étendait aux négociations sur la restitution des possessions américaines, refusèrent d'accepter les conditions qu'on venait de leur faire. Ils firent savoir à l'ambassadeur que lui et tous les sujets portugais qui se trouvaient sur le sol néerlandais eussent à quitter au plus vite possible le territoire. L'envoyé néerlandais à Lisbonne fut rappelé de son poste, et les hostilités allaient commencer de part et d'autre. Les Compagnies des Indes-Occidentales et Orientales furent autorisées à attaquer les Portugais en Europe, ainsi que dans les colonies².

Certes, il aurait été facile à la puissante Néerlande d'anéantir complètement les forces du Portugal qui venait, pour ainsi dire de renaître; mais ce fut précisément cette puissance et les progrès incessants de notre commerce maritime, de notre navigation et de nos fabriques³ qui nous attirèrent de la part de l'Angleterre une guerre, de courte durée, il est vrai, mais qui néanmoins nous a été fort préjudiciable. A cette époque le général Cromwell se trouvait à la tête des affaires de l'empire britannique. Toutes nos forces maritimes étaient à peine suffisantes pour tenir ce redoutable ennemi éloigné de nos côtes, et l'on conçoit dès-lors qu'on ne pouvait guère s'occuper de l'armement d'une nouvelle expédition pour le Brésil.

Les assiégés au Récif voyaient chaque jour diminuer leurs faibles ressources et leur détresse fut au comble. En vain étaient-ils restés à peu près maîtres de la mer; depuis plusieurs mois aucun bâtiment n'était arrivé d'Europe, et toutes les routes du continent leur étaient fermées. A différentes reprises ils avaient envoyé des commissaires et écrit de nombreuses lettres en Hollande pour réclamer du secours⁴, jusqu'à ce qu'enfin au mois de juin 1653, le membre du grand conseil Michiel Van Goch fit lui-même le voyage de Hollande pour prier les autorités, dans le cas où il leur était impossible de venir au secours de la colonie, d'envoyer seulement quelques navires pour y prendre le peu de Hollandais qui se trouvaient encore au Brésil. Car quoique on occupât encore une côte de trois cents milles d'étendue, personne n'osait faire un pas dans l'intérieur du pays, et en outre on manquait absolument de tout. L'ancien envoyé néerlandais en Portugal, Wouter Van der Hoeve et Gysbert Rudolphy, avocat du Royaume, *Register W.-I. Zaken, 1638—1651*). Voir aussi à ce sujet Wagenaar XII, et les *Nalezingen door van Wyn II*; mais surtout M. J. C. De Jonge, *Verhandelingen en onuitgegeven stukken betrekkelijk de geschiedenis der Nederlinden*, vol. I^{er}.

Au reste, De With était un vaillant marin; il a rendu comme vice-amiral de Hollande et de West-Frise, de grands services au pays. Il a été tué en 1658 dans le combat naval près d'Elseneur, contre les Suédois sous Wrangel. Son corps a été inhumé l'année suivante avec de grandes solennités à Rotterdam, aux frais des Etats de Hollande.

¹ Cette grande assemblée, convoquée après la mort de Guillaume II pour délibérer sur les relations politiques qui existaient entre les diverses provinces, sur les affaires touchant le culte et celles concernant l'armée (*Unie, Religie en Militie*), fut ouverte le 18 janvier 1651 par un discours fort remarquable de Jacob Cats, président.

² Voyez Wagenaar. XII, p. 200—205. Aitzema III, Wicquesfort preuves I, et les Résolutions des Etats-généraux de mars, avril et mai 1651. (Arch. du Roy).

³ Du temps de De With, la Hollande avait 10,000 navires marchands qui navigaient sur toutes les mers. Dans ce nombre il y eut aussi seulement 14 qui étaient de la compagnie des Indes-Orientales, et destinés exclusivement à la navigation des Indes-Orientales. Ce qui prouve évidemment l'extension du commerce néerlandais dans les autres parties du globe et surtout l'importance du cabotage.

⁴ Voyez Arch. du Roy., Lias W. I. 1653.

de la Compagnie des Indes-Occidentales, qui avaient été envoyés à Lisbonne en mission extraordinaire, firent de vains efforts pour conclure un traité de paix avec le roi Jean IV. Ils ne demandèrent que la possession du Récif, de Paraïba, de Rio-Grande et de Siara, ainsi que la liberté du commerce et le libre exercice du culte dans le Pernambuco; en compensation les navires portugais pourraient envisager le Récif comme port libre¹. Mais le roi rejeta toutes ces offres, et vers la fin de 1653 une puissante flotte mit à la voile des bouches du Tage, sous le commandement de l'amiral Pedro Jacques de Magalhaens et du vice-amiral Britto Freire². Le 20 décembre 1653, la flotte entière, forte de soixante voiles, parut en vue du Récif et y jeta l'ancre aux acclamations des insurgés qui dès ce moment étaient assurés du triomphe; car tant que les Hollandais étaient restés maîtres de la mer, le Récif avait été à l'abri d'une attaque de vive force. Les troupes furent aussitôt débarquées et commencèrent l'attaque. Les colonels Van Schuppen et Van Brink défendirent quelque temps, avec beaucoup de courage, les forts extérieurs et opposèrent leur constance à l'énergie et au courage des assiégeants; mais bientôt ils furent obligés de se retirer au Récif. La consternation y fut bientôt à son comble et la place était livrée au désordre et à l'anarchie. Van Schuppen essaya vainement de ranimer le courage de la population; il se vit forcé de capituler et de livrer le Récif aux Portugais le 26 janvier 1654³.

Tamarica, Rio-Grande et Paraïba eurent le même sort. La garnison de cette dernière place, informée à temps de la capitulation du Récif, s'embarqua, avec toute l'artillerie et les munitions de guerre et retourna en Hollande. Les conditions auxquelles la capitulation du Récif s'effectua, furent que la ville avec tous les forts seraient restitués immédiatement au roi de Portugal avec toute leur artillerie et leurs munitions. La garnison sortirait avec armes et bagages; mais ensuite elle déposerait les armes, qui ne lui seraient rendues qu'au moment de son embarquement pour la Hollande. Une amnistie pleine et entière était accordée aux Brésiliens et aux nègres, déserteurs des deux parties et aux juifs. Tous les Hollandais seraient embarqués en partie sur les navires hollandais et en partie sur des navires portugais pour retourner en Europe; mais il leur était accordé de séjourner encore trois mois au Récif pour régler leurs affaires. Pendant ce temps ils ne seraient molestés en aucune façon et traités avec le plus grand respect (*met groot respect ende cortoosie*)⁴.

Le 27 janvier, les chefs portugais, Baretto, Vieira et Vidal firent leur entrée triomphale dans la ville, et Vieira partit aussitôt pour le Portugal, afin de porter lui-même cette heureuse nouvelle au roi. Celui-ci le combla d'éloges, et le nomma conseiller de guerre, capitaine-général et gouverneur du royaume d'Angola. Un bref du pape Innocent X donna à Vieira le titre de *Restaurateur de l'Eglise* en Amérique. Et ce n'était pas trop payer, sans doute, les services, la valeur et le désintéressement de cet homme extraordinaire, que le Brésil peut placer avec orgueil au rang de ses plus grands hommes⁵.

La plupart des Hollandais au Brésil retournèrent ainsi dans leur patrie. Van Schuppen, Schoonenburch et Haecxs furent mis en prison à leur arrivée en Hollande, comme accusés d'avoir mal administré la colonie. Mais après une longue procédure qui, comme celle de De With, donna lieu à une dissension entre les Etats-généraux et les Etats de la Hollande au sujet de la compétence des juges, Van Schuppen et ses collègues furent acquittés⁶.

¹ Voir Wagenaar, XII, p. 380—385 et Arch. du Roy., Lias W. I. 1653.

² Cette flotte appartenait à une compagnie portugaise de commerce, que l'on avait créée en 1649, à l'instar de la compagnie établie en Hollande. Voyez Southey, II, De Beauchamp, III, et *Historia de Portugal Restaurado* par Ericeira, tome II.

Le vice-amiral Britto Freire, est le même dont nous avons fait mention plus haut, comme l'un des historiens les plus véridiques de cette époque de l'histoire du Portugal.

³ Dans notre tableau chronologique nous avons indiqué le 28 janvier comme date de cette capitulation, d'après Raynal. Mais des recherches que nous avons faites depuis, dans les arch. du Roy. et dans le 2^e volume de Ericeira, nous ont convaincu de l'erreur et nous nous empressons de la rectifier.

⁴ Voir la copie authentique de cette capitulation dans les Arch. du Roy. (Lias W. I. 1654).

⁵ Voir De Beauchamp, III, p. 331, et Ericeira, II, où nous lisons tous les détails de cette belle révolution brésilienne.

⁶ Voyez Wagenaar, XII; p. 384. Arch. du Roy.. Lias W. I. 1654, et Luzac, II (Bijlagen, p. 111). Ici nous trouvons reproduits *in extenso* les rapports de Van Schuppen et Haecxs aux Etats-généraux.

Quelques mois après la perte du Brésil, les Provinces-Unies conclurent la paix avec l'Angleterre, en sorte qu'elles pouvaient consacrer tous leurs soins à un armement contre le Portugal. C'était surtout aux Indes-orientales qu'on se proposait de lui faire une rude guerre. Ce plan fut réalisé au point que lorsque le 6 août 1661 un traité de paix fut conclu à la Haye entre les Etats-généraux et l'ambassadeur du Portugal, Henri de Souza de Tavares, comte de Miranda, les Néerlandais s'étaient déjà emparés de l'importante île de Ceylan et de Negapatnam sur la côte de Coromandel. Ainsi que cela avait déjà eu lieu lors de la conclusion de l'armistice de dix ans, en 1641, le Portugal tarda fort longtemps à ratifier le traité de paix, de manière qu'avant sa publication les nôtres s'étaient encore rendus maîtres de Cochin et de Cananor¹. Les conditions de la paix, qui avaient été posées par l'habile De Witt étaient: liberté de la navigation et liberté du commerce, sans entraves aucunes, dans toutes les possessions portugaises, voire même au Brésil² et en Afrique (le commerce du bois de Brésil en était excepté); dans toutes les possessions portugaises les Hollandais devaient jouir de la liberté de leur culte; toute l'artillerie trouvée dans le Récif lors de la capitulation devait être restituée, et, en outre, le Portugal devait payer aux Provinces-Unies une indemnité de huit millions de florins en argent comptant ou en produits coloniaux³.

Nous croyons avoir consciencieusement accompli la tâche que nous nous étions imposée de donner un aperçu historique de la domination hollandaise au Brésil. Durant vingt-quatre années nous fûmes en possession de ces riches contrées, et assez souvent nous y avons vu briller de tout son éclat l'héroïsme néerlandais. Nous avons suffisamment expliqué les causes qui nous ont occasionné la perte du Brésil et on a pu voir comment, à l'égard de la Compagnie des Indes-Occidentales s'est confirmé le proverbe: «*qui trop embrasse, mal étreint.*»

Cette compagnie ne fut pas plus heureuse avec ses autres possessions. La Nouvelle-Néerlande (*Nieuw-Nederland*) qui, de 1640 jusqu'à 1660, avait atteint le plus haut degré de prospérité sous la sage administration du directeur-général Pieter Stuyvesant, la Nouvelle-Néerlande, disons-nous, dont les directeurs de la compagnie écrivaient en 1653 aux Etats-généraux, que son importance pour la mère-patrie égalait les trésors des Indes-Orientales, fut prise en 1664, en pleine paix, par les Anglais, commandés par le chevalier Robert Holmes, ainsi que Tobago, St. Eustache et quelques places sur la côte d'Or en Afrique⁴. Lors de la conclusion de la paix de Bréda en 1667, nous cédâmes pour toujours la Nouvelle-Néerlande. Mais nous avons été en quelque sorte indemnisés de cette perte par la conquête de Surinam qui fut faite cette même année par le capitaine Crynssen⁵. St. Eustache fut également reconquis, et Saba et St. Martin devinrent aussi, vers la même époque, des colonies néerlandaises.

Qu'on nous permette de citer ici l'opinion du savant Raynal, quant à l'état des Provinces-Unies, lorsque les Portugais réussirent à leur arracher la partie du Brésil qu'elles avaient conquise sur eux: «A la fin du seizième siècle la plupart des nations commerçantes de l'Europe languissaient dans une «léthargie entière. Il fallait, pour mettre fin à cet engourdissement, un peuple qui sortit du néant, «répandant la vie et la lumière dans tous les esprits, l'abondance dans tous les marchés; un peuple «qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandises, de l'argent, et qui, en «étendant la consommation, encourageât l'agriculture, le commerce et tous les genres d'industrie. «L'Europe dut aux Hollandais tous ces avantages.» Certes, ce temps là fut l'apogée de notre gloire,

¹ Voir Van Kampen, II, p. 87; Valentijn, V, etc. Ce fut le vaillant Rijklof Van Goens qui s'empara de Cochin.

² Pour se convaincre de quelle manière les Portugais ont rempli l'engagement de cet article du traité de paix, il suffit de citer le fait suivant: Lorsqu'en 1721 le célèbre navigateur hollandais Roggeveen fit son voyage autour du monde, il voulait prendre des raffraîchissements au Brésil, mais on lui interdit le débarquement! (*Nederlandsche reizen*, XIII. p. 81).

³ Voir la pièce originale de ce traité de paix aux Arch. du Roy. et dans le *Recueil der Tractaten* enz. C'est le 14 décembre 1662 seulement que l'échange des notifications se fit à La Haye.

⁴ Voir les particularités sur notre établissement et notre domination dans la nouvelle Néerlande, l'ouvrage si connu de Lambrechtsen van Ritthem et surtout la description dans le *Gids*, année 1848, numéro de novembre, par M. W. E. J. Berg, que nous avons déjà mentionné.

⁵ Déjà lors du départ du comte Maurice du Brésil, quelques israélites s'y étaient rendus sous un chef nommé David Nassy, pour y fonder une colonie néerlandaise; mais peu d'années après, les Anglais, sous lord Willoughby, s'y sont établis, et, en 1662, ils obtiennent du roi Charles II la charte de leur nouvelle colonie. Voir les détails dans Hartsinck, *Beschrijving van Guyana*, 1770 et *Geschiedenis der colonie Suriname*, door een geselschap van geleerde joodsche mannen aldaar, 1797.

et nous le dûmes en grande partie à la prospérité de nos colonies. Malheureusement nos ancêtres n'ont pas donné à leurs établissements d'Amérique l'attention qu'elles méritaient, quoique les brèches que recevait coup sur coup leur fortune dans cet hémisphère fussent bien propres à leur ouvrir les yeux. Si leur prospérité toujours croissante aux Indes-Orientales ne les eût pas aveuglés, certes ils auraient déployé plus d'énergie pour se maintenir dans leurs colonies du Nouveau-Monde.

La compagnie des Indes-Occidentales qui, par la situation géographique de ses possessions, se vit forcée de soutenir tant de guerres fort coûteuses, n'a jamais été suffisamment soutenue, et sa situation financière s'empira tellement, qu'en 1674 on fut obligé de la déclarer dissoute, et d'en établir une autre qui devait commencer ses opérations en 1675, suivant un octroi qui lui avait été accordé pour la durée de 25 années. La dette de la société, qui était fort considérable, fut diminuée à 50 pct. et le capital des actionnaires à 15 pct. Les dividendes distribuées depuis cette époque aux actionnaires n'ont jamais surpassé le chiffre de 10 pct. ; ils sont même une fois (en 1728) tombés à 5 pct. Son octroi fut successivement prorogé de 25 à 25 ans jusqu'à ce qu'enfin la compagnie fut supprimée entièrement, en 1791, après une existence languissante depuis plus d'un siècle, sur la proposition du conseiller-pensionnaire Van De Spiegel ; et le commerce fut déclaré libre pour tous les Néerlandais dans toutes les colonies hollandaises aux Indes-Occidentales. Elle était arrivée à cette époque dont Raynal disait : « Heureux et sages Hollandais, votre ambition s'est arrêtée, où votre puissance a trouvé de sûres « barrières contre celles de vos voisins. Ne les combattez désormais que par l'exemple de votre industrie. »

La liberté commerciale contribua bientôt efficacement à accroître la prospérité des colonies néerlandaises aux Indes-Occidentales, surtout à Demerary (appartenant maintenant à l'Angleterre), de manière que cette colonie produisait déjà dans les premiers dix mois de l'année 1794, le double de ce qu'elle avait produit pendant les meilleures années du temps de la compagnie des Indes-Occidentales¹. Malheureusement cette grande prospérité ne fut pas de longue durée, car la révolution française produisit une stagnation complète dans presque toutes les branches du commerce néerlandais, qui ne se releva qu'après l'année 1815. Parmi beaucoup d'autres mesures prises pour raviver le commerce et l'industrie en Hollande, une nouvelle compagnie des Indes-Occidentales fut établie en 1828, cependant de beaucoup des deux compagnies des siècles passés ; elle était sans commerce exclusif², et avait pour but principal l'encouragement de l'agriculture dans les îles.

On peut généralement dire que les sociétés de commerce, à l'instar de celles qui avaient existé autrefois chez nous, et qui alors étaient nécessaires à cause du grand nombre de guerres que nous avions à soutenir, sont maintenant superflues ; elles formeraient même une entrave aux relations du commerce libre.

La compagnie des Indes-Occidentales n'a pas été, ainsi que nous l'avons vu, aussi heureuse dans ses entreprises et surtout dans la conservation de ses possessions, que la compagnie des Indes-Orientales. Cependant nous devons toujours nous rappeler avec reconnaissance son existence ; car elle a puissamment coopéré, surtout dans le XVII^e siècle, à donner une grande extension à notre commerce et à notre navigation et à combattre la puissance de nos nombreux ennemis.

Appendice.

Avant de terminer cet historique, nous allons mentionner brièvement les événements qui se sont passés au Brésil après son évacuation par les Hollandais en 1654³. Depuis cette époque jusqu'en 1822, le Brésil a continué sans interruption d'être une possession de la couronne du Portugal. Il n'y a pas eu de troubles graves, à l'exception de quelques combats dans l'intérieur et l'expédition triomphante de l'amiral français Duguay-Trouin à Rio-de-Janeiro, où il détruisit la flotte portugaise en 1711⁴. La

¹ Voyez Van De Spiegel, *Nadenking van een Staatsman*, pag. 53.

² Voyez Van Kampen, *Geschiedenis van den vijftienjarigen vrede in Europa, 1815--1830*, Tome II, pag. 382.

³ Le meilleur ouvrage que nous puissions recommander à ceux de nos lecteurs qui veulent se mettre à la hauteur de l'histoire du Brésil, jusqu'en 1810, est assurément Southe, *History of Brazil*, que nous avons cité si souvent dans la troisième partie de notre récit.

⁴ Le Portugal s'était lui-même attiré cette catastrophe, en se jetant dans les bras de l'Angleterre, pour former une alliance avec elle, la maison

richesse et la prospérité de la colonie allaient toujours croissant. Il y a peu de pays qui possèdent autant de ressources : outre sa culture fort étendue de sucre, de café et de coton, le Brésil possède encore les plus riches mines de diamants de l'univers¹.

Peu à peu le Brésil était donc devenu une partie tellement importante de la monarchie portugaise, que, lorsqu'au commencement de ce siècle, le Portugal, ainsi que l'Espagne durent se courber devant les armes triomphantes de Napoléon, le roi Jean VI quitta, en 1807, le Portugal ; il se rendit avec une flotte considérable et tous ses trésors au Brésil et y établit sa résidence à Rio-de-Janeiro.

Cependant, peu de temps après son départ, le Portugal fut conquis par le duc de Wellington, et jusqu'en 1820 ce royaume fut gouverné en Europe, au nom de Jean VI, par le maréchal Beresford et cinq co-régnants. Les Portugais, fatigués enfin du gouvernement anglais, surtout parce qu'ils devaient faire participer l'Angleterre au commerce du Brésil, qui leur appartenait exclusivement, se soulevèrent en 1820. Le 24 août, une révolution éclata à Oporto, qui bientôt s'étendit dans tout le royaume. Les Anglais en furent expulsés et un gouvernement provisoire fut établi. En janvier et février 1821 une révolution éclata aussi au Brésil, et le roi se vit forcé de donner une constitution aux Brésiliens. Ne se croyant plus en sûreté à Rio-de-Janeiro, Jean VI retourna cette même année encore à Lisbonne, où il dut accepter la constitution qu'avait établie le gouvernement provisoire, et sur l'insistance des cortez il signa l'arrêté par lequel il rappela du Brésil son fils Dom Pedro, qu'il y avait laissé comme gouverneur. Ce rappel provoqua un mécontentement général parmi les populations du Brésil, car par cette mesure le pays perdait même l'apparence d'un état indépendant, après avoir formé pendant tant d'années le siège principal du royaume.

Le 1^{er} janvier 1822, les populations créoles prirent les armes et chassèrent sur tous les points les faibles garnisons portugaises, qui voulurent opposer quelque résistance. Le 15 mai 1822, Dom Pedro fut nommé à vie régent du royaume du Brésil. Ceci ne suffisait pas encore à la nation exaltée : le 12 octobre suivant elle proclama Dom Pedro empereur constitutionnel du Brésil, et on adopta la couleur vert-jaune pour la cocarde nationale².

Au commencement de son règne Dom Pedro I eut à combattre des difficultés immenses, causées d'un côté par des troubles intérieurs, et de l'autre côté, par la tension hostile qui existait entre lui et son père, le roi du Portugal. En cette occurrence il déploya beaucoup d'énergie et de fermeté ; il parvint à réprimer les dissensions intérieures, et le 25 mars 1824 il prêta serment à une constitution qu'il avait octroyée, pour satisfaire les voeux de la nation, et par l'intermédiaire de l'Angleterre, on conclut la paix avec le Portugal le 7 septembre 1825, par un traité, signé à Rio-de-Janeiro. Une clause de ce traité stipula l'indemnité que le Brésil devait payer au Portugal à une somme de 24 millions de florins, et le commerce fut déclaré libre pour les deux pays.

L'empereur actuel, Dom Pedro II de Alcantara, né le 2 décembre 1825, fils de l'empereur Pedro I^{er} est monté sur le trône, sous tutelle, en vertu de l'acte d'abdication que son père publia le 7 avril 1831³ ; il prit les rênes du gouvernement le 23 juillet 1840, couronné le 18 juillet 1841, marié par procuration le 30 mai et en personne le 4 septembre 1843, à Thérèse-Christine-Marie, fille de feu François I^{er}, roi des Deux-Siciles. Les enfants issus de ce mariage sont : la princesse Isabelle (1846), la princesse Léopoldine (1847) et le prince héritaire de la couronne né le 19 juillet 1848.

Ainsi que le sont en ce moment les Etats-Unis d'Amérique, il y a vingt à trente ans, le Brésil fut d'Autriche et la Hollande, contre l'Espagne et la France, au sujet de la succession d'Espagne. Depuis ce temps les Anglais n'ont jamais cessé d'exercer une grande influence sur les affaires du Portugal, influence qui s'est considérablement accrue depuis la guerre de la Péninsule.

¹ Nous trouvons beaucoup de détails fort intéressants relativement à la situation du Brésil, vers la fin du 18^e siècle, dans l'itinéraire du célèbre voyageur anglais John Mawe.

² Voyez Van Kampen, *Vijfjarige reide in Europa*.

³ Voir les particularités au sujet de cette dynastie dans l'almanach de Gotha de 1849, qui peut être regardé comme contenant des données authentiques. La soeur ainée de l'empereur Dom Pedro II, Dona Maria II da gloria est actuellement reine de Portugal depuis 1833, et mariée en secondes noces, l'an 1836, à Ferdinand, prince de Saxe-Cobourg et Gotha. La princesse Françoise, troisième soeur de l'empereur, fut mariée en 1843 au prince de Joinville.

L'ex-empereur Pedro I^{er} mourut le 24 septembre 1834, laissant l'impératrice dona Amélie de Leuchtenberg.

le point qui attira l'attention de tous les émigrants. De grands efforts furent faits pour favoriser l'émigration, mais ils n'eurent point les résultats qu'on en attendait¹. Bien qu'il soit à désirer que ce royaume étendu eût une plus nombreuse population de blancs, elle n'est cependant pas indispensable à la prospérité du pays, car les travaux de la culture du café et du sucre, dans ce climat chaud, ne sauraient être exécutés par des Européens, mais seulement par des nègres. Il se trouve encore en ce moment dans le royaume du Brésil deux à trois millions d'esclaves nègres, et malgré la surveillance active de l'escadre anglaise sur la côte occidentale de l'Afrique pour empêcher la traite, on y importe encore des milliers d'esclaves chaque année. Pour rester fidèle à la vérité il faut convenir que nulle part ailleurs les esclaves ne sont peut-être mieux traités qu'ils le sont au Brésil; ils y sont plutôt regardés comme gens de la maison que comme des machines à travail.

Les difficultés que l'Angleterre oppose à une des plus importantes branches du commerce brésilien, sont peut-être la principale cause que le gouvernement du Brésil se propose d'adopter, comme représailles des droits différentiels frappant d'une surtaxe de 33 $\frac{1}{3}$ pour cent de droits de tonnage et d'importation les navires et les marchandises de certaines nations. Les nations favorisées qui, soit par le traitement d'une juste réciprocité, soit par l'existence de traités mutuels, sont exemptés de cette surtaxe sont: l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la France, le Hanovre, les villes Ansbachiques, l'Oldenbourg, le Mecklenbourg-Schwerin, la Prusse, la Russie et les Etats-Unis. L'Angleterre, ainsi que la Hollande, en sont menacées². Cette mesure serait fort préjudiciable, surtout à l'Angleterre qui expédie annuellement au Brésil pour plusieurs millions de valeur en toiles et en coton; pour la Néerlande, la mise à exécution de cette loi serait aussi nuisible, bien que son commerce avec le Brésil soit fort minime. Nous espérons que notre gouvernement parviendra à prévenir ce coup par des négociations.

Cette loi devait d'abord entrer en vigueur le 1^{er} janvier 1849, mais le nouveau ministère libéral³ qui en juin dernier est arrivé aux affaires, en a différée d'une année la mise à exécution.

L'empire du Brésil actuel a une surface de 130,000 milles géographiques. Le nombre des habitants, ne comprenant pas les Indiens encore tout à fait sauvages, mais bien ceux qui sont plus au moins civilisés, de plus les esclaves, est de 4 $\frac{1}{2}$, à 5 millions. L'empire est divisé en 18 provinces, représentées dans les chambres législatives par 52 sénateurs et 102 députés. Le revenu annuel de l'empire se monte à 25 ou 26 millions de dollars. L'armée est composée de quatre batteries d'artillerie à pied, un corps d'artillerie montée, trois régiments de cavalerie légère, huit bataillons de fusiliers et huit bataillons de chasseurs, en tout 974 officiers et 15,000 hommes. Le marine consiste (d'après l'almanach brésilien de 1848) en 3 frégates, 6 corvettes, 1 barque, 2 bricks, 9 bricks-schooners, 3 pataches, 2 hastes, 6 chaloupes à canon, 5 vaisseaux de transport et 5 bateaux à vapeur⁴.

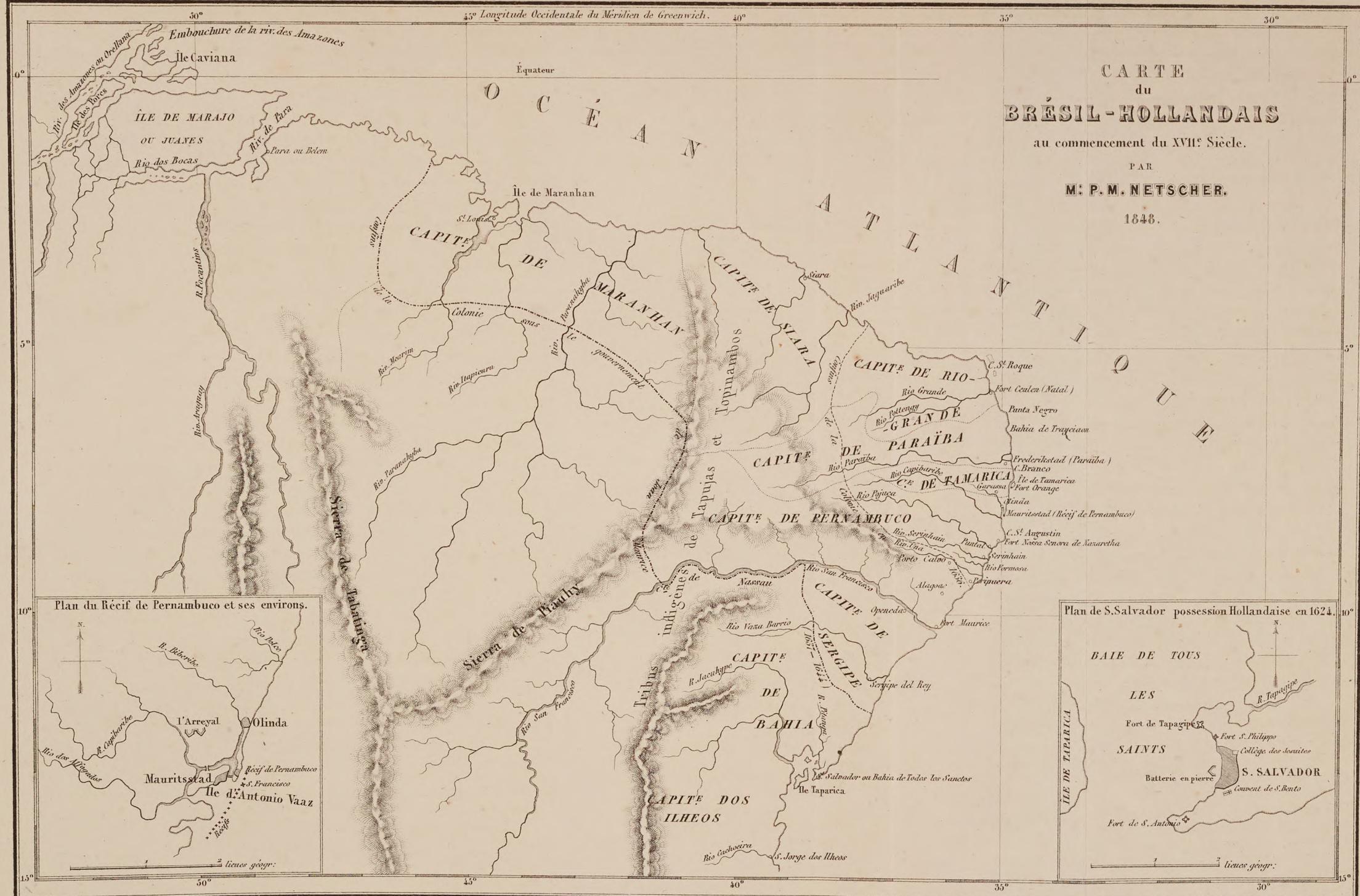
¹ Comparez, à ce sujet le *Mémoire sur le Brésil pour servir de guide à ceux qui désirent s'y établir*, par M. le chevalier de G. Langsdorff, *consul-général de Russie au Brésil* 1820, et un autre ouvrage non moins intéressant: *Brasiliens gegenwärtiger Zustand und kolonialsystem*, von J. Friedrich von Weech, *Hambourg* 1828.

² Suivant des nouvelles arrivées par l'Angleterre. Voir le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, du 29 septembre 1848 dans sa correspondance commerciale, d'ordinaire si intéressante.

Voici les noms des hommes qui composent ce ministère. Nos lecteurs y trouveront des noms qui ne doivent pas leur être inconnus: Président du conseil et ministre des finances Senor Francisco de Paula Faneza e Mello; ministre de la guerre Juan dos Santos Baretto; ministre des affaires étrangères, Bernardo de Souza Franco; ministre de l'intérieur, José Pedro Dias de Carvalho; ministre de la justice, Manoel de Campo Mello. Parmi les hauts fonctionnaires de ces départements nous remarquons aussi le nom de Francisco de Paula Vieira Azevedo, 1^{er} fonctionnaire au ministère de la guerre. Quoique ces messieurs portent des noms de héros de notre histoire, nous ne saurions affirmer qu'ils soient des descendants des Baretto, Carvalho, Vieira et autres dont nous avons si souvent parlé dans ce récit; cependant, c'est bien probable.

³ Nous avons emprunté ces statistiques de l'Almanach de Gotha pour l'année 1849.

Nous n'avons pas d'agent diplomatique à la cour impériale du Brésil; notre consul-général à Rio-de-Janeiro, M. Charles Joaquim Wylep remplit ces fonctions, si besoin il y a, tandis que M. le chevalier Rademaker, résident à Bruxelles, est chargé des fonctions de consul-général du Brésil dans les Pays-Bas et en Belgique.



Gravé par D. Heyse à la Haye.

Lith: Ch: v. Lier à la Haye.

